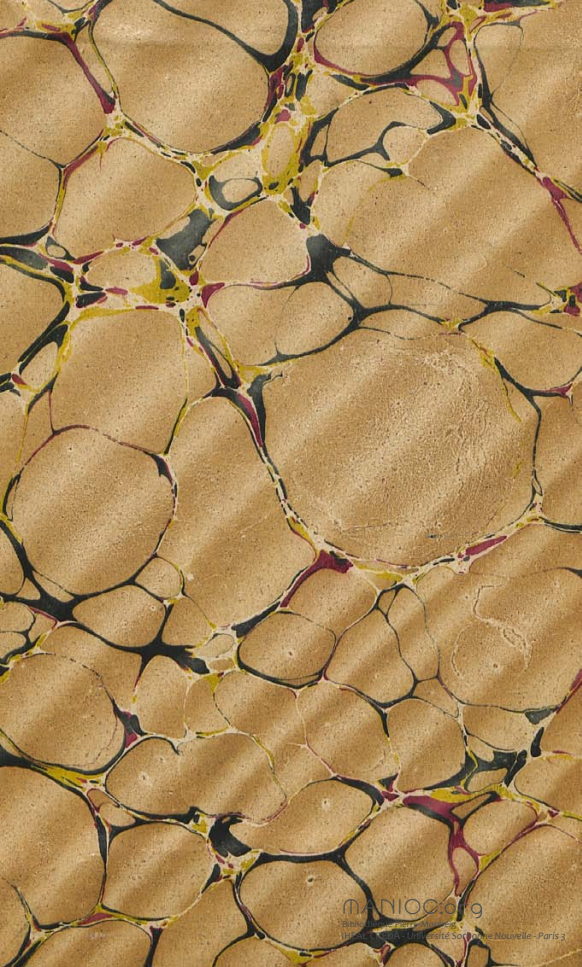


120
121
122

120
121

MANIOC.org

Bibliothèque Pierre-Monbeig
IHEAL CREDA - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3



MANIOC.org

Bibliothèque de la Mission
Histoire de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3



MANIOC.org

10 rue Pierre-Monbeig
75013 Paris
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

MANIOC.org

Bibliothèque Pierre-Monbeig

IHEAL CREDA - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

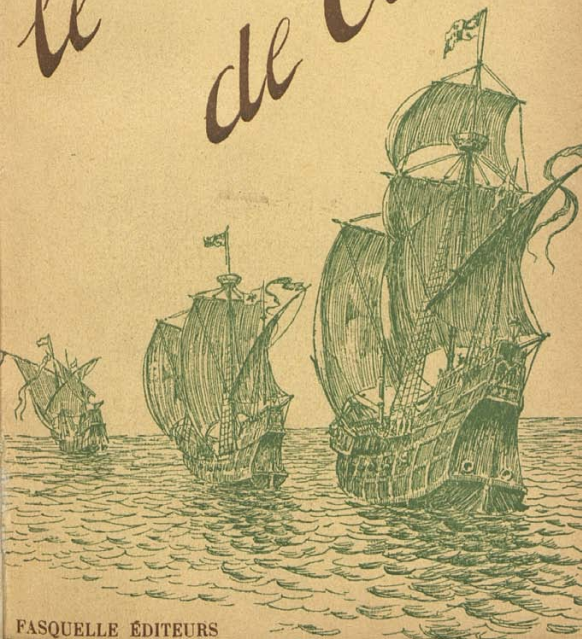
MANIOC.org

Bibliothèque Pierre-Monbeig

IHEAL CREDA - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

ROBER-RAYNAUD

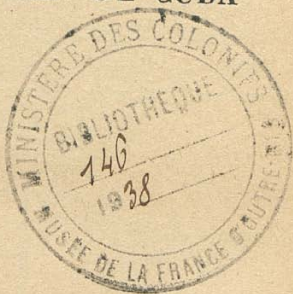
*le roman
de Cuba*



FASQUELLE ÉDITEURS

MG 32

LE ROMAN DE CUBA



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Roman du Sahara, Peyronnet, éditeur.

La Tunisie sans les Français, Peyronnet, éditeur.

En Marge du Livre Jaune, Plon, éditeur.

Prévost-Paradol avait raison, Peyronnet, éditeur.

Université Paris III

INSTITUT
DES HAUTES ÉTUDES
DE L'AMÉRIQUE LATINE

28, rue S. 75007 PARIS

ROBER-RAYNAUD

8 *Mila*
6398, 12

LE ROMAN DE CUBA



PPN 106 07846



PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

2454 287

Tous droits réservés
Copyright 1938, by Fasquelle Éditeurs

Au Docteur Gabriel LANDA

Amicalement.

R.-R.

Pour la distraction de l'esprit — de l'esprit du lecteur — les romanciers créent de toutes pièces ou, plus simplement, déforment certains personnages familiers ou entrevus auxquels ils prêtent une âme, la parole et le geste. Ils les font vivre, c'est-à-dire se mouvoir, se haïr, s'aimer ou mourir parmi des épisodes émouvants ou comiques.

C'est un roman ! Ne dénions pas la gloire de ce genre littéraire. Il berce les rêves humains. Mais un roman aussi attachant soit-il, aussi agréablement écrit qu'on le puisse souhaiter, me semble s'apparenter à ces peintures d'atelier où l'artiste qui craint les rhumes et préfère le confort, nous offre sur toile, exécuté à Paris, un paysage polaire, à moins que ce ne soit le Sahara, ou Venise et ses gondoles, le tout en un soleil couchant. A côté de lui, la fonte rougie de son poêle à charbon guidera sa palette pour imiter ces crépuscules sanglants.

Cette supercherie est admise pour autant qu'on jugera, ainsi que des faux bijoux, que l'ersatz est « plus beau que le vrai » car à l'œuvre d'art s'ajoute l'imagination.

Il en faut dans une œuvre littéraire ainsi que dans la musique aux contours illimités. Mais défions-nous, ailleurs, de l'imagination qui a sa vraie place dans le domaine des sciences.

Pour percer les mystères de la nature, pour découvrir la loi des nombres, des forces et de leurs réactions, pour la mécanique, la physique, la chimie, rien ne fut découvert que par l'imagination, forme extrême de l'intelligence.

L'art en a moins besoin. Nos sens suffisent pour voir et ressentir.

En littérature, on a remarqué que si tourmentées fussent-elles, les péripéties d'un roman ne peuvent jamais offrir qu'un reflet atténué des réalités de la vie ou des luttes et étourdissements de l'amour.

Mieux vaut donc directement puiser dans ces réalités qui s'imposent à nos surprises quotidiennes.

Ainsi naquit le genre « des vies romancées » des grands hommes.

L'accommodement littéraire n'en serait-il pas parfait qu'un profit certain en résulte, car à serrer la vérité de près, on en tirera toujours un enseignement de l'Histoire, donc un gain de l'esprit.

Mais pourquoi limiter à quelques personnages illustres cette forme d'écriture ? Les peuples, les pays ne sont-ils pas aussi des personnes, vivantes

celles-là et toujours actuelles dont le secret mérite davantage d'être connu ?..

A l'Histoire s'ajoute alors la géographie pareillement romancée, la seule à notre sens qui permet, sans inutiles détails, de concevoir un vaste ensemble dans le monde, et de le faire vivre dans la pensée.

Cuba et les Cubains seront ici nos personnages, évoluant dans l'espace et le temps, à travers les siècles, et loin de nous, sous les Tropiques.

On constatera à cette lecture que Cuba, par sa capricieuse histoire, par ses excès, par sa beauté est un exact roman.

Simplement Cuba est un roman vécu.

LE ROMAN DE CUBA

Ils rêvaient de trésors. C'étaient des hommes de mer, courageux, risquant leur vie pour la gloire et pour l'or.

Volontaires de la folle aventure, ils partaient obsédés par l'énigme de la route qui devait les conduire aux Indes, la route maritime par l'Occident.

Avec eux naviguait la racaille : meurtriers, voleurs de grands chemins extraits des cachots de la Huelva et de Palos, pour être, par ordonnance royale, embarqués sur les galères de Colomb. Contre la remise de leur peine, sauf dans le cas de fausse-monnaie ou de lèse-majesté, lavés de tout opprobre et quittes envers Dieu comme envers les hommes, ils étaient là sur l'Océan pour parfaire les équipages incomplets. Ils avaient échangé la prison contre la terreur de l'inconnu, mais ils s'en allaient dans la liberté avec l'espoir peut-être d'une fortune.

Pour tous, mauvais ou vaillants, le marche était chimérique ; il fut bon.



Sur la *Santa Maria*, galère capitane, Christophe Colomb partit, le regard fixé sur l'ouest, inlassablement...

Savait-il seulement où il allait ? Mais d'abord d'où venait-il, cet homme marqué par le destin ?

Qu'il fût né à Gênes, on l'admettait, mais ce marin aux cheveux gris, à quoi jusque-là s'était passée sa vie ? Lui-même, et puis son fils, après l'apothéose, avaient pris soin de l'écrire, mais c'était pour tromper car, au commerce des rois et des courtisans, il faut mentir. Le génie ne tient pas lieu de noblesse. Au pauvre tisserand que fut son père et à son ascendance ouvrière il crut bon de substituer de valables aïeux.

L'Histoire a démenti ce jeu puéril.

En fait le vieux monde ne lui en demandait pas tant. Mais il exigeait davantage. Colomb avait à déchirer le voile et à éclairer la nuit dont s'enveloppait une partie de la terre et des mers. Les progrès humains dans la conception puis dans la découverte du grand mystère terrestre avaient été si lents qu'au xiv^e siècle de l'ère chrétienne, on en était toujours réduits à opposer les psaumes de David à saint Chrysostome et à demander à saint Paul dans son épître aux Hébreux, des confirmations aux hypothèses d'Hérodote ou aux prophéties d'Isaïe. L'Eglise pré-

tendait détenir des vérités qui devaient suffire à la curiosité du monde. Malgré l'Eglise, la hardiesse de marins et de voyageurs avait, par leurs entreprises, peu à peu installé le doute et même l'angoisse dans les esprits. Depuis le temps d'Homère, mille ans avant Jésus-Christ, où l'on considérait la terre comme un disque aplati, entouré de la rivière Océan, on avait fait quelques constatations. Hérodote, en tenant compte du continent asiatique avait transformé le disque en ellipse. Aristote, un siècle plus tard, fit de l'ellipse plate, une sphère divisée en deux zones, celle du froid au Nord, celle du feu, au Sud. Là, la chaleur solaire desséchait et brûlait tout germe de vie humaine. L'imagination des peuples méditerranéens s'exaltait en récits terrifiants : les étoiles y jetaient des flammes, des monstres incroyables en défendaient l'accès, des vagues pareilles aux montagnes, une mer gluante, la nuit perpétuelle en faisaient une manière d'enfer dont la pensée des hommes même devait s'écarter.

Dans cette partie du monde comment admettre l'existence de peuples isolés ? Ils n'auraient pas partagé le péché d'Adam, la rédemption ne les aurait pas touchés. Hérésie !

A ces croyances religieuses s'ajoutaient des évidences physiques : la sphéricité de la terre

étant admise — au moins par quelques-uns — comment atteindre l'hémisphère du Sud, où la mer ténébreuse aboutissait à un gouffre. Et saint Lactance n'avait-il pas écrit : « Est-il quelqu'un d'assez fou pour croire qu'il y ait des antipodes, où les pieds se trouvent à l'envers des nôtres, des gens qui marchent les jambes en l'air et la tête en bas ? Qu'il existe une région de la terre où les choses se trouvent sens dessus dessous, où les arbres croissent vers le bas et où il pleut, grêle et neige vers le haut ? Cette fable ridicule des antipodes où les pieds sont en haut, dérive de la croyance à la rotondité de la terre. »

Au nom de la Foi, saint Augustin rejette de même la doctrine des antipodes. Celui qui admet l'existence de pays habités de l'autre côté de la terre nie que ces peuples descendent d'Adam, attendu qu'il leur eut été impossible de traverser l'Océan. Il retrancherait donc de la Bible cette vérité fondamentale que tous les hommes descendent d'un seul et même couple. Et n'est-il pas dit dans les Psaumes, que le ciel est tendu comme un peau, par quoi ces cantiques expriment clairement que la terre elle-même doit être plate dans toute son étendue ?

Marco Polo, vers la fin du XIII^e siècle, se chargea cependant par son voyage en Chine, de

démontrer que la zone torride n'était pas interdite. En 1471, les Portugais font mieux et franchissent l'Atlantique à l'Equateur. Quelques années plus tard Barthélemy Diaz double le Cap des Tempêtes ouvrant la voie à Vasco de Gama. Les Pères de l'Eglise en étaient interdits.

Constatons cependant que ce fut à Gonzalès de Mandoza, archevêque de Tolède et Grand Cardinal d'Espagne que Colomb dut le privilège d'être présenté au roi Ferdinand qui, combattant les Maures était plus préoccupé de reconquérir son propre royaume que d'en rechercher de nouveaux. Par là, l'Eglise conserve sa part dans la découverte d'une Amérique dont personne ne concevait l'existence — ni Colomb qui jusqu'à son lit de mort se défendit avec violence d'avoir révélé un nouveau continent.

Il se trouva qu'un prince, Henri de Portugal, fils du Roi Jean, tourmenté de tant d'ignorance, sonda le mystère du monde. Il était animé d'une passion géographique aussi profonde au cœur que la curiosité de l'au delà continue de l'être pour notre humanité. L'au delà, cet Océan qu'on découvrait des rivages Ibériques, n'en était-il pas le seuil ? Par là, en tout cas, si la terre était sphère, ne pouvait-on pas « boucler la boucle » et, par une voie courte et directe, atteindre les Indes, les pays de l'or ?

A l'appel et aux encouragements de ce Prince, souverain par l'esprit autant que par le sang, savants de tous pays, géographes, marins, qu'ils fussent catholiques, arabes ou juifs, accoururent groupés autour de l'Académie de Marine qu'il venait de fonder pour faire reculer les limites connues du globe. Dans le fatras des archives, parmi les rapports de mer, les esquisses des cartes marines, les récits fabuleux des navigateurs, les Ecritures saintes, Colomb devait quelques années plus tard, rechercher des éléments de conviction pour tenter la grande aventure, et et d'abord pour convaincre l'Eglise, devant laquelle les Rois eux-mêmes inclinaient leur autorité et se défendaient d'avoir une opinion.

Science et religion se confondaient, et le danger de discuter de la platitude ou de la rotondité de la terre, et d'en tirer des déductions contraires aux lueurs de la Bible ou à la sainteté des Ecritures, était de s'exposer aux sanglantes répliques de l'Inquisition. Colomb ne l'ignorait pas et, appelé à s'expliquer sur ses projets devant un Concile, l'audacieux navigateur prit figure d'accusé. Il s'y présenta en grande humilité en qualité, simplement, « d'envoyé de la Sainte Trinité pour répandre la Sainte Croissance » en tous lieux où le conduirait l'entreprise. Il cita des paroles mystérieuses du Livre de Job, invoqua

Isaïe et tous les Saints qui avaient imaginé des peaux de bêtes tendues en forme de ciel sur le disque terrestre, et fait baigner le monde inhabité dans une mer d'eau bouillante. Mais il se gardait de heurter l'esprit des juges, ramenant toujours sous le signe de la Croix et de Sa Majesté Catholique le pressentiment de gloire qui l'animait.

En fait Colomb n'était ni le seul, ni le premier à croire à la possibilité d'atteindre l'Est asiatique par la voie occidentale. Un de ses compatriotes, le Florentin Toscanelli avait, avant lui, établi un itinéraire hypothétique qui, par la mer devait conduire à l'île Cipango — le Japon. En touchant en effet, la première grande terre, Cuba, rencontrée par Colomb dans son premier voyage, il se crut arrivé à Cipango.

Toscanelli, astronome et géographe, avait amélioré les tableaux solaires et lunaires et les données de l'élévation du pôle en différents lieux, par l'observation de la hauteur solaire, au moyen de l'astrolabe. Lorsque Nicolo dei Conti revint, vers 1450, de son voyage dans l'Inde et à Java, et demanda au pape Eugène IV, qui résidait à cette époque à Florence, son indulgence parce qu'en Orient, naufragé et menacé de mort, il s'était converti à l'Islamisme, il fit aussi au grand savant des rapports détaillés. Grâce à

ceux-ci, Toscanelli en vint à la conviction que la longueur de l'Europe et de l'Asie, augmentée de l'Océan, composait le total du globe terrestre, et que le chemin vers l'Inde par l'Ouest restait ouvert. Mais avant Toscanelli et ses déductions, avant Colomb, le continent américain confondu avec l'asiatique pouvait se concevoir par les récits devenus légendes de marins phéniciens, arabes, scandinaves et normands poussés par les vents jusqu'en Amérique.

Devant le Concile où il comparaisait, Colomb, par ses attitudes de visionnaire, par l'expression de fanatisme religieux, échappa à l'examen du tribunal de l'Inquisition, mais ses conceptions furent repoussées comme folie et chimères. Certains membres du Concile ne niaient pas la forme sphérique de la terre, admettaient même l'existence d'antipodes mais tenaient pour impossible de s'y rendre, puisque sous les Tropiques, la mer était bouillante. D'ailleurs, de l'autorité d'Epicure, la terre, si elle est sphérique, n'est habitable et entourée de ciel que dans l'hémisphère Nord ; de l'autre côté était le chaos, l'abîme, le désert infini de la mer. En admettant que l'on pût atteindre l'Inde par la mer, comment en reviendrait-on ? car si l'on peut aller vers le bas sur la surface sphérique de la terre, on ne peut certainement pas remonter. Enfin

l'objection capitale voulait que les plus grands philosophes depuis des milliers d'années, et les meilleurs navigateurs s'accordaient sur l'impossibilité d'atteindre les zones infernales et que c'était grande arrogance de la part d'un aventurier que de prétendre, par des voies nouvelles, à la découverte de terres riches et habitées. Si la promesse d'évangéliser ces pays n'obtint pas l'approbation des hommes d'Eglise, l'espoir, la folie de trouver de l'or, de l'or en tas, en monceaux convainquirent la Cour, et à sa suite des armateurs, les frères Pinzon.

Par l'inlassable protection de la reine Isabelle, Christophe Colomb après des années d'humiliantes démarches, obtenait d'être nommé « Grand Amiral de la mer océance », vice-roi des terres qu'il pourrait découvrir avec droit au dixième de tout l'or, argent, perles, pierres précieuses, épices, denrées et marchandises quelconques provenant des pays de sa juridiction.

L'ordre royal avait été donné à la ville de Palos de mettre à ses frais pour un an à la disposition de la Couronne, c'est-à-dire de Colomb, deux caravelles destinées à l'expédition, mais quand l'on apprit que ces bâtiments auraient à s'aventurer dans la mer ténébreuse, le port pendant la nuit se vida des bateaux grands et petits. Seul ne put s'échapper la *Pinta*. Les

frères Pinzon participant au voyage armèrent deux autres caravelles, la *Santa Maria* et la *Nina*.

L'expédition de 1492 coûtait environ 1.200.000 maravedis sur lesquels la monarchie espagnole intervenait pour un million de maravedis (30.000 francs or). Dans le siècle suivant l'Espagne recueillait de cette gageure des richesses qui, calculées à ce jour en francs or, dépasseraient 50 milliards.

Comme il était cartographe, marin et voyageur de commerce, métiers dont il avait misérablement vécu, Colomb connaissait le nom des îles légendaires, qui, sans que leur existence eût le moindre commencement de certitude, étaient à son époque marquées sur les mappemondes : les îles des Bienheureux, l'île Brandan, l'île d'Antilla, l'île Brazil, l'île de la main de Satan, l'île des Sept villes. Personne ne pouvait se vanter de les avoir approchées ; elles tenaient leur substance du rêve de moines et de marins.

Hypothèses, légendes, mensonges, à côté de réalités vérifiées, fermentaient dans l'esprit de Colomb. « Dès ma prime jeunesse », dit-il, « je fus un navigateur et j'ai voulu percer les mystères de la terre. Où que l'on puisse naviguer ici-bas, j'y suis allé. J'ai conversé et discuté avec des savants, des prêtres et des laïques,

des latins et des grecs, des juifs et des maures et avec d'autres de croyances diverses. Dieu était favorable à mon souhait, il me doua de clairvoyance, de pénétration. Dans la science de la navigation il me doua en abondance, dans l'astrologie autant qu'il était nécessaire, de même dans la géométrie et l'astronomie. De plus il m'accorda le désir et la capacité de dessiner des cartes et sur celles-ci, villes, ponts, fleuves, îles, ports, chacun à sa place. J'ai vu et étudié aussi tous les livres, la cosmographie, l'histoire, les chroniques et la philosophie, d'autres arts encore, pour lesquels Dieu même m'ouvrit visiblement l'esprit, il m'envoya en mer et me donna l'ardeur à l'action. Ceux qui entendaient parler de mon entreprise la disaient absurde, se moquaient de moi, et riaient. Mais qui pourrait douter que ce fut une illumination du Saint-Esprit ? »

A côté des découvertes toujours discutées et qui permettaient le doute, Colomb se laissait envahir par une mystique, une foi que rien n'arrête et qui l'enivrait. Sa religiosité tapageuse cultivée comme un instinct de défense contre les susceptibilités de l'Eglise, avait fini par s'installer dans son esprit et le dominer.

« A la réalisation de mon voyage dans les Indes, ne m'ont aidé ni raison, ni mathéma-

tiques, ni mappemondes ; cela a été simplement l'accomplissement de ce que le prophète Isaïe avait annoncé. Avant la fin du monde, toutes les prophéties doivent s'accomplir, l'Évangile doit être prêché dans le monde entier. Dieu par moi, a voulu faire un grand miracle. »

Colomb faisait étalage de ses sentiments religieux et il était le premier à respecter l'ordonnance interdisant de jurer à bord, se permettant tout juste (nous rapporte son fils) de s'écrier « par San Fernando ». Ses écrits débutaient par une invocation à Jésus ou à la Vierge Marie, et c'est suivant son mot « brûlé d'un feu céleste » qu'il discutait âprement le tant pour cent qui lui serait réservé sur les richesses à découvrir.

Pour ne pas aborder l'Océan avec une conscience chargée, car il avait commis naguère quelques méfaits sur lesquels l'histoire bienveillante a fait le silence, l'Amiral suivi de ses capitaines et des équipages, en tout cent vingt cinq hommes allèrent à la messe et à confesse. Cette cérémonie était d'ailleurs conforme à la coutume et même à la loi qui exigeait que les hommes embarqués, étant exposés « à péril de mort », fussent en état de grâce. La nuit se passa en prières avec les Franciscains. Au matin du 3 août 1492, Colomb quitta le cloître et se dirigea vers le port. Toute la population s'était

rendue sur les bords du Rio Tinto. A huit heures, d'une voix puissante, il donna, du pont de la *Santa Maria*, l'ordre, au nom de Jésus-Christ, de lever l'ancre et de hisser les voiles. Sous les bénédictions de l'Eglise et parmi les exclamations du peuple, les trois navires disparurent à l'horizon. Plein de pressentiments le vieux monde attendait.

L'étonnante odyssee se poursuivit pendant soixante-dix jours à travers des mers où chacun pouvait se répéter que nul être humain jusque-là n'était apparu. La Reine avait promis une rente de 10.000 maravedis au premier d'entre eux qui apercevrait la terre attendue, la terre promise. Ce fut le marin Rodrigo de Triana. Mais l'Amiral put penser que cet homme était peut-être un ancien maure rallié au catholicisme ; il décida que la découverte de la terre promise par un hérétique, fût-il converti, serait une tache pour la religion. En conséquence l'amiral s'attribua les 10.000 maravedis.

L'île où il abordait portait le nom de San Salvador. Les naturels l'appelaient Guanahami. Quelle était exactement cette île ? Géographes et historiens s'épuisèrent — et la querelle se poursuit — pour la situer avec exactitude et la retrouver sur la carte. Même un de ces explorateurs de bibliothèque, irrité de son impuissance

à découvrir San Salvador assure que sur ce point Colomb a menti et que cette île n'existait pas.

Les jours suivants, d'autres petites îles apparurent qu'on ne retrouve pas davantage mais qui de toute évidence appartenaient au groupe des Lucayes ou Bahama. Les caravelles de Colomb les effleurèrent pour s'éloigner à la recherche de la « *grande île que les Indiens appelaient Cuba et qu'il pensa être celle de Cipango* ». Cipango dans son esprit était le Japon de Marco Polo.

Le 28 octobre Colomb atterrit sur la côte nord-ouest de Cuba et débarqua dans la baie de Nipe qu'il appela, pareillement, San Salvador. Ce rapprochement autorise l'orgueil de Cuba qui place chez elle le premier contact de Colomb avec l'Amérique.

En fait ce fut la découverte réelle, car à Cuba l'amiral fit mieux que d'entrevoir et d'aborder. Il visita l'île et la fit explorer pendant cinq semaines. Emmerveillé par la splendeur de la nature, il conclut : « *C'est le plus beau pays qu'ait jamais contemplé l'œil humain.* »

A quatre siècles de distance le jugement de Colomb se vérifie, et à son image, arrêtons notre voyage à Cuba, afin d'en raconter l'histoire.

Etirée en arc de cercle sur quelque 1.200 kilomètres, avec à peine 200 kilomètres dans sa plus grande largeur, Cuba se proclame « sentinelle avancée du golfe du Mexique ».

Cuba a l'orgueil de Castille mais elle a ses raisons. Elle commande la route d'Europe vers l'Amérique centrale. De là, la clef qu'elle porte dans ses armes. De là, les luttes sanglantes, les siècles de batailles, les tueries sans nom qui enveloppent son histoire. Mais au delà de la politique et mieux que la stratégie, combien plus désirable nous apparaît Cuba par la fécondité d'une terre qui, à la condition de ne rien trop demander à la vie, vous offre sans travail le moyen d'exister, vous laissant au surplus la joie de reposer votre regard sur la mer émeraude, sur l'eau vive des ruisseaux, sur les jardins de la nature, sur l'ombre de ses forêts. A quoi s'ajoutent, comme mêlés à l'air qu'on respire, l'harmonie et le rythme de la musique et la gaieté du peuple. C'est l'île enchantée — enchantement paradoxal que la rumeur des volcans, le déchaînement des raz de marée, la chaleur torride, la

fièvre, la cruauté des guerres civiles et le sang répandu ne sont jamais parvenus à effacer du cœur des hommes. Avant que la nature ou le temps aient réparé le mal, l'enchantement l'a fait oublier. Le plaisir de vivre a repris son empire.

Pour sa géographie physique, qu'on s'en fie aux manuels. Ils diront la superficie de Cuba, au mètre près, le chiffre apparemment innombrable des îlots madréporiques qui défendent ses côtes, le nom de ses montagnes, et celui de ses rivières tour à tour débordantes et desséchées. La géographie vous instruira de même de la température qui oscille en 12 mois de 25 à 32 degrés ; elle précisera qu'il ne faut pas compter, au sens que nous lui donnons, sur une saison d'hiver, malgré un inquiétant petit vent nordique qui à l'occasion souffle et vous arrive du continent américain. Ces quelques heures de froid justifient pour la mode féminine et pour trois mois, un luxe et une rivalité de fourrures, dont Stockholm, à la Noël, offre à peine l'équivalent.

On a beau dire que le tropique est le « *sexe du monde* » car là règne la fécondité, à Cuba on n'a cure de ce sexe ; on se défend d'être colonial — car la mémoire des hommes entretient à moins d'un demi-siècle, des réminiscences obscures, l'esclavage, l'exploitation es-

pagnole, la servitude économique. Cuba n'est pas colonie et l'obsession est si pesante que par 40° à l'ombre il serait de mauvais ton d'arborer un casque colonial. Une paille de Panama ou un feutre léger devra suffire car vous êtes — pour ainsi dire — en Europe. Ne l'oubliez jamais ! Le ciel y contredit et aussi le soleil mais peu importe. Le moins qu'on acceptera sera d'y vivre « à l'Espagnole » car c'est l'Espagne — sans l'Espagne — qui par le passé et l'esprit continue de régner sur Cuba, l'Espagne avec sa chevalerie héréditaire, sa fierté, son originalité, sa cruauté, son courage, sa religiosité spectaculaire, son amour des arts, sa poésie, sa musique et sa légèreté, c'est-à-dire son charme. Pour le pratique et le matériel, pour le confort et la substance, les Américains du voisinage les ont importés, avec leurs comptables et machines à écrire. A tous les détours des sentiers et jusque dans la virginité des forêts, des espaces clairs conquis sur la brousse, et des cheminées d'usine rappellent le fructueux mariage de Cuba, belle catholique avec l'ingénieur ou le financier de New-York. C'est toute l'histoire de Cuba depuis que l'Espagne est partie.

Revenons à la géographie — non pas celle d'ordre économique qui détermine le volume des exportations de sucre et de tabac, mais à la

géographie humaine qui n'omet ni le travail ni la richesse, mais qui les observe dans leurs rapports avec le destin d'un peuple, et pour fixer sa place dans le concert des sociétés. Pour y parvenir recourons, s'il le faut, à un essai de géographie romancée, assuré par là, que les mensonges de la statistique en seront exclus.

Les premiers éléments de cette géographie sont le climat et l'homme, celui-ci subordonné à celui-là. Tout le reste en dérive. Car c'est une injustice que de louer ou de flétrir les peuples, s'ils sont laborieux, sobres, égoïstes, paresseux ou vaillants. Les hommes, comme les plantes, ne sont que le produit du sol, irresponsables de leur vertu ou du contraire, autant que le figuier de barbarie est innocent de ses épines et que le rosier l'est de la rose.

Ce lieu commun, que la géographie recommande, a ici sa place, car il permettra de dire, sans offenser quiconque, tout le bien et tout le mal qu'on peut imaginer au spectacle de Cuba tropical.

On sait que Christophe Colomb et ses compagnons débarquant sur le rivage des îles furent accueillis par les indigènes qualifiés d'Indiens — puisque nos voyageurs se croyaient aux Indes — avec plus de surprise et d'admiration que de défiance, ainsi que les phoques du Pole Nord ou Sud en usèrent avec Peary, Scot et Amundsen. En retour nous fîmes des phoques des barils

d'huile, des sacs à main pour ces dames, ou, à leur conserver la vie, des numéros de music-hall. Il en fut, sous d'autres formes pareillement des Indiens. Ceux-ci appelaient leur île Cuba. Colomb la débaptisa, lui préférant le nom de *Juana*. Plus tard Velasquez l'appela *Ferdinanda*. Mais toutes ces histoires de femmes ne prévalurent pas contre Cuba, et son nom lui est resté. Les Indiens avaient considéré les nouveaux arrivants comme des êtres surnaturels, Dieux et demi-dieux descendus du ciel. Les conquistadors en firent des esclaves penchés à coups de fouet, les fers aux pieds, sur la terre aurifère. L'or. Ce mot résume plusieurs siècles de l'histoire d'Amérique ; il résume aussi tout ce que l'humanité a pu nourrir en son cœur d'appétits, d'ambitions, de cruauté et d'orgueil. Le présent ne contredit pas le passé.

Si haut que l'on s'éclaire dans la nuit de l'antiquité on voit que l'or joua ce rôle. Sans la hantise de ce métal, l'Amérique eût probablement attendu plus encore l'heure de sa découverte. Plutôt que de s'aventurer dans la mer ténébreuse et d'y vivre la tête en bas, les hommes eussent préféré fabriquer le précieux métal, en laboratoire. Mais le rêve de la pierre philosophale n'était qu'un rêve. Certes, pensaient les philosophes anciens, la Lune engendre l'argent,

Saturne le plomb, Mars le fer, mais seul le Soleil, l'astre royal, engendre l'or, et le Soleil règne sur les Tropiques. Christophe Colomb en excitant l'espoir de l'or auprès des souverains d'Espagne avait trouvé son meilleur argument. Il n'était pas lui-même sans y attacher un si haut prix qu'il encourait avec passion le péril de mort pour sa recherche. Cuba — le plus beau pays au monde à son avis — ne l'intéresse plus, et il l'abandonnera dès qu'il comprit que l'or en était absent. Il avait tort d'ailleurs, car en cherchant bien, il aurait pu en trouver, au moins dans le sable des rivières.

Ce que fut le martyre des populations d'Amérique pour satisfaire à cette soif, à cette folie de l'or, les écrits inconscients de leurs maîtres nous le font savoir. Sur ce chapitre la honte vient au front au rappel des hauts faits de Colomb et de ses suivants. Mais il faudra les excuser en se souvenant que si une sensibilité récente a aboli l'esclavage, notre ère moderne, dans le même temps, permet d'ouvrir à coups de canons des débouchés économiques, avec, par surcroît, la guerre microbienne et celle des gaz. Nous ne valons pas mieux que les plus cruels flibustiers de l'an 1500. Ne retenons donc de ceux-là que le pittoresque de leurs crimes.

Par un cruel paradoxe, la découverte de l'or

correspondait à un fléau mortel pour le pays qui, en ses flancs, recérait cette richesse.

Il en était de même pour les pierres précieuses, le diamant surtout qui seul primait cette ruée vers l'or dont Colomb donna le signal. Dès qu'à Lisbonne parvinrent les premiers envois de diamants trouvés au Brésil, la prison et la mort, furent par décrets royaux, réservés à quiconque s'aventurerait dans les régions réservées au bénéfice de la Couronne. Il y eut des fêtes dans tout le royaume de Portugal et des *Te Deum* furent chantés dans les processions publiques pour remercier la *Divine Providence* d'un pareil bienfait. A Rome, le Pape, en remerciement d'échantillons reçus, fit célébrer des actions de grâces au *Tout Puissant*. Le Saint Père et les Cardinaux félicitèrent le Roi de Portugal qui reçut pareillement les compliments de tous les monarques d'Europe.

Et ce fut pour les Indiens un redoublement de tortures.

Cuba, la première des terres explorées par les Espagnols se soumit facilement à Vélasquez, dès les débuts du xvi^e siècle. La renommée faite à cette île, attira en foule les aventuriers partis d'Europe à la conquête des trésors du nouveau monde. Les Indiens Siboneyes qui peuplaient Cuba ne purent résister à ce flot ; une partie, à

travers mille périls reflua vers le Mexique, les autres périrent. Vingt ans après la conquête, moins de cinq mille avaient survécu. Un siècle plus tard leur souvenir même était éteint. C'est, dit un historien du temps, qu'ils ne voulaient ni se placer au service des Espagnols, ni embrasser la foi catholique « ne pouvant se persuader que des gens si méchants et cruels puissent avoir une bonne créance ». Dans les îles voisines, il en fut de même des Caraïbes en présence des Anglais et des Français. Dans ce massacre dont la vigueur n'excluait pas au besoin, le raffinement, les grandes puissances de l'Europe peuvent toutes prétendre à l'égalité des droits dans l'indignité. Peu de temps avait suffi aux malheureux Indiens pour s'assurer que nous n'arrivions pas du ciel. Leur étonnement et leur audace à se défendre vinrent à leur esprit au spectacle d'un des galériens de Colomb, que, pour cause, ils avaient tué. Nous n'étions donc pas immortels. Eux-mêmes n'étaient pas des agneaux. Venus d'Amérique du Sud, ils avaient peuplé les Antilles en massacrant tout ce qui pouvait s'y trouver d'humain. Pour excuser nos tueries subséquentes, les historiens du temps représentent ces populations comme redoutables, pirates hardis, guerriers féroces et agréablement cannibales, poussant le soin, en gastronomes, d'engraisser

leurs prisonniers avant le festin. Leur aspect était massif, quoiqu'ils fussent mal nourris ; leur peau jaune-roux rehaussé d'un maquillage rouge dont l'huile écartait les moustiques. Ils s'épilaient : voilà pour leur aspect.

Puérils, comme les femmes, ils avaient un goût très vif pour la parure, bracelets, colliers de coquillage ou de graines, coiffures extravagantes de plumes de perroquet. A quatre siècles de distance, tout cela ne paraît pas nouveau.

Sur la vie des Indiens, les écrits d'un français, qu vécut aux Antilles au xvii^e siècle nous offrent de curieux souvenirs : « Les hommes, dit-il, allaient nus, et n'avaient pas même beaucoup de soin de se couvrir le milieu du corps. L'usage des femmes était de porter une espèce de jupe, qui ne leur descendait pas au-delà des genoux : les filles étaient entièrement découvertes. La vie de ces Indiens se passait dans une parfaite indolence, et si la nécessité les tirait parfois de leur inaction, c'était pour la chasse ou pour la pêche. Ils employaient dans le premier de ces exercices, « une espèce de petits chiens muets, dont les Espagnols ont fort vanté l'industrie », mais le plus souvent, ils se contentaient de mettre le feu aux quatre coins d'une prairie, dont l'herbe, desséchée par le soleil, s'enflammait aisément et « dans l'instant ils la trou-

vaient pleine de gibier à moitié rôti ». Ces peuples mangeaient peu ; et leur nourriture ordinaire se composait de racines et de coquillages. Ils employaient une partie du jour à danser, et l'autre à dormir. Ils étaient doux, simples et humains, sans apparence d'esprit comme sans malignité. Ils ne savaient rien et n'avaient nulle envie d'apprendre. Quelques chansons leur tenaient lieu de livres, et résumaient toutes leurs connaissances.

Poursuivant son récit (que nous transmet en l'épurant un abbé Delaporte) ce voyageur français nous dit que « ces insulaires ne connaissant aucunes bornes dans leurs débauches, étaient presque tous atteints de ce mal immonde, que les Castillans reçurent d'eux, et qu'ils communiquèrent au reste de l'univers. Oui, Madame (car c'est à une compatriote restée en France, que notre voyageur écrit sa lettre), ce venin terrible et destructeur qui empoisonne les sources de la vie, qui corrompt la masse générale des humeurs, sape les fondements de l'organisation, dégrade l'espèce et se transmet comme un funeste héritage, jusqu'aux races futures ; cette maladie si connue, n'est ni ancienne, ni née parmi nous. Elle était propre à l'Amérique, comme la peste et la petite vérole sont originaires de la Numidie. Ce n'est point un vice qui

se soit naturellement développé dans l'un des deux sexes, ni qui puisse être produit par l'habitation d'un homme et d'une femme qui n'ont point de mal. Les approches les plus fréquentes et les plus multipliées n'ont rien de dangereux, quand on est sain de part et d'autre. Il n'est donc pas la suite de l'excès dans les plaisirs ; cet excès n'avait jamais été puni ainsi par la nature, dans l'ancien monde ; mais aujourd'hui, après un moment d'oubli, la plus chaste union peut être suivie du fléau le plus cruel, le plus honteux, le plus opiniâtre et le plus durable, dont le genre humain soit affligé. Les Asiatiques, dont le climat est très chaud, et qui ne peuvent se rassasier de volupté, n'étaient point infectés de ce poison. Il est donc très décidé, que c'est aux compagnons de Christophe Colomb, conséquemment à la découverte du Nouveau Monde, que nous devons la grande maladie, qui est une des principales causes de la dépopulation de l'Ancien. Avant cette époque, poursuit ce voyageur, il n'en était pas question dans notre continent ; Hypocrate, Gallien, Pline, en un mot tous les médecins, tous les naturalistes, tous les historiens, tous les poètes anciens ou modernes, jusqu'à la fin du xv^e siècle, n'ont rien connu de ce mal hideux et terrible, qui en portant le poison et la mort, dans le sein des conquérants de l'Amé-

rique, la venge encore si cruellement de tous les maux que l'Europe a pu lui faire. Il se manifesta d'abord dans le royaume de Naples, se communiqua à l'armée française, et passa chez toutes les nations européennes. Il fit des progrès si rapides, qu'en moins de trois ans, tout notre hémisphère s'en ressentit ; car un des principaux caractères de ce levain contagieux était, dit-on, de se communiquer alors, encore plus facilement qu'il ne fait aujourd'hui. On prétend que, pour ressentir les effets de ce mal américain, il suffisait, quand on avait chaud, de toucher quelqu'un qui en fût maléficié. L'amant imprudent qui cueillait un baiser sur les lèvres de sa maîtresse, qui, à table auprès d'elle, se saisissait des morceaux qui avaient approché de sa bouche, ou lui dérobaient le verre dans lequel elle avait laissé un reste de liqueur, ne songeait pas qu'il s'enivrait de plaisirs empoisonnés. On cite un jeune homme, qui n'ayant fait que porter le doigt dans un sanctuaire redoutable, et de là à ses yeux, gagna le mal et perdit la vue, puis la vie.

« Egalement surpris et satisfait de cette merveilleuse activité de la nature, les médecins se félicitèrent de cette source nouvelle et abondante de profits pour leur art. S'ils perdirent cette lèpre fameuse, effacée par vétusté et anéantie

par le temps, ils en furent bien dédommagés par l'acquisition d'un autre mal, plus rapide dans ses progrès, plus varié dans ses symptômes, plus terrible dans ses effets, plus funeste dans ses suites, plus aisé à se communiquer, plus difficile à se guérir. L'existence de ce nouvel ennemi de la race humaine multiplia les ressources de leur profession, étendit les limites de leur empire ; augmenta le nombre de leurs sujets et de leurs victimes. Et notre voyageur de conclure. « Voilà, avec l'or et les richesses du nouveau monde, ce que sa découverte a valu à l'Europe. »

Que nos amis américains ne s'offensent pas de l'erreur consacrée par le pieux abbé Delaporte. C'est en toute innocence qu'il attribua à l'Amérique l'origine du mal d'amour.

Erreur aussi celle du célèbre médecin italien Fracastor qui appelle ce mal, *morbis gallicus* et offre ainsi à la France ce que nous rendons sur le champ à l'Italie avec son « mal de Naples ». Pour ne point faire de jaloux, ajoutons qu'au même titre la galanterie internationale dénonce cette maladie, comme mal des Espagnols, mal des Polonais, mal des Turcs, mal des Allemands, bref aucun peuple n'a été laissé dans l'oubli et tous, à cet égard, peuvent prétendre au régime de la nation la plus favorisée. Les saints du Pa-

radis eux-mêmes ont servi au moyen âge à baptiser :

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.

On l'appela mal de Saint-Roch, de Saint-Sément, de Job, de Saint-Mévius, bref, à peu près, du nom de tous les saints.

Pour Vénus, quel honneur !

La science qui ne respecte rien des plus chères légendes, établit que, plus simplement, ce mal date des temps les plus reculés. On en retrouve dans les auteurs de l'antiquité des descriptions très exactes, ce qui prouve que, comme l'amour lui-même dont il est le triste fruit, il ne saurait prétendre à la précision d'un lieu de naissance.

Quant aux Antilles, et c'est là le comble, il apparaît que c'est aux marins de Colomb qu'elles doivent l'importation d'un mal jusque-là inconnu.

L'Europe prie l'Amérique de l'excuser.

A Cuba, comme dans toutes les colonies d'Amérique, l'occupation des Indiens était de ne rien faire et au besoin de pêcher ou de cultiver quelques lopins de terre, sans rien exagérer, car la nature spontanément fournissait l'indispensable, jusqu'au tabac, ce fameux tabac qui plus tard devait conquérir le monde sous le nom de cigares de la Havane. Leur armement, des arcs, des flèches à pointe de pierre taillée, d'écaille de tortues ou d'os trempée dans le curare, des massues de bois dur, des haches de pierre polie, bien peu de choses en face des mousquets de Colomb. Ce ne fut d'ailleurs pas dans la guerre que tous périrent, mais par la cruauté du travail.

On ne peut entendre sans horreur, écrit un auteur du temps, ce que ces infortunés Indiens eurent à souffrir de leurs barbares conquérants. On les accouplait pour le travail comme des bêtes de somme ; et après qu'on les eut chargés avec excès, on les forçait de marcher à grands coups de fouet. S'ils tombaient sous la pesanteur du fardeau, on redoublait les mauvais traitements, et l'on ne cessait de les frapper, qu'ils

ne se fussent relevés. On séparait les femmes de leurs maris ; les hommes étaient confinés dans les mines, d'où ils ne sortaient point ; et les femmes étaient employées à la culture des terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les uns et les autres ne se nourrissaient que d'herbes et de racines. Rien n'était plus ordinaire que de les voir expirer, ou sous les coups, ou de fatigue. Les mères dont le lait était tari, expiraient de faiblesse ou de désespoir sur le corps de leurs enfants morts ou moribonds.

Quelques insulaires s'étant réfugiés dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie, on créa un officier qui se mit en campagne avec une meute de chiens, pour donner la chasse à ces transfuges. Ces malheureux, nus et sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans les forêts, dévorés par les dogues, tués à coups de fusil ou surpris et brûlés dans leurs habitations. Quelquefois on les faisait sommer, par les missionnaires, de se soumettre à la religion qui leur réservait le ciel ; puis on les égorgeait sans pitié. Les uns, pour prévenir une fin si cruelle, prirent du poison ; d'autres se pendirent à des arbres, après avoir rendu le même service à leurs enfants et à leurs femmes. Celles-ci, détruisant les sentiments de la nature par d'autres sentiments également naturels, se faisaient avorter elles-

mêmes, de peur que leurs enfants ne fussent soumis à des maîtres si barbares.

« Le croiriez-vous, dit notre auteur, c'était un motif de religion qui animait cette férocité espagnole. Ils croyaient, ces destructeurs dévots et barbares, que pour travailler plus efficacement à la propagation de la foi, la religion donne à ceux qui la professent, le droit de persécuter inhumainement ceux qui ne la suivent pas ; c'est sur cette idée que brigands et chrétiens, tout à la fois, ils traitèrent si cruellement les peuples de l'Amérique. Mais quels chrétiens ! grand Dieu ! quels missionnaires, que des soldats féroces qui massacrent des races entières, pleines de droiture et d'humanité. Il est vrai que l'Espagne elle-même a désavoué ces horreurs, et les a interdites dans la suite, autant qu'elle a pu. Eh ! pouvait-elle répondre d'une foule d'aventuriers sans nom, sans état, sans mœurs, que la misère, le libertinage, l'amour de la nouveauté et l'espérance de faire fortune, attiraient sur les pas des chefs de cette entreprise ? Les croisades, ces guerres si saintes, n'avaient-elles pas fourni, longtemps auparavant, des exemples sans nombre de la même cruauté, de la même dissolution, du même brigandage ? La conquête du Saint-Sépulcre et celle du Nouveau Monde se présentent sous les mêmes traits, avec cette dif-

férence que les Sarrasins, par bonheur pour eux, se défendirent avec les mêmes avantages que nous, et par conséquent avec plus de ressources, que ces malheureux Américains, qui ne connaissaient ni nos personnes, ni nos cœurs, ni nos usages, ni notre religion, ni nos vaisseaux, ni notre tactique, ni notre langage, ni les motifs qui nous conduisaient dans leurs pays. Car il faut l'avouer, si le zèle de la religion fit voler les Espagnols à cette conquête, on en abusa bientôt et la soif de l'or porta les particuliers à des actions bien contraires aux premières vues de la nation. Ce reproche ne tombe point sur Christophe Colomb ; mais la troupe des nouveaux Argonautes qui suivirent ce moderne Jason n'était pas toute composée de héros. Des gens, dont la plupart étaient sortis d'Espagne, parce qu'ils manquaient de pain, croyaient avoir droit de s'engraisser de la substance d'un peuple né aussi libre qu'eux et de disposer de la vie de ces malheureux, comme d'un bien qui leur fût propre. De plus de deux millions d'Indiens qui habitaient l'île d'Haïti à l'arrivée des Castellans, il n'en restait pas quinze mille, six ans après la mort de Colomb. En moins de 20 années, cette multitude innombrable d'hommes avaient tous péri sous l'empire tyrannique de leurs cruels conquérants. »

Ils offraient cependant une main-d'œuvre peu exigeante puisqu'en fin de journée, ils recevaient un nombre de coups de fouet proportionnel à l'insuffisance de produits ou de travail exigés d'eux. A ces populations raréfiées puis disparues, il fallut trouver, à Cuba et dans le nouveau monde, un esclavage de rechange. Ce fut la traite « négoce qui viole la religion, la morale, les lois naturelles et tous les droits de la nature humaine ». L'invention de cet ingénieux commerce revint à l'évêque Bartholomé de Las Casas, natif de Séville et mort à Madrid en 1566. Il avait de qui tenir, deux membres de sa famille ayant été rois des Canaries. Son père, Francisco avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage et avait reçu, à ce titre, une large concession dans l'île de Haïti. Le fils, Bartholomé devenu missionnaire puis prêtre alla exploiter ce domaine. Appelé par la suite à Cuba par Diego Velasquez, il constata que seuls manquaient les ouvriers. Ils étaient morts. Las Casas témoin des cruautés des conquistadors, partit pour l'Espagne afin de révéler au Roi la situation créée par la dépopulation. « Les Espagnols, dit-il, n'ayant que du mépris pour des ennemis si mal équipés, en faisaient impunément d'horribles boucheries, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni femme, ni enfants. Ils faisaient des

gageures entre eux à qui fendrait un homme avec plus d'adresse et d'un seul coup d'épée, ou lui enlèverait de meilleure grâce la tête des épaules. » Nommé « protector universal de todos los Indios » avec un traitement de cent piastres, et chargé par le souverain de réformer la législation des Indes, Las Casas proposa de substituer à la main d'œuvre défailante, l'apport massif d'esclaves nègres. Cette marque d'esprit lui valut la concession de la province de Paria — presque tout le Vénézuéla actuel. Quant aux Indiens survivants, Las Casas voulut qu'ils soient traités en hommes libres et en chrétiens, se réservant de les soumettre par la vertu de la prédication. Ses efforts dans ce sens rencontrèrent peu de succès auprès des Indiens vraiment peu habitués à tant de sollicitude. Par surcroît de désillusion, Las Casas fut très mal accueilli des colons qui se disaient ruinés par l'affranchissement des Indiens. L'évêque rappela les ordonnances libératrices et menaça de refuser l'absolution aux exploitants d'esclaves indiens. En réplique ces bons Chrétiens refusèrent de payer la dîme et même de vendre des aliments à l'évêque propriétaire du Vénézuéla. Rentré en Espagne il se trouva dans l'impossibilité de remplir ses devoirs épiscopaux tant il avait accumulé d'hostilités. On lui contesta même « l'hon-

neur » d'avoir inventé la traite. Bien avant lui, dirent des moines, ses ennemis, les Espagnols achetaient des esclaves nègres aux Portugais. Las Casas en recommandant ce commerce s'inspirait donc de vieilles pratiques, antérieures à la découverte des Indes occidentales.

Un historien de cette époque, Oviiedo Valdès, officier espagnol qui passa toute sa vie dans le Nouveau Monde, rend cependant un éclatant hommage à la pureté d'intentions de Las Casas. Il raconte qu'en 1519, il y eut à Saint-Domingue une insurrection d'Indiens provoquée par l'outrage fait par un officier à un chef indigène. Celui-ci ayant en vain demandé justice, se retira avec les siens dans les montagnes d'où il entretint pendant quatorze ans la guerre avec les Espagnols. Ce fut Las Casas qui, au péril de sa vie, s'enfonça dans la forêt à la recherche du cacique qu'il réconcilia avec les Espagnols, accord promptement suivi de l'extermination totale des Indiens.

Découragé Las Casas revint, pour la douzième fois en Espagne et y consacra sa retraite à écrire de nombreux ouvrages où il comparait les profits et les beautés des Antilles, qu'il avait parcourues, et une apologie des Indiens dont il révélait les qualités morales et la raison. Las Casas vécut assez longtemps pour vérifier que n'ayant pas

réussi à libérer les Indiens — dont la seule libération demeura la mort — il avait posé par la traite des noirs le plus extraordinaire problème ethnique que connut l'humanité et soulevé des haines que les siècles à venir ne suffiront probablement pas à éteindre.

La louable intention de l'évêque espagnol, celle d'épargner aux Indiens les souffrances de l'esclavage, se traduisit par la raffle compensatrice des malheureux nègres d'Afrique.

Un des favoris de Charles-Quint flaira la bonne affaire. Il obtint du Souverain un monopole qu'il revendit aussitôt pour 25.000 ducats à des marchands génois, lesquels s'accordèrent pour la livraison avec des Portugais. Il s'agissait d'abord d'importer 4.000 noirs par an aux Grandes Antilles. L'opération devint si profitable que des flottes s'armèrent pour des expéditions de grand style en Afrique et peu à peu tous les pavillons des puissances européennes détentrices de colonies apparurent sur les mers, à la recherche des esclaves noirs.

La guerre de course s'en mêlant, Anglais, Français, Espagnols, Hollandais, Portugais se disputaient à coups de canons les bâtiments isolés qui portaient en leurs flancs quelque riche cargaison d'ébène.

C'est ainsi que de bons nègres raziés en Afrique firent connaissance avec l'Europe et bientôt avec l'Amérique.

La corporation des négriers s'honorait de compter parmi les siens, Sir John Hawkins, amiral anglais, membre de la Chambre des Communes, un vrai gentleman.

Il avait, pour se faire la main, obtenu de la Reine un vaisseau qui, sans ironie, s'appelait « Jésus ». Avec ce Jésus il saccagea les côtes de Sierra Leone, s'emparant de nègres, revendus en Amérique, par avance, avec toutes les sûretés du marché à terme et la clause d'honneur. Il fit sa fortune et celle de ses commanditaires. En récompense la Reine Elisabeth, par lettres — lui permit d'orner le cimier de ses armoiries, d'un nègre, à mi-corps, lié d'une chaîne. Tant de profits et tant de gloire, excitèrent la jalousie des Espagnols. Ceux-ci attaquèrent Hawkins dans le port de Vera-Cruz et il n'échappa qu'avec peine à ses agresseurs.

Disgracié par le gouvernement britannique pour n'avoir pas mis les Espagnols en pièces, l'amiral lâcha l'Angleterre et entra au service de la Cour d'Espagne. Il y gagna la libération de ses compagnons prisonniers à Vera-Cruz, et un petit cadeau de 40.000 livres. Cette faveur impressionna les Anglais désireux de rentrer en possession de leur amiral. La Reine Elisabeth le rappela bientôt pour tenir l'office de Trésorier de la marine royale. Il s'acquitta de ses fonc-

tions avec un zèle admirable, notamment dans les achats et marchés de la marine, où, sans combat, il acquit une nouvelle fortune, celle qui convenait à un amiral et à un Sir. En vérité, il était l'un et l'autre et il le démontra de son vivant, par son héroïsme magnifique dans la victoire anglaise, contre « l'invincible Armada » et par sa mort, épuisé, enseveli en mer, au cours d'une expédition à Porto-Rico.

Tous les négriers n'étaient pas Sir, ou membre de la Chambre des Communes, mais ils offraient au moins la même « trempe ».

La traite était devenue une affaire d'Etat et l'*asiento*, privilège d'importer des esclaves noirs fut, au traité d'Utrecht, réservé à l'Angleterre qui le confia à une compagnie. Ce monopole parut bien lourd au souverain espagnol. Il le révoqua et l'Espagne reprit la liberté du trafic noir. En Angleterre, Walpole, accablé par les protestations publiques et les remous de l'opinion, dut déclarer la guerre à l'Espagne.

A cette époque, vers la fin du XVIII^e siècle, c'est à la cadence d'environ 100.000 nègres par an que l'importation se poursuivait. La mortalité était telle que les envois successifs étaient rapidement consommés. Pour un esclave importé valide, apte au travail, quatre nègres mouraient capturés au cours des combats, ou sur mer,

enchaînés et parqués à fond de cale. Sur cette mortelle navigation Las Casas écrit « qu'on pouvait faire les 70 lieues marines qui séparent les îles Lucayes de l'île Espagnole, sans carte marine ni boussole en suivant la trace des cadavres d'esclaves jetés à la mer ».

L'activité des négriers s'accroissant sur les côtes d'Afrique, de proche en proche, la dévastation s'étendait ; des villages, des provinces étaient dépeuplés tandis que l'Europe satisfaite, enrichie, évangélisait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, cette viande sur pied, ramenée à l'Eglise. A Cuba, la douane, de 1790 à 1820,registra l'arrivée de 225. 574 esclaves noirs. Combien de milliers les avaient-ils précédés ? On peut l'imaginer au récit que nous fait l'économe d'une plantation, un Français, témoin épouvanté de ce régime. « Je voudrais, dit-il, pouvoir vous dérober l'horrible détail des peines qu'ils font souffrir à ces esclaves. Si pour se soustraire à la barbarie de ces maîtres cruels ils prennent le parti de s'enfuir, on les condamne, en les trouvant, à perdre les oreilles ; s'ils récidivent on leur coupe jambe ou jarret et alors on leur impose de tourner à bras les moulins à sucre. Une troisième évasion malheureuse leur vaudra d'être pendus.

C'est de la côte occidentale de l'Afrique, dit

ce Français, qu'on tire les noirs. A mesure qu'on fait entrer les nègres dans le vaisseau, on enchaîne les hommes deux à deux. Les femmes et les enfants ont la liberté d'aller et de venir quand on commence à ne plus apercevoir les côtes d'Afrique. L'expérience a fait connaître que tant que ces infortunés sont encore à la vue de leur patrie, la tristesse les accable et en fait périr un grand nombre. D'autres sont portés à s'ôter la vie eux-mêmes, soit en se refusant la nourriture, soit en se bouchant la respiration par une manière de se plier la langue qui à coup sûr les étouffe, soit en se brisant la tête contre les mâts du vaisseau, soit en se précipitant dans la mer.

Cet amour si vif pour leur pays semble diminuer à mesure qu'ils s'en éloignent. La gaiété succède à leur tristesse et c'est un moyen presque certain pour les conserver en vie jusqu'à destination, que de leur faire entendre quelque instrument de musique. Dans le beau temps on leur permet d'être sur le tillac. Tous les lundis on leur donne des pipes et du tabac et leur joie marque assez que cette faveur est leur meilleure consolation. Dès qu'un vaisseau chargé de nègres est à la rade, on les fait descendre dans un grand magasin et là, comme dans un marché de bêtes de somme, chacun va choisir. L'usage commun

pour les former au train de l'habitation, est de les distribuer dans les cases des anciens esclaves chrétiens, mais ceux-ci ne les font pas manger avec eux ; et si les nouveaux venus s'étonnent de cette distinction, les anciens répondent que n'étant pas chrétiens ils sont trop au dessous d'eux pour être traités avec égalité. « Cette conduite qui leur fait concevoir une haute idée de notre religion, leur inspire la plus vive impatience de l'embrasser ». C'est au moins l'espoir de notre compatriote, historiographe compatisant qui, par ailleurs, n'est pas sans remarquer que « les nègres saisissent assez bien nos ridicules, et que leurs railleries ne manquent ni de finesse, ni de sel. Ils sont surtout admirables pour garder un secret. Les supplices, les tourments ne les ébranlent pas. On les met à la question sans leur arracher un aveu. Ils ont un penchant très décidé pour le vol et semblent y dresser tous leurs organes. Un noir qui voit à terre une pièce d'argent et veut la voler, la ramasse avec les doigts du pied, l'enlève par derrière jusqu'à la ceinture et la prend ensuite avec la main. Sa bouche, s'il est nu lui sert à recéler son larcin. Il sont défiants, rusés, mais ils ne manquent pas de bonnes qualités. Ils sont doux, ils ne connaissent pas l'envie et ils ont un respect infini pour les vieillards. On remarque

qu'ils sont liés entre eux d'une affection si touchante, que non seulement ils se secourent mutuellement dans leurs besoins, mais que si l'un d'eux fait une faute, on les voit souvent venir tous en corps, pour demander grâce, ou s'offrir à recevoir une partie du châtement. »

Ces bons nègres aiment l'amour et la chaleur de leur complexion les rend si passionnés pour les femmes, qu'indépendamment du profit de la multiplication on est obligé de les marier de très bonne heure. Mais il est défendu aux blancs de l'un et de l'autre sexe, de s'unir avec eux par le lien conjugal et aux prêtres de favoriser de pareilles unions. Tout homme libre, qui vit en concubinage avec une esclave, et en a des enfants, est soumis à une amende ; et si cet homme est le maître de la négresse, outre l'amende prescrite, il est encore privé de son esclave, et des enfants qui proviennent d'elle ; sans que les enfants ni la mère puissent jamais être affranchis.

« Les négresses, qui sont très fécondes en Afrique, multiplient beaucoup moins dans nos colonies, et infiniment moins encore dans les établissements anglais, où l'amertume de leur sort les porte à se délivrer volontairement d'un fardeau qui fait la joie des autres mères. Un peu plus d'humanité de la part de ces maîtres cruels, préviendrait des maux terribles. Vous frémirez

d'horreur, en apprenant qu'on fait des parties de plaisir à la Jamaïque, pour aller à la chasse des nègres, dans les montagnes, comme à celle des loups et des sangliers. On leur enseigne qu'ils sont rachetés du sang d'un Dieu mort pour eux, mais on les traite comme des bêtes féroces. On les fait courir nus et à pied à la tête des chevaux, qui vont toujours au galop. Un jeune nègre, à qui on apprend le métier de coureur, est suivi d'un autre plus âgé, qui lui applique de grands coups de fouet sur les fesses, chaque fois qu'il peut l'avoir à sa portée. Il en meurt un grand nombre dans cet apprentissage barbare ; mais c'est de quoi les Anglais se mettent peu en peine. »

A la Jamaïque, comme à Cuba, la crainte les portait souvent à s'enfuir dans les montagnes ; et c'est ce qu'on appelait « aller marron ». Le terme de marron, dont l'étymologie n'est pas fort ancienne, même aux îles, vient du mot espagnol simarron, qui veut dire singe. On sait que ces animaux se retirent dans les bois et qu'ils n'en sortent que pour venir se jeter furtivement sur les fruits qui sont dans les lieux voisins de leur retraite. Pour obvier aux désordres qu'entraîne le marronage, car ces nègres fugitifs devenaient des brigands, les peines les plus cruelles attendent les fugitifs moins préoccupés de la mort que de la liberté.

La traite des nègres, ce crime de trois siècles prit fin, par étapes, au signal donné en Europe par le Danemark, la France, l'Angleterre, le Portugal et l'Espagne. Ce ne fut pas sans résistances et l'Angleterre dont la conscience n'était pas la moins chargée, fut la plus généreuse dans les sacrifices consentis pour abolir la traite chez elle et chez les autres. Car cette main-d'œuvre peu coûteuse favorisait la concurrence commerciale des colonies étrangères. Elle alloua au Portugal 300.000 livres st., à l'Espagne 400.000 livres, pour voir ces pays abandonner ce commerce. On remarque d'ailleurs que les Espagnols acceptèrent les livres, sans renoncer, en contrebande, à ce commerce fructueux qui fut, on peut le dire, « une tache noire » sur notre chrétienté.

A la traite des noirs, nos gangsters modernes ont substitué la traite des blanches dont l'Amérique encore semble bénéficiaire. Nous sommes en progrès ; ce n'est plus un office de gouvernement, c'est un fait divers, et les malheureuses n'en meurent pas.

Le mouvement d'humanité qui, en Europe, poussa les puissances à supprimer la traite, n'abolissait pas la pratique de l'esclavage dans les colonies. La dureté de ce régime, le travail excessif exigé des noirs, une nourriture sommaire, autant que l'accablement du climat, risquaient de renouveler avec eux le phénomène d'anéantissement total vérifié avec les Indiens et, en conséquence, de remettre en question l'exploitation des richesses, par défaut de main-d'œuvre. Cette considération très positive vint renforcer fort opportunément le vent d'idées généreuses qui soufflait de l'Europe. A Cuba on se préoccupa sans tarder du sort des esclaves avec cette tendresse dont font preuve les paysans quand il s'agit de leur bétail.

D'autres raisons inclinaient les colons à humaniser leurs pratiques. L'immigration des blancs se trouvait largement surpassée par la fécondité des noirs que la loi écartait de tout mariage avec les blancs. Pour détourner colons, officiers et soldats d'excessives tentations à l'égard des négresses, une autre loi interdit à celles-ci l'attrait des bijoux d'or, des pierreries et des robes de soie. La nature y suppléa. Ces ordonnances de toilette avaient en effet tout prévu, sauf l'amour, ce qui souligne la vanité des législateurs et leur incompétence.

Dans la gamme du noir on distingue les nègres dits *morenos* et les mulâtres ou *pardos*. Les noirs importés de l'Afrique provenaient de diverses parties de ce continent, ils ne formaient donc pas un groupe ethnique homogène. Les enfants de ces nègres purs, les *bazals* se croisent entre eux et forment des *Cadinos*.

Cuba avec le Brésil furent les dernières terres où régna l'esclavage officiel. L'abolition ne remonte qu'à l'année 1880. En 1872 on avait préparé l'événement en décrétant que les enfants des esclaves seraient libres. La condition des esclaves était à Cuba plus libérale qu'aux Etats-Unis. Tout esclave pouvait se racheter pour 2.500 francs, une mère esclave pouvait libérer son fils pour 150 francs. Jointes à ces facilités, tant d'unions libres, à l'ombre des cocotiers, devaient fatalement rapprocher blancs et noirs. Une douce sentimentalité rendait plus faciles les rapports à quoi s'ajoutait dominant le problème, la nécessité de ne pas accabler la main-d'œuvre nécessaire. A Cuba, un « code de servitude » fut promulgué dont le but était de rendre le sort des esclaves « aussi peu malheureux que leur état pouvait le permettre ». On offrait par là, aux esclaves des îles espagnoles, un régime analogue à celui dont ils jouissaient

déjà dans les possessions voisines françaises et anglaises.

Ce code assurait aux esclaves les secours religieux, le repos les jours fériés (sauf au temps de la récolte) et pour la messe, un prêtre fourni aux frais du maître. Pendant les fêtes, il leur est loisible de se distraire honnêtement et sans excès de boisson. Le maître doit la nourriture à l'esclave, à sa femme, à ses enfants jusqu'à l'âge où ces derniers pourront travailler (12 ans pour les filles, 14 ans pour les garçons). Tous auront, par jour, deux heures au moins de repos. Au-dessus de 60 ans le travail ne sera plus exigé, ils seront logés dans des cases convenables, à l'abri des intempéries ; ils auront lit et couvertures. Ceux dont la vieillesse ou la maladie n'autorisent pas le travail ne pourront être affranchis — c'est-à-dire jetés dehors — qu'à la condition pour le maître de leur allouer un capital suffisant pour leur entretien.

Les esclaves pourront se marier entre eux.

Les maîtres ou intendants qui n'observeraient pas ces prescriptions subiront de lourdes amendes. « Aux prêtres, ayant charge de l'âme des esclaves, incombe le devoir de dénoncer secrètement les abus » à l'autorité. Trois fois par an des personnes de confiance désignées par les magistrats feront la visite des plantations pour

rapporter ce qui serait contraire aux ordonnances.

Quelles que fussent la mollesse et la mauvaise grâce avec lesquelles les colons accueillirent la loi, un esprit nouveau se propagea qui rendit une vie possible aux esclaves. C'est un fait que lors de leur affranchissement général, de nombreux esclaves refusèrent de se séparer de leur maître, et aujourd'hui encore bien des serviteurs fils d'esclaves, sans souci d'une liberté qui n'a plus de sens, assurent comme par le passé leur office de travail dans le respect total et l'attachement au maître.

Le temps cependant n'est pas si loin — moins de cinquante ans — où dans les journaux de la Havane on pouvait lire :

« *A vendre* pour 270 pesos une négresse de 17 ans bonne blanchisseuse et bien conformée physiquement »

« *A vendre* un mulâtre jeune, bon cuisinier, sain de corps, ayant quelques défauts sans cependant être voleur. On le changerait contre cheval, mule ou voiture. »

« *A vendre* pour 370 pesos une négresse de 14 ans, sachant coudre », et pour encourager l'amateur, l'annonce rappelait que la viande de bœuf valait 3 pesos les 25 livres.

Le peuplement de Cuba, en qualité et en nombre s'accélérait. Vers le milieu du XIX^e siècle

les esclaves noirs étaient plus de 500.000. Mais les femmes libres et blanches très recherchées faisant défaut, y faisaient prime.

Notons pour l'histoire impartiale, que si nous devons à l'ingénieuse sensibilité d'un évêque espagnol la traite des nègres, appelée à remplacer les Indiens, c'est à une Française, M^{lle} de Fayolle, que revient l'avantage d'avoir aux Antilles, offert à une colonisation de célibataires, l'élément féminin qu'elle réclamait.

M^{lle} de Fayolle, jeune personne de qualité, munie de lettres de la Reine de France, fit opérer des rafles dans les mauvais lieux de Paris. Haïti absorba avec enchantement ces Manons providentielles qui là, et ailleurs dans les îles, furent à la base du musée ethnographique que les Antilles offrent à la curiosité de nos savants. Il en sortit des mélanges qu'on a tenté de hiérarchiser, suivant un arc-en-ciel allant du noir au blanc, à travers la bouganèse, la chabine, la zambo, la quarteronne, la quinteronne, l'octavonne, croisements si obscurs que l'expertise s'y perdrait ; seule la science allemande et ses racistes pourraient démêler ces dosages, qu'on a proposé d'appeler « créolisation ».

Créole, du mot espagnol, criolle devrait désigner tout individu de race étrangère né aux colonies. On l'applique indistinctement aux Eu-

ropéens et aux noirs nés aux Antilles ou sur le continent américain, et aux descendants des Espagnols et Portugais sur la côte occidentale d'Afrique et dans l'Inde. On sait combien le nombre d'immigrants masculins venus d'Europe était hors de proportion avec celui des femmes. Il devait naturellement en résulter un infini brassage de races dans lequel chacun prétend, par orgueil social, doser et minimiser la proportion du sang noir ou indien dans le produit obtenu. L'observation du type et sa couleur n'offrent pas de critérium certain. Le métissage n'apporte que surprises et combien touchantes sont la curiosité passionnée, l'angoisse, avec lesquelles les parents se penchent sur le bébé nouveau né pour apprécier d'un coup d'œil, à la nuance de la peau, ce que sera son destin. Dans ces Amériques que le sang domine, intelligence et beauté ne sont que secondaires car la vie prend pour base le type. Heureux sera le blanc, qui pourra prétendre au « sangre azul » le sang pur, mais gare au stigmaté qui révèle que certaine grand'mère s'est jadis abandonnée dans les cannes à sucre, aux bras d'un nègre plus ou moins métissé. La figure, le corps, peuvent être d'un blanc parfait, mais quelque part, sur le torse, le dos, une tache brune mince ellipse, raconte le drame qui fer-

mera au malheureux les portes de la société.

De l'esclavage, il surnage une mélancolie traduite jusque dans l'harmonie de la musique. Il faut s'être arrêté sur le drame de la couleur pour comprendre cette musique qui enveloppe d'une tristesse infinie les airs enfantins et joyeux rapportés d'Afrique.

L'histoire mouvementée des Cubains, les troubles, les insurrections, les batailles contre l'Indien, contre l'Espagnol, contre l'Américain, contre tout ce qui domine, et en dernier terme les batailles des Cubains entre eux ont leurs raisons profondes, et physiquement inéluctables, car cette population ne vit pas seulement au rythme de la nature, à une température surchauffée, aux effluves du Gulf Stream et sous l'influence du feu volcanique qui a fait surgir les Antilles des entrailles océaniques. Autant que les forces terrestres qui toutes tendent à l'explosion, les germes même de tant de sangs mêlés annoncent une humanité tourmentée dont l'unité est exclue. Et c'est justement cette incohérence à la base et les diversités de la naissance, qui donnent à Cuba ses aspects multiples, violents, contradictoires, car trois continents, l'Amérique, l'Europe, l'Afrique sont les trois facteurs d'un surprenant total.

Cuba a une vie, en soi si animée, qu'il faut, nous l'avons dit, se défendre de toute imagination et craindre de surajouter par les jeux de l'esprit

aux réalités de son histoire. C'est un film long de quatre siècles, traversé d'images de guerre, d'amour, de chevalerie, de cruauté, de richesses et d'infortunes. Les personnages sont dignes de cette trame : Colomb le plus grand, suivi de l'Eglise esclavagiste, et des monarques de l'Europe et c'est l'étrange figure de la reine Isabelle, complice envoûtée de Colomb qu'encadre une lignée de gouverneurs espagnols en comptes courants avec les négriers.

Avec les temps modernes c'est Cuba secouant le joug de l'Espagne, c'est l'Amérique du Nord guettant sa proie, Cuba qui se dérobe, et c'est enfin le cri de libération des fils de cette terre, unis en forme de nation.

Le patriotisme du sol, à Cuba, ne pouvait naître ni s'affirmer à l'appel des forces religieuses que la chrétienté elle-même a connues au moyen âge et que l'Islam révèle encore aujourd'hui. Un credo, le catholicisme, s'étendit sur l'île et ses conquérants, mais après eux sont venus dans la foule immigrante Anglais, Américains, Allemands installant dans l'île vingt sectes protestantes, méthodistes ou quakers, puis les Français à la libre pensée.

Si l'on prenait pour criterium de la nationalité le sang d'origine, c'est-à-dire le principe suivant lequel le fils suit la condition du père, les Fran-

çais à Cuba représenteraient un élément important de la population. C'est par milliers en effet que des Français émigrèrent à Cuba après les soulèvements de Saint-Dominique et de Haïti, comme après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis. Plus de trente mille de nos planteurs fugitifs s'installèrent dans la riche province d'Orient où longtemps la langue française domina. La France participe par eux à l'histoire de Cuba.

Enfin l'Asie elle-même y figure avec ses Indous et Chinois, une centaine de mille. Ainsi la palette cubaine comporte quatre couleurs, le blanc, le rouge, le noir et le jaune. C'est mieux que l'arc-en-ciel, c'est l'Univers.

On apprécie que les Indiens devaient être environ un million à l'arrivée de Colomb ; en 1515 on ne comptait plus que 14.000 mâles ; en 1553 ils avaient à peu près disparu et les derniers survivants furent expédiés en Espagne à titre d'échantillons.

Toutefois les conquérants avaient conservé beaucoup de femmes aborigènes. Il y a donc encore nombre de Cubains dans les veines desquels coule du sang indien, un sang généreux.

Les Chinois accrochés à Cuba à la manière du gui sur le chêne, traînent avec eux des reliefs de bouddhisme accommodés parfois dans l'espoir

de lucre, de conversions chrétiennes. Dans l'ensemble une étrange mosaïque où dominant l'élément espagnol par la race, et l'élément américain par l'argent, mais les uns et les autres se trouvèrent bientôt confondus dans la lutte autonomiste contre la métropole espagnole. Cette pensée seule leur était commune, et la fraternisation dans l'amour de la liberté, née des maladroites de Madrid et des excès de ses gouverneurs, aboutit au désastre de Santiago de Cuba. L'Espagne acheva d'y perdre le somptueux manteau à traîne dont elle avait couvert une grande partie du monde. Ce drame avait un précédent : le nôtre et l'Histoire, n'en doutons pas, le répétera en tous lieux sous la poussée de forces spirituelles que rien n'arrête. La seule question est de savoir « jusqu'à quand » et combien de siècles sont nécessaires pour que partout dans le monde l'évolution s'achève en révolution.

A Cuba, pour les Espagnols du xviii^e siècle, que l'émeute ne tentait pas encore, la vie s'écoulait au rythme colonial, en toute béatitude ; « ces gens-là, disait-on, sont les hommes du monde qui vivent à moins de frais. Ils font leurs repas de fruit, de lait et de racines ; et le chocolat supplée à ce qui manque à ces aliments champêtres. Ils ne s'occupent de rien pendant tout le jour et ne prennent même pas la peine de surveiller leurs esclaves. Leur temps se passe à jouer ou à se faire bercer dans leurs hamacs. Quand ils sont las de dormir, ils se mettent à chanter, et ne sortent de leur lit que lorsque la faim les en arrache. Pour aller prendre de l'eau à la rivière ou à la fontaine ils montent à cheval, n'eussent-ils que vingt pas à faire pour y arriver ; et il y a toujours un cheval sellé et bridé pour cet usage. La plupart méprisent la richesse sur laquelle ils marchent et se moquent des Français, qu'ils voient prendre beaucoup de peine pour amasser une fortune, dont ils n'ont pas le temps de jouir. Ce n'est pas seulement dans la campagne qu'ils gardent cette indifférence ; ils vien-

nent souvent dans la ville avec un grand train de chevaux ; et rarement on les voit entrer dans les hôtelleries. Ils campent le long des chemins, laissent paître leurs animaux dans les champs, et se mettent à couvert sous des tentes qu'ils dressent à la hâte. La viande boucanée, les bananes qu'ils trouvent partout, leur chocolat, sont leurs aliments familiers.

Le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas davantage ; ils sont d'une ignorance extrême ; à peine connaissent-ils le nom de leur ancienne patrie, l'Espagne, avec laquelle ils n'ont presque plus de commerce. Comme ils ont mêlé leur sang, d'abord avec les Indiens, ensuite avec les nègres, ils sont aujourd'hui de toutes les couleurs, à proportion qu'ils tiennent de l'Européen, de l'Africain ou de l'Américain. Aussi leur caractère participe-t-il de ces trois races, c'est-à-dire qu'ils en ont contracté les défauts plus que les qualités. On leur attribue néanmoins quelques vertus, surtout un profond respect pour la religion, qu'ils savent allier avec un libertinage excessif... Au XVIII^e siècle, les Espagnols habitant les villes étaient généralement représentés comme affables, généreux, compatissants, francs, sincères et de bonne compagnie. Certains vivaient dans une magnificence qui ne le cédait à aucun de nos plus grands seigneurs

mais quelque immense que fût leur fortune, ils savaient se mettre à l'abri de l'envie, par le bon usage qu'ils en faisaient, et l'hospitalité qu'ils exerçaient envers ceux qui, nouvellement arrivés, et manquant de connaissance, se trouvaient dans le cas de les réclamer. Cette vertu était l'héritage qu'ils avaient conservé le plus entier de ces anciens aventuriers, auxquels la plupart devaient leur origine.

Les Indiens la portaient déjà fort loin avant la conquête ; les Espagnols l'ont pratiquée comme eux ; et les Français que la Révolution française ou la révolte de Saint-Dominique avaient conduits à Cuba ne le cédèrent en générosité ni aux uns ni aux autres. Il n'était jusqu'aux nègres, qui ne s'y distinguaient d'une manière admirable pour des esclaves, à qui l'on fournissait à peine les nécessités de la vie. Un étranger pouvait voyager dans l'intérieur des terres ; il suffisait de porter un extérieur décent, qui annonçait l'honnêteté, pour être bien reçu d'habitation en habitation. S'il était dans le besoin, on lui donnait libéralement de quoi continuer son voyage ; si c'était une personne de naissance, qui fût dans l'infortune, l'empressement était général pour lui offrir un asile : on ne lui laissait point l'embarras d'exposer sa situation. Il ne devait pas craindre de se rendre importun par

un trop long séjour ; on ne se lassait point de le recevoir : nègres, chevaux, voitures, tout était à sa disposition ; et s'il partait on lui faisait promettre de revenir aussitôt qu'il serait libre.

Souvent lorsqu'un vaisseau arrivait d'Europe les habitants de la ville allaient sur le rivage voir débarquer les passagers pour les conduire dans leurs maisons et les y retenaient jusqu'à ce que le temps, leurs conseils, leurs soins et leurs secours leur procurassent un établissement avantageux. La charité était la même pour les orphelins. Jamais le public n'en demeura chargé ; les plus proches parents avaient la préférence et à leur défaut, les parrains et les marraines en prenaient soin. Si cette dernière ressource manquait encore à quelques malheureux enfants, le premier qui pouvait s'en saisir, regardait comme un bonheur de l'avoir chez soi et de lui servir de père. »

Quant aux femmes espagnoles, suivant le témoignage d'un de leurs contemporains, elles étaient, en général, jolies, blanches, de belle taille et remplies de grâces... Telles les Cubaines d'aujourd'hui.

On les accusait d'être galantes, mais c'était dit-on, pour se venger du goût trop marqué

qu'avaient leurs maris pour les négresses.
« Elles sont d'ailleurs très inconstantes et sujettes à des coups de caprice à faire périr de jalousie. »

C'est l'histoire de « Carmen ».

Du jour où il y eut à Cuba des Espagnols nés à Cuba et non en Espagne, un cri retentit : Cuba aux Cubains — réplique insulaire à l'écho continental : l'Amérique aux Américains.

Des encouragements, des exemples leur parvenaient des états voisins, de l'Amérique centrale, du Mexique, de la Colombie, des Antilles même, de Saint-Domingue.

Tous avaient secoué le joug de ceux dont ils tenaient la vie.

Que leur reprochaient-ils ? D'avoir avec Las Casas introduit à Cuba trop de noirs et d'avoir exterminé les Indiens qui, à peine disparus, semblèrent désirables ? D'avoir ralenti le peuplement européen en exigeant des immigrants le certificat de baptême, sinon un billet de confession ? Grief aussi contre l'Espagne pour ne pas consommer chez elle assez de sucre de canne, et pour négliger les cigares de la Hayane. D'avoir en un mot, exploité, corrompu, écrasé Cuba.

Les conceptions que les métropoles dans les siècles derniers, avaient des colonies — conceptions dont en France même et de nos jours, on

retrouve souvent la trace, expliquent tant de colères. Souvenons-nous du Pacte colonial français qui fixait le régime du commerce extérieur de nos colonies du xvii^e au xix^e siècle. Il posait en principe que les colonies doivent être exploitées dans l'intérêt exclusif du pays souverain, et pour y parvenir les colonies ne pouvaient exporter leurs produits et ne pouvaient acheter que dans la métropole ; la marine de la nation seule assurait les transports. Ce pacte était connu sous le nom d'*exclusif*, mot qui valait un programme. Il dura dans les colonies françaises jusqu'en 1869.

En vain Madrid se débattait en invoquant les 13 sénateurs, les 30 députés que Cuba avait envoyés aux Cortès, et le nombre de Cubains pourvus de hauts emplois. Et si l'on s'élevait contre l'incapacité espagnole de gouverner sinon par les armes, l'Espagne répondait : « N'était-ce pas une fatalité due aux guerres civiles entretenues à Cuba par les Cubains eux-mêmes ? »

La corruption de l'administration ? Ce mal est-il purement colonial ? Ce que l'Europe connaît sous le nom de « pot de vin », Cuba le pratiquait aussi. Il se nomme « chocolat » et c'est par cette douceur, produit du sol, que s'arrangeaient les affaires. Mais où sont les coupables,

disait-on à Madrid, des Cubains corrupteurs ou des agents espagnols corrompus ?

L'évêque Las Casas n'avait-il pas établi en forme théologique que le corrupteur, c'est-à-dire le tentateur, Lucifer lui-même, doit être brûlé le premier ?

Et de tout ainsi.

Ce dialogue dura quelques siècles, interrompu souvent par des coups de fusil, des expéditions guerrières, des insurrections.

La position de l'Espagne était difficile. La guerre à Cuba ajoutait à la poudre, au sabre et au canon, des outils plus dangereux encore ; c'était la fièvre, la forêt, la saison des pluies et les inondations.

Les troupes espagnoles se trouvaient parfois immobilisées avec de l'eau jusqu'à la ceinture, ou plaquées dans la boue des marais. Pour les insurgés, ce n'était pas à proprement parler, la guerre, mais une manière de chasse au canard ; et quand les Espagnols se hissaient jusqu'à la montagne, la brousse impénétrable, les rochers, offraient aux francs-tireurs, créoles, blancs, noirs, esclaves ou citoyens, tous ligués contre l'Espagne, des abris excellents pour donner des coups et n'en pas recevoir.

Dans ce chaos de la nature, les insurgés étaient chez eux et sans cartes, ils savaient se

guider suivant les traditions de *rastreadores* et des *baqueanos*, suivre par l'observation du sol et des plantes, le passage d'un homme ou d'un cheval ; mâcher les racines et à leur degré d'humidité, savoir si l'eau ou quelque rivière était voisine ; considérer le vol des oiseaux. S'ils fuient tout droit, c'est que des hommes s'avancent ; s'ils tournent en rond, il y aura par là un campement, ou des cadavres, ou des hommes cachés. Coutelas, serpes ou *machete* à la main, ils se frayent une issue dans les lianes, ils se terrent, ils attendent indifférents aux nuées d'insectes, insensibles au froid, au chaud, insensibles à la faim, car c'est par là que les Espagnols devront passer.

Ou bien c'est en rase campagne, les soldats espagnols formés en carré. A cheval, les Cubains se ruent en hurlant, armés seulement de leur *machete* : ils taillent les conscrits comme des cannes à sucre et disparaissent dans un chant de victoire. Plus loin le bivouac espagnol est cerné par les flammes. La prairie brûle.

Le nègre Macéo et après lui Gomez, avaient à leur manière réglémenté cette guerre sans guerre, cette tuerie sans combats, cette poursuite dans l'ombre, cette fièvre lente.

L'armée espagnole, une armée de 220.000 hommes, n'étreignait que le vide. Jamais une

guerre coloniale n'avait mis en ligne autant de troupes métropolitaines.

L'Espagne peut-être, malgré l'incohérence de sa politique coloniale et la catalepsie, ou l'épicurisme de ses gouverneurs, serait-elle parvenue par abandons mesurés, consentis à temps, à rendre supportable le sort des Cubains et à conserver une suzeraineté honorable sur l'île désenchantée.

Le poison subtil était ailleurs. Il était à New-York et à Washington. C'est de là que partirent les coups décisifs par l'assistance secrète et les concours, argent et armes, donnés aux insurgés cubains.

Disons, en hommage à la piété humanitaire des Etats-Unis, que ce grand pays eût préféré acquérir, en honnête marchand, argent comptant, la cession à l'Espagne de l'île si convoitée.

Un Français Soulé, devenu américain et même ministre d'Amérique, s'occupa de cette affaire ou plutôt la reprit, car en 1845 l'Espagne avait elle-même suggéré aux Etats-Unis l'idée d'acheter Cuba.

Les opinions de Soulé, son exaltation d'esprit, son génie tourmenté, si l'on peut dire, l'avaient contraint à s'exiler aux Etats-Unis ; il se fixa en Louisiane.

Ce Français était titulaire, entre autres dons,

d'une éloquence singulièrement explosive, accrue d'un potentiel salivaire sans exemple. Sa prodigalité verbale lui assura dans l'assemblée américaine une place de « vedette » car, avocat, il était naturellement devenu député. Son programme répondait exactement au désir des Américains : s'emparer de Cuba, sans offenser Dieu, sans violer le droit des gens et surtout sans histoire, sans guerre.

Un cri espagnol lui répondit : « mieux vaudrait voir Cuba s'abimer dans les eaux de l'Atlantique ».

Soulé converti au mysticisme régnant et qui dure — le dollar — ne doute pas du succès de l'entreprise. Nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République des Etats-Unis à Madrid, il se prépare au départ avec, pour mission, et contre une lettre de change, de rapporter Cuba dans ses valises. Rien ne pouvait être plus confidentiel, mais le secret ne plaît pas aux électeurs. Soulé environne donc son voyage de grandes manifestations publiques. A Washington, à New-York, réjouissances, banquets, discours, et sous les balcons, sérénades, avec défilé de cinq mille Américains réclamant « Cuba aux Cubains ». Les membres de la junte révolutionnaire cubaine, et les maçons de l'« Etoile solitaire », sont au

premier rang avec les drapeaux, bannières, oriflammes et transparents. On y voit peinte ou brodée, la figure de Soulé, ornée d'inscriptions qui promettaient « d'arracher Cuba des griffes du loup espagnol ».

Ainsi débuta, avant le départ, la mission diplomatique confiée à notre compatriote.

Au cours de sa navigation vers l'Espagne, il eut tout le loisir de méditer. Les instructions du gouvernement américain disaient : « l'Espagne ne peut pas ignorer que tôt ou tard, Cuba sera délivré de sa présente sujétion... en vue de cet événement, l'Espagne pourrait d'une manière conciliable avec son honneur et avantageuse pour ses intérêts, anticiper et donner naissance à une nation indépendante, plutôt que de défendre une annexion que prolonge la force. Les Etats-Unis seraient cordialement partisans de cette séparation volontaire et s'il le fallait, y contribueraient de grand cœur par quelque chose de plus substantiel ».

Moins heureux qu'à New-York, Soulé fut reçu à Madrid par la Cour et par la ville de la façon la plus glaciale. Dès qu'il essayait de placer un mot sur Cuba, la conversation dérivait sur la température.

L'humour espagnol peut être charmant.

Soulé furibond, écrivit à Washington que

« l'indifférence et le sans-gêne avec lesquels l'Espagne accueillait les propositions de l'Amérique » exigeaient une forte leçon, c'est-à-dire, une guerre. Le gouvernement américain invité par la France et l'Angleterre à prendre l'engagement de ne pas annexer Cuba s'y refusa, espérant toujours l'acquérir « à quelque prix qu'on y puisse réussir ». On proposait 120 millions de douros.

Si Madrid s'entêtait dans son refus ? Alors, dit-on à Washington « toutes les lois humaines et divines nous justifieront de l'arracher à l'Espagne ».

De 1815 à 1898, la divinité au service de la diplomatie, inspira aux Etats-Unis une double politique. L'officielle de ton mesuré, se bornant de temps en temps à évoquer, en clignant de l'œil, les avantages « substantiels » à espérer d'une vente, ce qui mettait l'Espagne en folie, et la politique secrète, celle que nous appellerons de l'Intelligence service. C'est là, que le drame recommence. Préalablement l'envoyé américain Soulé, n'y comprenant rien, avait informé son Gouvernement que « le souci de sa dignité l'obligeait à renoncer à son titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Etats-Unis. Bref, ce Français ne nous fit point honneur.

En réalité, la géographie commandait le problème.

De Cuba à l'ensemble du monde, la même loi s'impose : la géographie, et elle seule, fait et défait races, peuples et nations. L'habileté des diplomates, celle des guerriers, la gloire des rois, les calculs mystérieux et intelligents des chancelleries (on le dit, du moins) ne sont que l'évident produit de la nature et la nature à Cuba est formelle. La carte trace une arche de pont qui, du cap de Floride à l'extrême pointe du Yucatan relie à travers Cuba, les deux Amériques. Cuba ne peut pas échapper à l'attraction physique des Etats-Unis. Ainsi se vérifiait, pour les clergymen américains, la volonté divine, Dieu géographe infiniment parfait, ayant placé Cuba sous la main de l'Amérique.

Sur cette donnée, politiciens, banquiers et marchands de New-York, se mirent à l'œuvre et financèrent l'insurrection cubaine en promettant naturellement l'indépendance.

Dans le triptyque Espagne, Cuba, Etats-Unis, la position des Espagnols était plus la cruelle : le sort avait été pour eux, impitoyable : dix révolutions chez elle, dix guerres d'indépendance dans ses colonies, l'effondrement d'un Empire sur lequel jamais le soleil ne se couchait, sa misère après une miraculeuse opulence, son orgueil

si durement frappé, tout annonçait en Europe son effacement et allait en Amérique, commander sa retraite. Elle n'avait plus de place parmi les grandes puissances. Il lui restait cependant Cuba, la reine des Antilles. Péninsule fermée du côté de la terre, elle n'avait de vue possible, d'horizon et d'espoir que vers l'Océan, vers Cuba.

Cet héritage de Colomb était pour elle historiquement sacré. Des courtiers américains en offraient quelque cent millions de douros. Ce drame de fils de famille exproprié, était celui de tout un peuple. Sa réaction fut un geste d'instinct pour sauver Cuba, « la siempre fiel isla de Cuba », l'île toujours fidèle. Hélas ! la fidélité était le fait de l'Espagne et non pas des Cubains, non moins violents, non moins sincères dans leur résolution de liberté. Depuis la fin du xviii^e siècle, Cuba n'avait pas cessé de s'agiter, en secret d'abord, par l'action révolutionnaire de ses loges maçonniques, par des guerres ouvertes ensuite, et l'insurrection à peine réprimée, comme ces incendies de forêts qu'on croit éteints, ravivait ses flammes.

Déjà chez lui, l'Espagnol était ingouvernable ; c'est au moins ce que le roi Ferdinand disait de ses sujets à Christophe Colomb. « Nation très propre aux armes, confiait-il à l'amiral de la

mer océane, mais nation désordonnée où les soldats se croient supérieurs aux capitaines. » Le désordre des esprits transporté à Cuba, et multiplié, là par le sang des races, aventuriers blancs ou nègres, par l'exubérance de la nature, par les chauds rayons du soleil, faisait de ce pays aimé des dieux, et voué à la joie, un champ de bataille sous le regard prodigieusement intéressé des Américains. L'optimisme des gouverneurs espagnols aussi valeureux qu'insoucians, encourageait le *malhumor* des Cubains paisibles, et l'insurrection des autres.

Le plus redoutable de ceux-ci était Maceo, le mulâtre. Il connaissait son île. Il l'aimait. Dans son crâne durci, ne voisinaient pas deux idées. Une seule, à quoi il s'acharnait. Libérer Cuba. Mais auparavant il fut tué. Par tous ses efforts désespérés, ses batailles contre l'Espagne, il a servi ses frères noirs. C'est à lui, et aux hommes de couleur qui l'accompagnèrent dans la lutte et dans la mort, que les Cubains d'aujourd'hui rendent un posthume hommage, en accueillant en citoyens égaux, mulâtres et noirs, dans l'oubli politique de la hiérarchie des sangs.

Après Maceo, Gomez qui perfectionne les méthodes rusées de la guerilla.

Mais il est blanc, et n'a pas sur ses compagnons de couleur, le prestige de Maceo. Il n'est pas

Cubain, il vient de Saint-Domingue. Mais qu'importe, il donnera chaud aux généraux de l'Espagne. Il est cruel, il sait l'art de tuer. Il est un paragraphe de cette histoire de l'indépendance dont Carlos Manuel Cespedes est un émouvant chapitre.

On était à l'année 1868.

Depuis un demi-siècle Cuba n'apparaissait plus à l'Espagne comme un plaisant Eldorado. Les revenus et les profits ne cessaient de décroître, ce qui servait de prétexte à Madrid pour augmenter les charges des Cubains. L'île devenait de plus en plus le refuge et la proie d'une foule de fonctionnaires dont les appétits devaient être promptement satisfaits. Au-dessous du capitaine-général qui ne s'oubliait guère dans la distribution du « chocolat » s'agitait une nuée d'Espagnols, débarqués à l'assaut d'une fortune. Peuplant l'administration ils ajoutaient à leur traitement les bénéfices provenant de leurs opérations sur la traite des noirs. L'irritation des Cubains ne devait pas tarder à provoquer une révolte générale. Cespedes, un homme de l'élite, riche, cultivé, en prit la tête.

L'insurrection avait été organisée de longue date. Cespedes avait son état-major, et jusqu'à un caissier à qui des fonds importants étaient confiés. Malheureusement le caissier prit la fuite

avec la fortune des insurgés, que, par surcroît il dénonça aux Espagnols. Il fallait pour les insurgés, ne pas perdre une heure et ouvrir les hostilités quoiqu'on ne fût pas prêt. A ceux qui interrogeaient Céspedes : « Avec quelles armes allons-nous combattre ? — Avec celles de nos ennemis, répondait-il.

Munis de mauvais fusils de chasse, ils se groupèrent près de Santiago et le sang commença de couler. Les immenses propriétés de Céspedes furent incendiées. Ce fut le signal de l'embrassement de l'île : les haciendas des Espagnols furent livrées au feu. La foule des insurgés s'augmentait de jour en jour de tous les Cubains, blancs et noirs, hommes, femmes, enfants, esclaves unis dans une furie commune, car les préjugés de race sont abolis. Des étrangers, Américains, Suédois, Italiens, Français, sont dans leurs rangs où souvent ils commandent.

Il n'y a plus de lois de la paix ni de la guerre. Les Espagnols fusillent tous les planteurs et s'emparent de leurs propriétés et des esclaves. Tout Cubain « âgé de plus de 15 ans » rencontré hors de sa propriété est mis à mort sans jugement. Toute habitation qui n'arbore pas un pavillon blanc est rasée. Les pires atrocités suivies des pires représailles se commettent partout. La lutte cependant n'en était qu'au début. Par

un coup de main qui tient du roman, les insurgés s'emparent du général Dulce, chef et représentant de l'Espagne à Cuba, et sous menace de mort, le contraignent à signer sa démission.

Ce fut un entr'acte de rire dans le grand drame. C'est tout Cuba.

Mais l'Espagne, avec un successeur, se venge et redouble de cruauté. C'est trop. Alors les femmes s'en mêlent. Les femmes de Cuba si jolies, apparemment si frêles, et mieux faites pour jouer de l'éventail que pour manier le fusil, se transforment en fauves au service de la patrie avilie. Combattant à côté de leurs frères, de leurs maris, de leurs pères, elles savent mourir avec grâce, comme elles avaient vécu. Le danger les exalte ; aucune menace ne les arrête, et organisées en guerillas, elles font dans les savanes reculer leur redoutable ennemi.

L'Espagne avait contre elle les femmes, donc elle était perdue. Mais la délivrance n'apparaissait pas encore. A Madrid, on suivait avec angoisse les péripéties de cette mêlée sanglante. La France l'ignorait, occupée alors dans sa guerre — celle de 1871 — contre les Allemands.

Les insurgés étaient parvenus à se procurer des armes de l'Amérique voisine. La difficulté n'était pas de les obtenir ; on les leur offrait. Elle était de tromper la surveillance maritime

des Espagnols. Les Cubains de leur côté s'étaient procuré quelques vieux bateaux pour ces dangereux transports. Ils étaient fiers de compter dans cette flotte de vaisseaux-fantômes, le *Virginus*, un navire en fer, à roues, de quatre cents tonneaux, construit en Angleterre pendant la guerre de Sécession. Pris à cette époque par les fédéraux américains, il fut vendu aux enchères, la paix venue. Les insurgés cubains en l'achetant, rendirent le *Virginus* à sa jeunesse aventureuse et à son destin. Un américain, Fry, en prit le commandement. C'était un marin qui adorait jouer avec les canonnières espagnoles, le jeu de cache-cache, dussent-ils, lui et son *Virginus*, sombrer sous le canon. En octobre 1873, le bateau quittait New-York, s'arrêtait à la Jamaïque pour compléter son chargement d'armes et de munitions, à destination de Cuba.

A Kingston, le consul d'Espagne instruit de l'expédition, avait en temps utile, prévenu Cuba. *Le Tornado* prit aussitôt la mer à la recherche du *Virginus*. Il l'aperçut à environ 20 milles de Santiago et mit le cap sur ce vétéran de la mer qui manquait de canons pour le combat. Fry, s'inspirant de la stratégie de Napoléon, considéra que dans son cas, comme dans l'amour malheureux, le courage, c'était la fuite, et aussitôt ses roues battirent l'onde à toute vapeur. Il y ajouta

toutes ses voiles. Malheureusement le *Virginus* ne rendait pas. *Le Tornado* le gagnait de vitesse.

La rage de Fry ne suffisant pas, il allège son bateau en envoyant par dessus bord sa précieuse cargaison d'armes. Des caisses, des chaises, des tables, des boiseries, il fait du combustible pour la chaudière. *Le Tornado* gagne toujours. Pour exciter la chaufferie défaillante, Fry y déverse les jambons et barils de lard qui remplissent la cale ; sacrifice inutile.

Le Tornado était là. Fallait-il se faire sauter ? Fry jugea qu'après tout il était américain, que les flancs du *Virginus* étaient débarrassés de toute arme compromettante, que des papiers de navigation étaient — naturellement — en règle, enfin qu'un bâtiment comme le *Virginus* ne devait pas être sacrifié

Avec cordialité, avec bonne grâce, et le plus simplement du monde il signala au *Tornado* qu'il était à ses ordres pour le suivre.

Le commandant de la canonnière espagnole, avec la fierté d'un empereur romain dans une cérémonie du triomphe, entra dans le port de Santiago, lui et sa prise. Grande sensation dans l'île, à la nouvelle, répercutée jusqu'au fond des savanes où les insurgés attendaient armes et vivres.

Une cour martiale s'établit sur l'heure à bord du *Tornado* : officiers, équipage et passagers furent condamnés à mort, comme pirates, et soixante et un d'entre eux parmi lesquels des Anglais et des Américains, avec le commandant Fry, furent fusillés.

Tous l'eurent été, sans merci, si par bonheur des navires de guerre anglais et américains, n'étaient en cet instant, apparus dans les eaux de Cuba. Leur arrivée soudaine calma l'effervescence des Espagnols. A Madrid, le Président Castelar redoutant les conséquences de cette procédure sommaire télégraphia d'arrêter les exécutions. Il était bien tard.

La tragédie consommée se rehausse de quelques traits émouvants qui demeurent fidèlement dans la mémoire des Cubains. Parmi les prisonniers, un homme Varona, jeune, intelligent, instruit, belle et noble figure, se vit offrir, par les Espagnols, la vie sauve s'il consentait à passer à leur service. Il s'y refusa, se plaignant de l'offense qui lui était faite en le supposant capable de trahir sa patrie. Sa fière réponse ne le défendit pas de la mort. Il fut fusillé avec le frère de Céspedes, sans consentir à s'agenouiller devant le peloton d'exécution. On voulut l'y forcer. Brutalement renversé à terre, malgré ses liens il se releva, et c'est debout qu'il mourut.

Ce n'était, paraît-il, pas suffisant. Mort, on lui trancha la tête, promenée sur une pique dans les rues de Santiago.

Ce massacre collectif fut salué de fêtes. Bals, banquets et sérénades consacrèrent la victoire espagnole sur le romantique *Virginus*.

Elle eut un lendemain moins brillant. L'Amérique entière réagit avec indignation ; partout des meetings réclamèrent des réparations. Le Président Grant, les dicta au Cabinet de Madrid ; c'était la restitution du *Virginus*, un salut au pavillon américain, la liberté pour les prisonniers survivants, une indemnité aux familles des hommes fusillés, une punition pour les autorités espagnoles responsables.

M. Castelar comprit, qu'à s'y refuser, ce serait la guerre. Les exigences américaines furent satisfaites ; quant au *Virginus* pour ne pas souligner à Santiago la honte de sa restitution, on l'expédia dans la baie de Bahia-Honda, au nord de l'île pour le remettre discrètement aux Américains.

Cependant on pouvait discuter de la nationalité du navire. Un conflit juridique allait renaître. Mais le *Virginus* lui-même, chargé d'Histoire, voulut dans son âme et conscience éviter ce conflit. Tandis qu'on ramenait cet ancêtre à Bahia-Honda, faisant eau, il se laissa sombrer,

Et l'on doute encore de l'intelligence des choses !

Les Américains furent déçus. L'Espagne, en cédant, leur avait enlevé avec le prétexte d'une guerre l'occasion de s'emparer de Cuba.

La lutte intérieure ne s'arrêta pas. La guerre de Dix ans, de 1868 à 1878, durait en réalité depuis 1810, en forme sporadique et perlée par une série ininterrompue de complots, d'intrigues, d'alertes, de crimes et d'exécutions. Pendant le XIX^e siècle, Cuba ne fut fidèle qu'à son rêve de liberté et aucune pensée ne l'anima que la haine, haine qui, par exception, fut génératrice de grandes choses.

Pour atteindre l'indépendance, tant était profond l'acharnement espagnol, il fallait qu'au secours de l'insurrection des forces extérieures puissantes intervinsent et en finissent. Et c'est encore une histoire de bateau. Le *Virginus* avait mis l'Espagne à deux doigts de la guerre. Le cuirassé américain *Maine* réalisa cette guerre. Le *Maine* fut l'outil — lui aussi intelligent — de l'Histoire.

En 1895, autre bourrasque, une nouvelle révolte avait éclaté à Cuba. Le gouverneur espagnol, Martinez Campos, qui sans triompher, avait apparemment réussi à étouffer l'insurrection de Dix ans, eut moins de bonheur dans le retour

à l'état de guerre. Le Maréchal Weyler, le remplaça. Homme à poigne, il jugeait qu'on avait été jusque là trop faible avec les Cubains « la guerre, disait-il, ne se faisant pas avec des mandements d'évêque ».

L'Espagne encore une fois se trompait, imaginant qu'à force de sacrifices, à force de violence, elle ferait oublier aux Etats-Unis que Cuba est à six heures de la Floride.

Les investissements en capitaux des Américains, étaient considérables à Cuba, et il ne leur convenait guère, bien naturellement, que leurs plantations et usines fussent l'enjeu des réguliers espagnols ou des cubains également indifférents à la sauvegarde de cette fortune étrangère.

Pour souligner leur inquiétude et leur impatience les Etats-Unis dépêchèrent à la Havane leur croiseur *Maine* — prologue du dernier acte.

Dans la nuit du 15 février 1898, ce bâtiment mouillé dans le port, explosa et s'engloutit avec 260 officiers et hommes d'équipage.

L'Amérique frémissante attribua l'accident à une mine sous-marine. L'Espagne avec l'expression désespérée de ses regrets, répondit : explosion interne des munitions. Qui le saura jamais ? Il est de ces drames dans l'Histoire dont

il est vain de rechercher l'énigme. Dans le cas présent, cette énigme n'a aucune importance car si le *Maine* n'avait pas sauté, les lois de la pesanteur et les forces de la gravitation auraient trouvé autre chose.

Dans le débat ouvert, le gouvernement espagnol demandait un jugement d'arbitrage mais Washington s'y refusa par une résolution du Congrès qui déclarait :

« Les habitants de Cuba ont le droit d'être libres et indépendants. Il est du devoir des Etats-Unis de demander à l'Espagne de renoncer à Cuba et de retirer ses forces de cette île. Le Président a reçu pleins pouvoirs des Etats-Unis pour se servir de toutes les forces des Etats-Unis et d'appeler l'armée nationale pour veiller à l'exécution de ces décisions. Les Etats-Unis dénie toute intention de contrôle dans la dite île sauf pour sa pacification et proclament leur décision d'abandonner le gouvernement et le contrôle de l'île après sa pacification ».

La guerre hispano-américaine sortit de cet ultimatum.

En Espagne le sens de l'honneur interdisait de capituler sans bataille. On y avait le sentiment très précis de l'impuissance. Cuba ne pouvait plus être défendu et le sort de la guerre se réglerait sur mer. Or la valeur de la flotte espagnole par rapport à celle de l'armée navale des Américains exprimait en réalités indiscutables, la certitude d'un écrasement.

Il eut pour théâtre Santiago de Cuba. L'amiral espagnol Cervera avec quatre croiseurs qui manquaient de grosse artillerie et même de charbon, chercha un refuge le 19 mai 1898, dans le port de Santiago, où le charbon manquait également. Il avait avec lui quelques torpilleurs qui avaient été expédiés de Cadix à travers l'Atlantique, à travers la tempête, malgré leur faible tonnage. C'était une gageure, un défi à l'Océan et d'autant plus fou qu'ils n'avaient pas de torpilles à bord. Mais sous la pression populaire, le gouvernement de Madrid qui savait tout cela, expédia ces bateaux... « *morituri te salutant* ».

La flotte espagnole aussitôt bloquée dans le port de Santiago par l'amiral américain Samp-

son, fut immobilisée dans sa souricière. Pour la priver de tout ravitaillement de terre, et hâter sa reddition, les Américains débarquèrent près de Santiago et leur général, Shafter, s'efforça d'investir la ville. Sa progression fut lente et marquée de sanglants combats. Même le succès parut changer de camp. La résistance des Espagnols, et l'état sanitaire du corps expéditionnaire américain s'aggravant, on pensa au réembarquement. Sur mer une tentative du lieutenant Hobson pour obstruer le goulet et « mettre en bouteille » la flotte espagnole, en coulant un torpilleur américain dans la passe, avait échoué.

A la Havane, le généralissime espagnol, Maréchal Blanco, qui n'avait fait jusque-là aucun effort pour soutenir Santiago, donna à l'Amiral Cervera l'ordre formel de prendre la mer et s'il ne pouvait sauver son escadre par la fuite, d'accepter le combat. Cervera obéit et ses croiseurs sans munitions furent successivement incendiés et coulés par les Américains... *finis Hispaniæ.*

Dans le même instant, à l'autre bout du monde, aux Philippines, l'amiral américain Dewey anéantissait à Cavite, la flotte de l'amiral Montijo.

On sait ce que fut la liquidation qui suivit et que régla le traité de Paris.

L'Espagne achevait de perdre son domaine colonial — un empire.

En cadeau d'adieu, les Etats-Unis abandonnaient aux Espagnols, vingt millions de dollars. Soulé était mort, mais il avait encore raison pour avoir proclamé la maîtrise du dollar.

La bataille de Santiago fermait un cycle de quatre cents ans de colonisation espagnole. Elle avait débuté en 1511 avec Diego Velasquez et le fils de Christophe Colomb abordant à Santiago avec trois cents colons. Les Indiens avaient esquissé une résistance. Leur chef Hatuey pris et blessé avait été brûlé vif sur l'ordre de Velasquez. Cuba s'abandonna à la domination des Espagnols bâtisseurs de villes : Nuestra Senora de Ascension (Baracoa) puis Bayamo, Trinidad, Sancti-Spiritus, Puerto Príncipe, Santiago, San Cristobal enfin qui devint la Havane. La ville, par sa richesse et son port naturel parmi les plus beaux et les plus sûrs de l'Amérique, excitait l'envie des Anglais et des Français. En 1538, ceux-ci, en corsaires, attaquèrent et détruisirent la Havane, emportant un précieux butin. Les Espagnols rebâtirent leur ville, périodiquement soumise à l'attaque et au sac de leurs rivaux. En 1552 elle avait été brûlée par les Anglais. En 1604 le capitaine Gilbert Girau, à la tête d'une bande de deux cents hommes,

renouvelle un pillage en règle de la Havane.

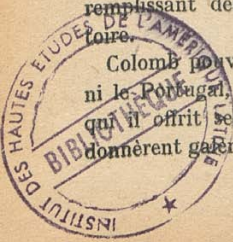
Toute cette histoire est inscrite dans la pierre, les murailles, les forteresses de la Havane, hérissée de défenses maritimes contre les audacieux corsaires. Cuba de toute part, subissait les mêmes atteintes.

En 1762, les Anglais avec 44 navires et 15.000 hommes de troupe se présentent devant la Havane qui capitula au bout d'un mois. Cuba tout entière tombe en leur pouvoir mais l'année suivante ils l'évacuent en compensation de la Floride que les Espagnols leur abandonnent.

La Havane retrouve son opulence. Elle est devenue le grand marché d'esclaves de l'Amérique espagnole. Les noirs par centaines de mille peuplent Cuba et bientôt se révoltent, en 1812, en 1844, en 1848, rendant de plus en plus précaire la position de l'Espagne. Le personnage principal du drame, l'Amérique apparaît alors pour le coup de grâce.

Ne laissons pas l'Espagne meurtrie s'éloigner de Cuba, dans les larmes, sans saluer son peuple remplissant des siècles d'une prodigieuse histoire.

Colomb pouvait être Génois, mais ni l'Italie, ni le Portugal, ni l'Angleterre, ni la France, à qui il offrit ses services, ne l'aidèrent, ne lui donnèrent galères, autorité et argent. Seule l'Es-



pagne, l'Espagne et son Eglise le comprirent.

Qu'importe si cet aventurier fut avare, vaniteux et menteur, s'il découvrit l'Amérique sans le vouloir, et même sans le savoir. Les grands hommes moins que les autres ont besoin de vertus. Ce que l'humanité attend d'eux, ce n'est pas des leçons de morale mais quelques-unes de ces idées et de ces gestes capitaux qui changent, en l'embellissant, le visage du monde.

Pas davantage l'Espagne par son Histoire coloniale n'enseigne et ne confirme ces principes divins qu'elle tient du Christ.

Dieu seul peut savoir ce qu'en son nom, l'Espagne a commis d'offenses envers les misérables Indiens que, par sa seule apparition, elle avait soumis et détruits, de même qu'elle fut sans pitié pour ces noirs condamnés par leur travail, à enrichir une paresseuse métropole. Ce furent ses crimes, à quoi l'Europe au surplus, participait.

Mais tout s'effacera à l'évocation de son courage dans l'adversité, de sa fierté même, de sa chevalerie, de son idéalisme dont elle emprunta une part à cet Islam qui l'avait si longtemps dominée — comme elle laisse à son tour un héritage spirituel à Cuba d'où elle partit.

L'Espagne commit des fautes, des excès, voire des crimes, mais les hommes peuvent-ils être par-

faits ? Le soleil est-il parfait ? Le soleil dessèche et brûle avec cette lumière même qui fait la fécondité et la vie de la terre. Le soleil a des taches. Les esprits pauvres ne voient que les taches. Les justes au regard clair, reconnaissent la lumière et saluent son flambeau.

Ce n'est pas seulement par les vieilles petites rues, les mauvais pavés, les Eglises, les forteresses à créneaux que Cuba rappelle l'Espagne. Ce n'est pas même par sa langue, la seule parlée, ni par son sang que l'amour infiltra jusqu'au fond des savanes. Si l'Espagne est toujours présente dans l'île lointaine, c'est, issu de tout ce passé, par l'esprit qui flotte dans l'air et qu'on respire malgré l'impétuosité du modernisme américain qui vient le combattre.

Vainement il tend à l'étouffer sous l'appareil pesant du progrès, sous la discipline de sa civilisation.

A la Havane les quartiers de la marine, ses maisons basses badigeonnées de chaux voisinent avec les buildings américains qui semblent de leur hauteur les écraser — mais les vieilles qâtisses de Colomb, à l'ombre des grands monuments qui leur ont pris leur soleil, sont toujours debout. Elles résistent.

Cette persévérance dans le souvenir sera notre hommage à l'Espagne défunte...

L'histoire de Cuba, ici, se fait plus rapide, et son intérêt y gagne car d'un passé si lointain qu'il semble déjà tenir de la légende, nous en venons aux réalités des temps présents. Nous sommes au xx^e siècle.

L'Espagne évacuée, « l'Amérique libératrice » aussitôt s'installe en souveraine à Cuba sous les yeux effarés des Cubains qui pansent leurs plaies et rebâtissent la maison.

Est-ce pour cela que les fils sont morts, et que les femmes ont abandonné les berceaux pour le combat ?

La pudeur américaine perçoit ce trouble. Elle voudra l'apaiser par les services rendus ; et ses services seront généreux, ils seront magnifiques, à la condition cependant que les Cubains deviennent sages, et que navaras, machete, fusils de chasses et bombes (car l'armement est en progrès), bref tout ce matériel de guerre civile et de vengeance, soit remisé et remplacé par les instruments aratoires que les usines américaines offrent à crédit, en location-vente.

Et le travail commence. Les insurgés n'ayant plus d'Espagnols devant eux s'inclinent devant l'ordre nouveau. Le Général Wood qui, au noui des

Etats-Unis commande à la Havane, fait voter par les Cubains une convention qui donne à la République Cubaine une Constitution soumise à l'examen du Congrès américain. Celui-ci l'accepte mais y introduit un certain petit amendement Platt qui réserve aux Etats-Unis un droit de regard (de regard par trop perçant) sur les affaires de l'île ; surveillance des relations extérieures, contrôle des finances et de l'armée cubaine, travaux publics, commerce, hygiène, dépôts de charbon, station navale ; bref toute la souveraineté passait des mains espagnoles au pouvoir des Américains.

Que ceux-ci aient ramené le calme, arrêté l'insurrection, entrepris d'immenses travaux, ranimé l'économie cubaine, déraciné la malaria, combattu la fièvre jaune, cela n'est pas douteux mais en toutes choses il y a, dit-on, la manière. Celle des Américains fût intelligente mais brutale sans réussir à étouffer toute manifestation de la colère intérieure des Cubains. La paix revenue, les Etats-Unis évacuèrent militairement Cuba, laissant à leurs comptables et hommes d'affaires le soin de l'exploitation.

Cuba, dépendance économique des Etats-Unis, réclamait certains avantages douaniers de son puissant voisin. Celui-ci pour se protéger de toute concurrence (sur les sucres en particulier), impose à Cuba un accord commercial très rigou-

reux. Le Président de la République cubaine, M. Estrada Palma, obligé de ménager les Américains ainsi que Damoclès en usait avec son épée, et dans le même temps, de tenir compte de l'irritation grandissante du peuple Cubain, était en difficile posture.

Les Américains ne lui rendaient pas la tâche agréable. Leurs interventions constantes, l'ultimatum quotidien, l'impatience et le ton de leurs réclamations rendirent bientôt les Cubains à leur péché originel, la résistance et la révolte que tant de désillusions excusaient.

L'armée américaine réapparut, suivie à Cuba de son secrétaire d'Etat à la guerre, le futur Président Taft. Pendant trois ans Cuba fut gouverné par les Etats-Unis. Mais on ne navigue pas, par tempête, contre le vent. L'ordre apparent était revenu, les Américains se replièrent laissant — pour la troisième fois — aux Cubains la joie de chanter victoire et le moyen de dilater leurs poumons au grand air de la liberté... pas complètement cependant. En cas de troubles les Etats-Unis promettaient, en amis, de revenir à Cuba. En fait le régime du Protectorat n'était pas aboli. C'est au Président Roosevelt, que l'honneur revient d'avoir fait reconnaître une libération totale de Cuba. Quatre siècles de luttes lui assuraient l'indépendance...

S'ils cédaient à l'invitation au voyage, les hommes d'Europe qui n'ont pas connu l'ampleur des houles océaniques et qui n'ont touché les Tropiques que du doigt sur un globe, découvriraient Cuba avec l'enchantement puéril de Colomb.

Mais comment parler d'enchantement dans un pays dont l'écho, depuis des siècles, n'apporta jamais que des rumeurs de combat, parmi les halètements d'esclaves fouettés : coups de main de pirates, révoltes, insurrections, fanfares guerrières, élections tumultueuses, bombes et incendies.

Ce Cuba batailleur et pittoresque est bien Cuba. Il a la saveur d'un vieux récit de cape et d'épée dont l'anachronisme fait sourire ou vous indigné mais dont la cruauté s'accompagne de tant de gestes héroïques et généreux que notre humanité moderne, non moins cruelle, pourrait y puiser des leçons de beauté.

Au surplus, ce Cuba au parfum de poudre n'est qu'un aspect parmi bien d'autres de ce singulier pays.

Les siècles rouges de sang de l'histoire espagnole résumant-ils la patrie de Lope de Véga, de Cervantès, de Calderon, de Velasquez, de Murillo, de Goya ? Violences physiques, brutalités, bestialités, en face de spiritualités sublimes, ont une valeur de balancier et se ramènent à une moyenne d'équilibre nécessaire dans la vie des peuples et des hommes.

A Cuba l'excès de gesticulations de guerre ou de révolte, et l'on sait pourquoi, a pour contrepartie une passion pour tout ce qui se rapporte à l'âme, au sentiment, à l'art, à l'intelligence et à l'imagination, corollaire, nous le disions, des sciences.

C'est là que se situe l'enchantement de la nature, d'abord. Mer, ciel, rivages découpés, montagnes et savanes, ruisseaux ou rivières, tout concourt à cette joie des yeux qui est l'expression première du bonheur de vivre.

Quand on a parcouru le monde — rien que la terre dit-on, on remarque, à *latitude égale*, combien les paysages d'un continent ressemblent aux paysages d'un autre continent. Sur toute la ceinture du globe, des Tropiques à l'Equateur, il faut se souvenir qu'on est en Asie, si l'on y est, et non en Afrique, en Amérique ou ailleurs, car les mêmes aspects vous attendent. Le ciel est brumeux, souligné de gros

nuages noirs et la mer, quoi qu'en disent les poètes, est rarement bleue.

C'est que la nature intelligente a, entre le soleil et la terre, placé un écran de vapeur qui tamise les rayons brûlants et rend possible la vie humaine. A la chaleur solaire les nuages fondent et c'est la pluie, l'averse courte et nourrie, qui ranimera la terre chaude et assoiffée.

Ce petit jeu céleste qui, pendant de longs mois, se renouvelle plusieurs fois par jour, a pour effet de faire surgir une végétation dont l'exubérance et même la violence, constituent la richesse et caractérisent le phénomène tropical. La nature n'y est jamais en sommeil. Tout y naît et se développe à un rythme surprenant. Des Antilles aux Indes néerlandaises, ce sera le même étonnement. A cet égard Cuba ne saurait prétendre à l'originalité. Cette île est belle, ses horizons et premiers plans magnifiques autant qu'à la Martinique, à Porto-Rico, ou à l'autre bout du monde, à Ceylan, Bali ou Java — tous ces pays ayant été, au temps de Colomb, confondus sous le nom des Indes, dont ils offrent le plus souvent les mêmes productions, ou plus exactement les mêmes surproductions. Car nous assistons aujourd'hui à une mortelle concurrence entre les cafés, les caoutchoucs, les cotons, les tabacs, les sucres, produits si rares et précieux

aux xvii^e et xviii^e siècles, que les Puissances européennes, pour s'en procurer, entreprenaient des guerres qui n'étaient pas en dentelles. Avec le progrès moderne, du café par exemple, nous faisons du combustible pour machines à vapeur.

A Cuba, la richesse maîtresse est le sucre.

Quand d'une pince délicate, ou plutôt avec les doigts, nous saisissons un petit carré de sucre raffiné, nous doutons-nous que ce produit essentiel de la vie, offre depuis les origines du monde, une histoire qui, dans la politique économique, tient du roman ?

Voici le roman du sucre. C'est au Bengale que des écrits indiens situent l'origine de la canne à sucre. Nous ne croyons pas à cette exclusivité, mais laissons aux savants spécialistes le soin de se battre là-dessus. « Le jus sucré d'un roseau » était en tout cas connu des Chinois dans les temps les plus reculés, car on retrouve sur des fragments de porcelaine de ces époques sans date, des dessins qui racontent leurs procédés de fabrication du sirop. Le sucre extrait de la canne par écrasement était enfermé dans des sacs soumis à leur tour à la pression de grosses pierres. Il en résultait une sorte de mélasse dont on faisait des gâteaux desséchés. Pas de cérémonies, pas de naissances, ni de funérailles, sans la participation de ladite mélasse.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que Chinois et Indiens apprirent des Egyptiens, l'art du raffinage. Chez les anciens Grecs et chez les Romains, c'était le miel qui tenait la place du sucre jusqu'à présent inconnu. On entendit bien parler de la canne à sucre trois siècles avant Jésus-Christ, avec l'expédition d'Alexandre le Grand dans l'Inde. « Cette plante, disait-on, est un roseau remarquable fournissant une sorte de miel sans l'intervention des abeilles » ; mais le sucre appelé « sel indien » ne devait apparaître en Méditerranée qu'un millier d'années plus tard — ce qui ressort de la relation de la guerre de l'Empereur Héraclius contre la Perse. Le sucre pris comme butin était compté parmi les trésors du roi Persan. La Perse pratiquait cette culture depuis l'an 500, à l'embouchure de l'Euphrate, près de la ville de Gardisapur, où se trouvait une communauté chrétienne dont les membres très savants en médecine étaient en relations avec les médecins indiens. La fabrication du sucre à Gardisapur prit une grande extension ; on écrasait la canne sur des cylindres de bois actionnés par des moulins à eau. Les Arabes établissant des impôts sur cette fabrication, les prélevaient en sucres bruts, consommés à la Cour des Khalifes à l'occasion des fêtes. Les auteurs arabes disaient avec orgueil qu'aux noces et autres

fêtes royales on consommait, en une fois, des quantités de sucre qui s'élevaient (exprimés en poids actuels) à environ 80.000 kilos.

La canne à sucre s'étendit à l'Afrique du Nord jusqu'au Maroc, et enfin à l'Espagne où elle prit un grand essor. Au xv^e siècle Henri le Navigateur l'introduisit aux Canaries où Christophe Colomb, alors simple voyageur de commerce, apparut pour traiter des marchés de sucre.

L'Europe prit goût à cette douceur. Les croisés en avaient rapporté l'usage de leurs expéditions en Orient. Les flottes portugaises, celles de Venise, propageaient le sucre dans les pays septentrionaux.

En France la profession de raffineur fut anoblée et les raffineries constituèrent de véritables fiefs. En Provence on fit l'essai de cette culture bientôt abandonnée au profit des Antilles. C'est au cours de son voyage que Colomb importa la canne à sucre à Saint-Domingue, d'où au xvi^e siècle elle se répandit à Cuba, au Mexique, au Brésil. Le sucre devint la principale exportation du nouveau monde. Français, Anglais, en devinrent les premiers producteurs. Mais les guerres napoléoniennes, le blocus continental faisant obstacle à l'importation des sucres anglais, firent naître en Europe la culture de la betterave. Le sucre de canne en perdit sa couronne.

Dans la concurrence actuelle le sucre des Antilles fait toujours bonne figure et Cuba y trouve sa principale activité, ses meilleures ressources. Quand le sucre va, tout va ; il est le baromètre politique. Si la récolte est bonne, si le sucre se vend, Cuba danse et chante ; dans les champs, les ouvriers en souliers vernis coupent les cannes et les hommes politiques ont la paix.

Dans la plantation, qui, survivance du temps, s'appelle « Colonie », les travailleurs sont groupés. Le *Mayoral*, leur chef, les surveille et les dirige.

En Europe, jadis, un château puis un monastère, s'élevaient autour d'un village naissant. A Cuba, c'est l'ingenio, la fabrique, l'usine à broyer le sucre. Une machinerie formidable fabriquée aux Etats-Unis, remplit l'air d'un bruit assourdissant. Six mois par an, au temps de la récolte, c'est une animation, une fébrilité singulière. Le jour, la nuit, sans arrêt, sans dimanche malgré les commandements de l'Eglise, c'est la canne qu'on broie, et son produit qu'on charge, chauffe, clarifie, cristallise tandis qu'au loin retentissent les clameurs des bouviers guidant la procession des lourdes charrettes, à quoi se mêlent la cacophonie des cornes d'auto et le sifflet des locomotives amenant sur wagons la récolte de canne.

Le total de cette activité fait de Cuba le plus grand producteur du sucre de canne au monde.

Un autre fleuron de la fortune cubaine est le tabac. On a pu dire du tabac quand il parut en France, ce que Madame de Sévigné déclarait du café « ça ne prendra pas ». On sait le reste, on sait la place que le poison délicieux tient dans la vie des hommes et aussi dans celle des femmes, sans omettre la vie des budgets ! D'où, vient-il, on n'en sait rien. Comme Homère comme Colomb, comme tout prodige, divers pays réclament l'honneur de son origine. Pour les uns, ce fut la Perse, où il était largement cultivé quand on l'introduisit, vers la fin du xv^e siècle en Europe. Pour d'autres chercheurs, le tabac tirerait son nom de l'île de Tobaco, dans les petites Antilles, ou de Tabasco, au Mexique. Il existait aussi au Brésil, mais là le tabac s'appelait *petun*. Les Espagnols l'y trouvèrent bien après que Christophe Colomb lui-même (autre gloire qui lui revient) le découvrit à Cuba. Il avait remarqué que les Indiens tenaient à la bouche un rouleau d'herbes sèches, en ignition, dont ils aspiraient la fumée. L'usage du tabac était, en effet, pratiqué dans toute l'Amérique, et cette plante sacrée, autant que le gui pour les Gaulois, poussait spontanément sans culture. C'était « l'herbe sainte » propre au rêve et à

l'ivresse, propre en outre à guérir tous les maux. Elle inspirait les augures et attirait le Grand Esprit, par un hommage à la divinité.

Les Indiens connaissaient même la pipe. C'était un morceau de bois creux en forme d'Y. Les femmes et les hommes partageaient cette joie, suivant le récit d'un compagnon de Colomb : « C'est même une perfection, disait-il, et une galanterie entre dames de ces pays-là de savoir tenir de bonne grâce une pipe, dont le tuyau est de corail ou d'ambre et la tête d'argent ou d'or, et de rendre la fumée de cette herbe sans faire aucune grimace et la pousser hors de la bouche à diverses reprises qui font apparaître autant de petites vapeurs. »

Les femmes cubaines aujourd'hui, ignorent la pipe, mais ne repoussent pas la cigarette, au besoin le cigare, et avec plus de grâce encore, savent y mordre « sans faire de grimace pour pousser hors de la bouche les petites vapeurs ».

Le tabac régissait enfin les lois de la paix et de la guerre, puisque avant le combat les Indiens assemblés en aspiraient chacun une bouffée tandis qu'un calumet de paix offert à la tribu ennemie, marquait la fin des hostilités.

Tabac ou petun intriguaient les marins de Colomb. Ils usèrent de la plante merveilleuse, et satisfaits, ils rapportèrent en Europe l'herbe

sacrée « pour distiller et consumer les humeurs du cerveau ».

Malgré cette promesse le tabac serait resté un délasement de marins, sans Nicot qui le fit connaître à la cour de France et plaça le tabac « sous le patronage de la Reine-mère ».

On peut se demander à quoi répondait cette protection royale ? Simplement à ceci : Nicot, notre ambassadeur en Portugal avait reçu en cadeau des Isles, quelques grains de tabac déjà réputé pour ses vertus curatives, en particulier contre les maux de tête. Il sema des graines dans le jardin de l'ambassade, cultiva la plante, expérimenta ses effets et l'imagination aidant, guérit quelques migraines.

En France, Catherine de Médicis souffrait du même mal. En courtisan, Nicot lui fit tenir ce remède infailible en forme de poudre. La Reine pleine de confiance se mit à priser et avec elle toute la Cour. Le tabac devint « l'herbe de la Reine » ou Médicée ; le populaire moins gracieux l'appela Nicotine, tenue pour panacée universelle au point que les médecins préoccupés de clientèle résistèrent à l'engouement général. On pouvait déjà — comme à ce jour — discuter du bien ou du mal du tabac. Richelieu en découvrit l'incontestable propriété, celle d'améliorer le

Trésor, par un impôt qui, dès 1629, frappa les fumeurs ou priseurs.

Ces derniers dépassaient en nombre les fumeurs. Les vrais amateurs rapaient eux-mêmes leur tabac. Les uns préparaient au petit lever la provision de la journée. Les autres, les artistes, plus exigeants, ne rapaient leur tabac qu'au moment de priser, afin d'en conserver l'arôme, si bien qu'à l'église même, le bruit des râpes à tabac troublait souvent l'office divin et que les prêtres durent rappeler du haut de la chaire les priseurs à plus de discrétion.

La « ferme » ayant obtenu le monopole du tabac souleva contre elle l'opinion. Pendant des années la question du râpage divisa la France en « râpistes » et « antirâpistes ». Autre méfait du tabac, l'accusation de fraude et d'exaction dans la vente ne fut pas sans influence sur la condamnation à mort des fermiers généraux. Le grand Lavoisier lui-même en fut victime en 1794.

La mode française n'eut à l'étranger aucun succès. Les rois s'y montraient réfractaires en particulier le souverain anglais, Jacques I^{er}, qui dans son traité le *Misocapnos* condamna « cette habitude dégoûtante à la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine qui répand autour du fu-

meur des exhalaisons aussi infectes que si elles sortaient des antres infernaux ».

Le pape Urbain VII partageant ces vues menaça d'excommunication les fumeurs de tabac surpris dans les Eglises.

A Moscou ce fut pire : un incendie ayant été provoqué par l'imprudenc d'un fumeur, le grand-duc Michel Federovitch punit les fumeurs de la bastonnade, et en cas de récidive, de la mort.

En Turquie, en Perse, on fit mieux. Le priseur ou fumeur sera empalé.

Tant de rigueurs firent l'irrésistible fortune du tabac. Une herbe capable par sa vertu de vous faire braver la mort par le pal, parut « un avant-goût du paradis » qu'on ne saurait défendre.

A cet égard Cuba, servi par la nature, est devenue la métropole universelle du tabac.

La qualité de cette plante dépend de la composition chimique du sol. Les parcelles de terre où pousse l'excellent tabac, les Vegas, sont donc limitées ; de là le prix élevé de la balle car la nature exige, en outre, des soins délicats.

Aux étrangers épris de pittoresque on raconte que les cigares, les fameux cigares de la Havane, sont roulés par de belles mulâtres sur leurs cuisses nues.

Plus simplement, on inventa des machines compliquées pour ce travail, mais rien ne vaut

« le roulage à la main » auquel on est revenu. La température est un élément important de cette fabrication, l'humidité assouplissant les feuilles. Des ouvriers habiles roulent environ quatre cents cigares par jour mais leur automatisme rendrait leur tâche fastidieuse si, au milieu de l'atelier, un lecteur ne berçait le vide de leur pensée, de la lecture de quelque roman d'aventure, à quoi succèdent par phonographe ou T. S. F. les déroulements à disque d'amoureuses rombas.

Les cigares roulés sont triés du clair au brun par nuances. On en distingue cent cinquante, claro, colorado claro, colorado maduro, maduro, etc... Ce n'est pas une usine, c'est une académie.

Enfin viendra la bague de papier : pour celles de ces dames qui fument. la bague protégera la blancheur de leurs jolis doigts, et pour tous, la bague retiendra « la chemise » c'est-à-dire la meilleure feuille de l'extérieur.

On enseigne à l'amateur de fumer lentement son cigare qui ne doit pas craquer par sécheresse. Le bon cigare sera souple avec une goutte d'humidité. Gardez-vous de secouer la cendre blanche de la Flor de Cuba. Avec elle s'envolera l'arome. Bref fumer, au sens national du mot, est un art des plus subtils.

Parmi les richesses de l'île vient ensuite par ordre de grandeur et d'honneur, le café. Son histoire place sa naissance, à l'état sauvage, en Abyssinie, d'où il se serait propagé dans toute l'Afrique équatoriale et au delà de la mer Rouge, en Arabie. Sa culture daterait du xv^e siècle. C'est encore un enseignement de la science qu'il serait vain de discuter.

Le café offre en effet trop de qualités pour l'organisme, pour n'avoir pas, de temps immémorial, été remarqué et employé au moins par l'humanité tropicale.

C'est du Yemen ou Arabie heureuse (heureuse, qu'en sait-on ?) que le café parvint en Europe vers 1670. C'était le café de Moka, son port d'expédition.

Les Hollandais l'introduisirent à Java, Les Anglais les imitèrent dans l'Inde, Français et Espagnols dans les Antilles et en Amérique.

Cuba participe aujourd'hui à sa production ainsi que Haïti, sa voisine. C'est une culture si profitable et facile — sauf en temps de folle surproduction brésilienne — qu'elle offre une prime à la paresse. On a calculé en Haïti, que quelques plantes de caféier suffisent par leur produit, avec un simple sarclage annuel, à assurer la vie d'un paysan. Un carré de terre de 27 mètres de côté, produit cette quantité néces-

saire. Un hectare représentant 50 jours de travail par an, quatre jours de travail par an et par habitant suffisent pour lui assurer la vie matérielle. Le climat et la chaleur aidant, on conçoit l'encouragement de la nature à la vie dolente et à cette impassibilité antillaise qui, accumulant l'énergie épargnée, se traduit un jour, par l'explosion. Cela se passe en Haïti.

A Cuba, dans les centres urbains ou ruraux, le système de la vie et du travail a pris une accélération à laquelle les financiers de New-York ne sont pas étrangers, mais les campagnards cubains, s'ils réussissent à échapper à l'engrenage des trusts et sociétés préfèrent l'existence traditionnelle, le ralenti créole ou les chevauchées au grand soleil dans la belle savane. S'ils n'y trouvent pas le cinéma et le théâtre, qui foisonnent à la ville, ils ont la musique, les combats de coqs et un mal qui vient d'Europe, la politique. Avec une vache, quelques chèvres, de la volaille, ils sont heureux. Ajoutons la cascade naturelle des fruits à portée de leurs mains : le melon, la banane, la caimita, le sapote, le papaya, le mango, le mamey, le toledo, la ciruela, la granadillo, l'aguacate et n'oublions pas dans cette gamme des douceurs, l'ananas dont la culture est une richesse de Cuba.

Il en est d'autres : ses forêts, ses bois précieux, ses mines.

Pour l'ébénisterie, pour la menuiserie ordinaire, la charpente, les boîtes de cigares, les carcasses de navires, les moyeux de charrettes, les traverses de chemins de fer, le pavage, la pâte à papier, bref tout ce qui se rapporte au bois, Cuba vous l'offre, tiré de ses propres forêts : le cèdre, l'acajou, le quebracho « l'arbre qui brise la hache », le majaqua, le jucaro, le guyacan, le ceiba, le copey, le jaguey, dont quelques-uns colorés, veinés, imputrescibles, sont le profit du commerce et le soin d'une large main-d'œuvre. Ce n'est pas une énumération de manuel botanique, c'est un hymne ponctué de gerbes florales, qui seul pourrait chanter les profondeurs vivantes de la forêt vierge, l'herbage des savanes et partout cette richesse qui jaillit de la terre, par son mariage avec le ciel, le soleil et l'eau. L'homme n'a qu'à puiser dans ce réservoir d'une nature qui a prévu tous les besoins essentiels, c'est-à-dire abri, nourriture et amour et y répand la joie de vivre sans avoir à recourir aux progrès électriques, chimiques, mécaniques, télégraphiques, radiophoniques et autres rimes en « ique » qui caractérisent la civilisation et condamnent au travail une humanité qui, plus sage, n'en demanderait pas tant.

Ne parlons pas des légumes. Au temps de Cuba espagnol, la plaine trop chaude et humide n'encourageait pas à l'effort de cette culture si délicate qu'elle est une forme de l'art. L'Amérique voisine s'en chargeait. Aujourd'hui c'est au contraire Cuba qui exporte aux Etats-Unis ses légumes. Cuba se nourrit aussi de viande fraîche ou boucanée, grâce à un excellent bétail dont l'industrie, la « ganaderia » demande un coup d'œil de maître sur les troupeaux libres et non plus ce travail d'usine, à coups de prairies artificielles, de silos, et de saillies scientifiques que pratiquent les éleveurs américains ; j'entends, pour leurs troupeaux.

Les Cubains, qui n'avaient, à longucur de siècles, cessé de se battre contre les Espagnols, puis contre les Américains, s'étant enfin retrouvés seuls et en famille, après le départ des uns et des autres, ne tardèrent pas par vitesse acquise, à se battre entre eux. Un certain nombre de présidents de la République dont l'histoire peut oublier le nom, se succédèrent à la Havane, mais en 1925 surgit un certain Machado dont le pittoresque mérite d'être retenu. Gerardo Machado y Morales, piqueur, éleveur, vendeur et revendeur de bestiaux avait été à ce titre, pendant la période de guerre contre les Espagnols, un fournisseur de vivres aux armées insurgées. Il savait au surplus se battre pour son compte personnel ; bref, il était devenu général.

Ce grade et quelques autres talents, l'intelligence, l'ambition, l'audace, la cruauté tempérée d'un sentimentalisme d'enfant, enfin une force de rayonnement et une affirmation de personnalité, l'avaient qualifié pour l'élection à la Présidence de la République. Pendant les deux premières années de son règne (car un Président est un

souverain) ce fut le grand amour. On l'idolâtra. Mis en présence d'abus intolérables, il déplaça ces abus, les rendant plus légers à la manière de la valise qu'un voyageur fait passer d'une main dans l'autre. A chaque permutation on reprend le souffle et, pour un temps ça va mieux.

L'épuisement final n'en est pas évité. C'est ce qui se produisit avec Machado. Aussitôt la lutte s'organisa. Pour s'affirmer, Machado multiplie les travaux publics dont le « chocolat » a sa part, et les grands monuments. N'ayant jamais entendu parler de la Roche Tarpéienne, il bâtit le somptueux Capitole et place sous le dôme, comme étalon de mesure, un diamant de 24 carats cerclé d'or. Ça n'arrange pas les affaires mais son prestige s'accroît. Il fait oublier son prédécesseur, Ménocal qui, dans la corruption avait manqué de grandeur. Le parti conservateur situé de l'autre côté de la barricade, attendait son heure qui ne devait pas tarder car la Présidence ne dure que quatre ans. Machado avait fait le serment de ne pas rechercher le renouvellement de son mandat. « J'en serais, dit-il, déshonoré ». Mais l'échéance venue, il s'aperçoit qu'il lui restait de grandes choses à réaliser. Donc il modifia la Constitution en associant à son coup de force la Chambre des Députés appelée à partager avec lui le bénéfice

d'un mandat de six ans. Devant ce cadeau, tous les candidats à la présidence s'effacent, Machado est réélu. L'ancien boucher poursuit son ascension. Un danger cependant se précise car, avec la réduction légale de la culture sucrière, le chômage s'installe à Cuba. Il multiplie les emprunts d'Etat dont la banque américaine profite avec lui, et même il associe à ses affaires privées, les finances publiques. Le Trésor est bientôt à sec. Les fonctionnaires ne sont plus payés, et l'armée sans moyen d'acheter ses vivres les réquisitionne. La « malhumor » des Cubains devient irritation, rage, folie et les Américains se hâtent de désavouer ce Président qui les compromet. Aux protestations du peuple il répond par des meurtres politiques. Il n'y a plus qu'une administration, la police et ses hommes de main. Qui délivrera Cuba ? Sa jeunesse, les étudiants. Le complot s'organise. L'ambassadeur américain Welles l'encourage secrètement car Machado est perdu, et il faut que l'Amérique soit du côté des vainqueurs.

L'opération commence à la Havane par une grève communiste des tramways. Machado accorde toutes les satisfactions exigées et se proclame « le premier communiste de Cuba ». Il décrète à ce titre l'état de siège. Les troubles dans la rue se propagent et les mitrailleuses du

Président font leur office. Au premier contact, 20 morts, 80 blessés.

L'ambassadeur Welles apparaît alors et invite Machado à se retirer. « Si vous refusez, dit-il, les conséquences seront graves ». On sait à Cuba ce que cela veut dire. De Washington, le Président Roosevelt intervient et précise la menace, mais Machado paraît ne pas comprendre. Il faut en finir. Un capitaine d'artillerie à la forteresse de la Cabana, donne le signal de la révolte et bientôt Machado abandonné de tous prend la fuite en avion.

La Havane est en liesse. Le nouveau Président, Cespedes, aimable diplomate, homme d'âge, de haute probité, s'efforce de ramener Cuba au travail, au calme, mais l'héritage de Machado est si confus, les esprits si agités que les troubles renaissent.

Une grève des téléphones éclate, qui aura au moins l'avantage d'irriter les compagnies américaines concessionnaires. C'est un début. Le pillage s'installe. Ce n'est que destructions, violences, explosions. Les faiseurs de bombes sont surchargés de commandes car ainsi qu'un homme du monde charge le confiseur à la mode ou le fleuriste, de déposer, à l'adresse donnée, boîte de douceurs ou bouquet, à Cuba on prie le discret pyrotechnicien de ménager tel jour et à tel

endroit, une explosion bien ajustée. C'est un prix fait.

La nature déchaînée s'en mêle. Un cyclone vient de dévaster Cuba. Le Président Céspedes quitte la Havane pour vérifier les dégâts et encourager les sinistrés, suivant les gestes rituels de la politique. Il s'éloigne sous les acclamations ; à son retour à la Havane, il apprend que sa Présidence qui avait duré vingt-quatre jours, à pris fin.

La révolution qui était dans l'air s'est réalisée par le fait du destin. Ce destin s'appelle Batista et il est sergent.

D'une caserne à l'autre, sur appel téléphonique, l'armée s'est soulevée. Les sous-officiers ont convaincu les officiers de s'incliner et d'accepter le fait accompli. Une « Junte » est constituée ; le Docteur Grau San Martin la préside.

Le Président Céspedes, vieillard justement estimé, ne sera pas inquiété. Pour plus de sûreté cependant il ira demander au nouveau ministre de France qui vient, il y a une heure, de débarquer, refuge à sa Légation et la tragi-comédie se déroule à travers l'île en dérive.

L'acte II se passe à l'Hôtel National. Au premier plan, l'hôtel, un gratte-ciel américain que vient battre, au fond de décor, le flot de la mer

Caraïbe. Vaste hall vitré orné de palmiers, meublé de « sillones », fauteuils à bascule où se bercent quelques clients de l'hôtel, en particulier l'ambassadeur d'Amérique.

Les officiers fidèles au Président déchu et, en conséquence, démissionnés par Batista, un à un, arrivent avec un air innocent, et pénètrent dans l'hôtel, portant dans leurs valises des pièces détachées de mitrailleuses comme accessoires de toilette. Ils s'installent « pour quelques jours ». Mais avant que ces quelques jours soient acquis, l'Hôtel National est devenu une exacte forteresse garnie à tous les étages de l'armement portatif le plus perfectionné. Les touristes que ce cliquetis d'armes empêche de dormir, et l'ambassadeur d'Amérique effrayé, par sa seule présence diplomatique, d'être au cœur d'une révolution étrangère, s'empressent de réclamer la note et de s'enfuir. La domesticité de l'hôtel les suit, à l'exception de quelques vaillantes femmes de chambre, qui sauront faire leur devoir envers MM. les officiers. Ceux-ci qui sont cinq cents ont déjà converti en redoute fortifiée, le palace qui les contient. Les moins gradés assurent le service et les Conseils de guerre font rage jours et nuits.

A l'extérieur, la foule badaude et amusée enserre l'hôtel. Des balcons à la rue s'échangent lazzi, propos familiers, souhaits de bonne nuit.

Quand l'ombre est venue quelques silhouettes féminines, fidèles épouses, franchissent le cordon des troupes de siège. Un clignement de l'œil sera le mot de passe de ces dames devant lesquelles — amour — les baïonnettes s'inclinent.

Quelques accrochages se produisent : des femmes de soldats s'en prennent aux cheveux et aux robes des rivales gradées.

Dans l'hôtel, où les jours passent, ils attendent quoi ? On ne sait pas. Les humeurs s'aigrissent. Le ravitaillement à l'hôtel se fait rare. On doit se rationner. On se dispute, bientôt on se battra, car les jeunes officiers sans attaches avec Machado — car c'est toujours à lui qu'on pense — se reprochent d'avoir par discipline écouté leurs aînés, bénéficiaires, eux, des prodigalités du dictateur déchu.

Aux fenêtres, derrière les jalousies de l'hôtel sont braquées des mitrailleuses.

Les officiers invités à se rendre s'y refusent ; des soldats qui tentent de pénétrer sont accueillis à coups de révolver. Batista décide que cette comédie n'est pas à la mesure de sa révolution. Il donne l'ordre d'assaut.

Aux premières lueurs du jour, la Havane se réveille au son du canon. Les 75 de la troupe entrent en action, à quoi répondent les mitrailleuses des assiégés. Les étudiants se mêlent aux

soldats. La journée se passe sans grand dégât. A cinq heures, une serviette de toilette s'agite à un balcon, c'est le drapeau blanc, signal de la reddition. Tandis que les officiers captifs sont conduits en prison, un coup de feu éclate, un soldat tombe. Aussitôt, en réplique de la troupe, un groupe d'officiers est couché sous les balles. La révolution est terminée. Grau San Martin est devenu Président de la République, il règne : mais Batista, promu colonel, gouverne.

Gräu offre une figure originale pour un homme d'Etat. Il n'aime pas la politique et le pouvoir lui pèse. Il a l'honnêteté qu'encourage sa propre fortune personnelle. Il parle peu, déteste l'intrigue ; il est moralement et physiquement indépendant. Il professe l'anatomie à l'Université de la Havane. C'est un savant ; sa carrière politique fut noble. Elle devait être courte. Son meilleur espoir était de rendre à Cuba son honneur par la présence d'un chef d'Etat qui ne fût pas un chef de bande et pour qui les mots patrie, famille, travail, probité ont un sens.

Tout ce que ces mots expriment, Grau les traduit en faits. Le peuple ne s'y trompe pas. Les hommes de cette qualité ne peuvent, hélas ! pas résister longtemps à ce métier — la politique — où l'intelligence et la vertu sont trop à la fois. Le gouvernement des hommes exige plus

de cynisme, d'audace et d'astuce. Ceux qui n'en sont pas capables n'arrivent pas au pouvoir. Grau fut un accident de la politique et une exception à ces règles que Machiavel a illustrées.

Le Président avait à ses côtés, comme ministre des Affaires Etrangères, M. Barnet, choisi pour son analogie intellectuelle et morale. M. Barnet, ce nom n'est pas particulièrement Cubain. Né à Barcelone d'un père catalan et transplanté à Cuba dans sa prime jeunesse il était devenu cubain. Par fidélité de souvenir à l'Europe lointaine, il avait épousé une française. Grau ayant avant le terme légal pris congé de la Présidence pour retourner à son anatomie et à « ses chers cadavres », M. Barnet le remplaça à la Présidence. L'un et l'autre avaient remis Cuba dans la bonne voie et fait oublier les excès de jeunesse, dont s'émaillent les débuts de la République. La souveraineté exige un enseignement, une longue pratique et des expériences. Cuba foulée aux pieds par l'Espagne, comprimée par l'Amérique, devait en découvrant la liberté, traduire sa joie par quelque casse. Nos vieux pays d'Europe s'en permettent encore aujourd'hui qui, d'avantage, manquent d'humour. En conservant le colonel Batista à la tête de l'armée, Cuba s'assurait par une vigilance directe, l'apaisement nécessaire à son redressement intérieur.

Le climat de Cuba, les entrailles de sa terre, bref tout ce qui fabrique de l'Histoire et des hommes, n'a pas seulement produit des révolutions dont sont sortis un peuple ou plutôt une nation et n'a pas seulement permis aux sciences et aux arts d'éclorre et de s'épanouir, en affirmant la personnalité cubaine.

Cuba, sur son île, sur sa vie, a projeté un rayonnement de gaieté qui caractérise la Reine des Antilles et constitue une de ses meilleures productions. Cette joie associe le rire nègre à l'esprit des petits fils de Cervantès, joie qui berce et entretient de la ville aux savanes, une étrange et savoureuse musique à quoi « femmes, filles, jeunes gens et vieillards » ne sauraient résister.

La gaieté à Cuba prend tous les prétextes pour se répandre, depuis le talent de ses caricaturistes qui savent proprement tuer sous le ridicule l'homme du jour, jusqu'à la fantaisie des zarzuelas — gaieté qui explose en gerbes au temps du carnaval.

Le carnaval à Cuba fait partie de ces éléments

de la nature, vent, soleil ou pluie qui comptent dans l'armature physique de la vie. On connaît le Carnaval de Nice, celui de Venise, celui de la Nouvelle-Orléans. Il faut connaître le carnaval de La Havane, fête quasi-constitutionnelle qui dure trois jours précédés d'autres journées frémisantes, comme tout ce qui annonce une joie.

Le Carnaval, là, n'est pas la simple exhibition de pauvres masques bariolés et la bruyante agitation d'un populaire qui prend une revanche sur sa misère quotidienne et ses soucis. C'est une mobilisation totale de tous, monde et demi-monde, jusqu'aux masses ouvrières, rapprochés, confondus dans leur liesse et faisant, sans le savoir, remonter à la surface de la rue, des tréfonds d'antiquité.

Qu'est-ce en effet que ce temps de réjouissances compris entre l'Épiphanie et le mercredi des Cendres, appelé Carnaval ? Est-ce le droit de manger de la viande — *carne avalare* — suivi d'un carême de deux mois ? L'étymologie s'y perd, mais l'histoire plus certaine trouve, dans le carnaval, une résurrection des Saturnales — lesquelles puisaient au loin leurs racines dans un besoin que l'humanité a toujours connu, sinon satisfait de repos, de détente, juste réplique aux duretés de la vie. Les analogies avec les Saturnales de l'ancienne Rome sont trop frappantes

pour en douter. On y retrouve les vestiges des fêtes religieuses que tous les peuples célébraient au commencement de chaque année nouvelle pour la rendre favorable et symboliser la renaissance de la nature.

Les Babyloniens avec les sacrifices, les Egyptiens par les fêtes d'Isis, les Hébreux avec la fête des sorts, pratiquaient à leur manière un carnaval qui, comme aujourd'hui se traduisait en mascarades, travestissements, danses et festins. Cet usage était déjà si profondément entré dans les traditions séculaires que l'Eglise, à l'avènement du Christianisme, ne put que le consacrer en essayant de le sanctifier. Durant tout le moyen âge c'est l'Eglise elle-même qui guide et patronne le carnaval. Il était religieux de se divertir. Cuba n'a nul besoin de cet encouragement divin pour se livrer avec frénésie aux joies de Carnaval. Si la société cubaine y participe, elle peut sans fausser les vérités de l'histoire, évoquer le roi Henri III qui courait les rues de Paris costumé en Pantalon Vénétien et s'amusait à apostropher les passants, à embrasser les femmes et à faire mille folies qui sont le jeu du carnaval. Les Princes se mêlaient pareillement à la foule joyeuse et les Saturnales revivaient jusque dans les obscénités et grasses facéties de ces fêtes.

A Cuba c'est un étourdissant tintamarre, musique et cris, accompagnant chaque jour le personnage, le Roi Momus, en parades et promenades du Parque Maceo à Fraternidad.

Le carnaval n'appartient pas seulement à la rue. Il escalade murs, façades et balcons chargés de groupes joyeux, tandis que la danse s'est emparée de tous, peuple et aristocrates.

Pour entretenir cette gaîté de la vie Cubaine, après le Carnaval, il est, de tout temps, et des jours et des nuits, deux délices propres à l'île romantique : la danse et la musique.

Pour comprendre l'histoire de Cuba il faut, à sa place première, évoquer Colomb ; pour réaliser sa géographie il faut situer cette terre dans la singularité des tropiques ; pour découvrir son charme et son esprit, il faut sonder le sang des races et leur originalité. Ainsi en est-il de sa musique et de sa danse dont l'Espagne et l'Afrique sont le fondement.

Rançon de leur triste sort, les nègres de Las Casas avaient importé leurs danses et leurs chants, installés avec eux à Cuba dans leur vie d'esclaves.

Cette passion du rythme africain qui a surpris et charmé notre société moderne — régnait, si tumultueuse dans les Antilles, que des voyageurs européens, au xvii^e siècle, l'avaient signalée et décrite dans leurs récits. Ils disaient : « aux jours de fêtes, ils se rassemblent et se livrent aux danses de leur pays, au bruit cadencé d'une

espèce de tambour, de chants bruyants et de frapements de mains. Leurs airs sont presque toujours à deux temps. Le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe et les fait danser pendant des heures entières : il n'entraîne même pas pour eux, ni pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devraient causer ces répétitions ; cet intérêt est dû, sans doute à la chaleur et à l'expression qu'ils mettent dans leur chant. Il sont tout à la fois poètes et musiciens. Les règles de leur versification ne sont pas rigoureuses : elles se plient toujours à la musique. Ils allongent ou raccourcissent les mots, pour les appliquer à l'air sur lequel les paroles sont composées. Un objet, un événement frappe un nègre ; il en fait aussitôt le sujet d'une chanson. Trois ou quatre paroles, qui se répètent alternativement par les assistants et par le chanteur, forment quelquefois tout le poème. Cinq ou six mesures font toute l'étendue du chant.

Ces nègres n'entreprenaient aucun ouvrage qui exigeait quelque effort, qu'ils ne le fissent en cadence et presque toujours en chantant. C'était un avantage dans l'activité des travaux : le chant les animait et la mesure devenait une règle générale, qui forçait les indolents à suivre les autres.

On aimait à les voir danser : l'absence de vêtements mettant à découvert tous leurs muscles, on voyait qu'il n'était pas une partie de leur corps, qui ne fût affectée de cette cadence, et qui ne l'exprimât. Mais pour ne parler ici que de leurs danses propres, il en était une qui leur plaisait singulièrement, et qu'ils appelaient « calenda ». Elle était d'une indécence qui la faisait défendre par plusieurs maîtres, tant pour mettre l'honnêteté publique à couvert, que pour empêcher les assemblées trop nombreuses ; une troupe de nègres excités par la joie, et souvent échauffée par les liqueurs fortes, devenait capable de toutes sortes de violences, mais ici, comme ailleurs, la loi l'emportait rarement sur le plaisir. Les danseurs étaient disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes, et environnés de spectateurs. Un des plus habiles entonnait une chanson qu'il composait sur-le-champ, et à laquelle les autres applaudissaient en répétant le refrain. Ils tenaient les bras à demi levés, sautant, tournant, s'approchant les uns des autres et retournant en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé des instruments les avertissait de se joindre, en se donnant des baisers mêlés de mouvements et de gestes très lascifs. Ils avaient une passion si vive pour cet exercice, que lorsqu'il était dé-

fendu dans une habitation, ils faisaient trois ou quatre lieues le samedi, après avoir quitté le travail, pour se rendre dans une autre plantation où il était permis. Le *calenda* avait aussi à cette époque beaucoup de charme pour les Espagnols : il était en usage dans tous leurs établissements, et entraît jusque dans leurs pratiques de dévotion. Les religieuses ne manquaient guère de le danser, la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans le chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tenaient ouverte pour faire part au peuple de ce spectacle. Il est inutile de dire qu'elles n'admettaient point d'hommes à cette danse.

Avec de tels antécédents, on conçoit qu'à Cuba l'esprit, la musique et les chants soient inséparables de la vie même.

On retrouve cette obsession jusque dans les histoires nègres, contes à la fois puérils et pleins de malice, que de siècle en siècle, ces bons noirs se transmettent, ponctués de rires aigus. Un de ces contes recueilli par Lydia Cabrera et traduit de l'espagnol par F. de Miomandre, s'intitule « la pintade miraculeuse », et voici cette histoire : le chant de ce volatile est si entraînant, nous dirons dynamique, qu'à l'entendre chacun se prend à danser. De la savane, la pintade entraîne tout son monde, chantant et dansant jusqu'à la Havane. Comme la troupe arrive aux

murailles, apparaît le surveillant. Le surveillant était galicien. Il danse en guidant la bande joyeuse vers la mairie. Le maire qui se promenait allongé dans sa calèche entendit ce bruit. Le voilà qui vient avec son écharpe et sa canne au cri de la pintade. Et voilà le maire qui danse et sa maîtresse aussi (car elle était asturienne, de taille roide). Le gouverneur à son tour survient en secouant ses épauettes, avec ses grands pieds, ses moustaches terribles, le poitrail orné comme un autel de la Vierge, plein de croix et de médailles... un vrai Grand d'Espagne. Et il se mit à danser au cri de la pintade. La femme du gouverneur, une cubaine, bonne bête et grasse, le suivit en dansant. Et toute la compagnie de danser en pénétrant dans le Palais. Alors arrive le roi d'Espagne sur une frégate avec Christophe Colomb... et Sa Majesté n'y tient plus, Elle danse. « Je nommerai, dit-Elle, cette pintade, vice-reine des Antilles ». Et la Reine avec sa couronne de diamants et son manteau d'hermine, frétille du croupion. Et tout le monde de danser : le surveillant, la surveillante, le maire, sa maîtresse, le gouverneur et Madame, et ses neuf filles molasses, à marier, les princes et princesses du sang, les ducs et les marquis. Et l'évêque de La Havane. L'Armée, la Marine, le Corps législatif et l'Assemblée autonomiste.

Dans la remise les cochers, à la cuisine, la cuisinière ; et dansent pareillement ses casseroles et ses poêles ; sur la terrasse la négresse qui lave et la négresse qui repasse... et sur les cordes à sécher, les blouses, les serviettes et les jupons. Aux portes du Palais dansaient, eux aussi, les portiers, les lanternes et les « serenos », malgré l'heure indue, et même l'on aperçut le farouche capitaine chargé de la police du port et de la chasse au pirate, dansant sans déroger avec une négresse ultra-noire et décharnée qu'on appelait la Fourmi rouge, un vrai gaillon... et voilà toute la chiourme déchaînée : mulâtres, marrons, zambos, créoles, quarterons noirs, blancs et jaunes qui suit en dansant jusque passé la promenade de Charles III.

Après l'amour de la liberté, la danse hante les rêves, à Cuba.

C'est que Cuba, premièrement, a une légèreté d'artiste. Mieux que ses industries principales qui sont le sucre et dit-on, la politique, Cuba cultive les arts populaires. La musique et la danse ne sont point comme en Amérique et comme chez nous, le fait de messieurs retraités qui veulent entretenir leurs articulations, ou de chères femmes qui opposent à la maturité de l'âge, une lutte acharnée. Là, c'est dès l'enfance et depuis le pauvre noir sans horizon que

la mer des cannes à sucre dans les profondeurs desquelles il vivra, jusqu'au fier Andalou devenu Cubain et grand propriétaire, que règne cet amour du rythme chorégraphique et musical.

Musique et danse sont complémentaires et pour parler de la danse, à la mesure qu'elle occupe dans la vie populaire à Cuba, il faut réapprendre beaucoup de choses oubliées et remonter aux premiers âges de l'histoire. La danse espagnole et ses dérivés cubains, n'en demandent pas moins.

Un Cubain, vieil homme, qu'une révolution avait exilé de son île et fixé à Paris, biologiste savant, avait, en dérivatif aux cellules vivantes et à d'insaisissables bacilles, étudié l'histoire de la danse en Espagne. L'antithèse apportait, disait-il, le repos de son esprit et évoquait pour lui, sous le couvert de la science, un amour périmé aux belles nuits et mauvais jours.

On parle, nous dit-il, de la danse avec légèreté, en confondant de vulgaires gesticulations qui se déroulent dans le tumulte de cornets à piston, avec un art que les anciens avaient, bien justement, divinisé. Lucien qui, dans le *de saltatione* n'a pas trouvé indigne de son esprit de s'appesantir sur cet art, croit « qu'il prit naissance au temps de la création de toutes choses et qu'il

est aussi lointain que l'amour, le plus ancien des dieux ».

Ce don céleste, on prétend aujourd'hui vous l'enseigner à forfait, en trois leçons dans des locaux appelés « dancings ».

C'était à l'intérieur des temples que l'antiquité situait la danse dont le caractère était sacré. Mais la danse dérivant d'un besoin physiologique, celui d'épuiser par des mouvements le surcroît d'influx nerveux engendré par toute émotion vitale, on comprend que la danse soit rapidement sortie des temples pour se répandre dans la rue et les campagnes. Dans la Grèce, la danse n'était pratiquée que par les citoyens du rang le plus honorable, le plus élevé.

Un danseur professionnel, Aristodème, fut envoyé comme ambassadeur auprès du roi Philippe, le même roi qui épousa une danseuse, Larissea. Socrate, Epaminondas étaient d'excellents danseurs. C'est que la danse, peu à peu, perdait son caractère spirituel et liturgique pour épouser d'un peu plus près les simulacres de l'amour. Devançant de vingt et un siècles les mandements de nos évêques qui condamnent le tango argentin, Scipion Emilien, 160 ans avant Jésus-Christ, avait vainement, on s'en doute, élevé ses protestations contre l'indécence des danses profanes.

A travers les siècles, à travers l'espace, la danse s'était emparée de l'humanité et prenait l'importance sociale que suppose le rapprochement des sexes. Discrètes dans les sociétés policées, ces manigances devenaient obscènes chez les primitifs. La danse orientale dite « du ventre » n'est que pudeur et discrétion à côté des danses néocalédoniennes. Toutes répondent à une mentalité, mentalité de guerre, de chasse, de religion ou d'amour.

Les noirs d'Afrique, des enfants, dansent avec frénésie et passent des nuits entières à ce plaisir. Chez les Balinaises, religion, amour, raffinement de pensée se retrouvent dans leurs poses gracieuses. Aux Indes les bayadères sont provocantes mais restent subtiles et fines comme l'intelligence de la race ; en Russie la force domine ; en France autrefois, le doux menuet disait la politesse, la mesure et le quadrille, la joie honnête.

Seuls ont toujours résisté à la danse, les Chinois qui la jugent ridicule et sans dignité.

Mais c'est en Espagne que la danse prend une valeur incomparable, par sa perfection, car la danse s'y accompagne d'une musique admirable et profondément nationale.

L'une et l'autre se confondent dans une commune histoire. Elles prennent leur source en

Orient pour s'épurer et s'épanouir au contact de l'Occident. C'est cet alliage unique qui fait l'originalité des deux arts conjugués.

Les Arabes cultivaient la musique ; ils avaient des chanteurs, des instrumentistes, des compositeurs, des maîtres qu'ils introduisirent en Espagne où ils fondèrent des écoles. La musique déjà en honneur dans la péninsule prit un essor que les princes et souverains encourageaient en la cultivant eux-mêmes. Mais le flambeau, au 17^e siècle, passe en Italie considérée dans les Cours d'Europe comme la seule patrie de la musique. Cette erreur servit la musique espagnole qui, délaissée par l'élite aristocratique de l'Espagne, fut abandonnée au peuple. Celui-ci y fit passer toute son âme, sa rusticité, sa vigueur.

Les danseuses gatidanas — les gitanes — étaient à Rome, considérées comme les plus séduisantes. Nombre d'auteurs latins célèbrent la grâce et le charme de ces Espagnoles. Martial dans ses Epigrammes, ne manque pas de se gausser de la jeunesse romaine qui chante les joies de la folâtre Cadix, ville à cette époque très corrompue et où régnait la danse. Pétrone, Appien, Strabon, dans l'antiquité, évêques, chanoines et pères de l'Eglise au xvii^e siècle, ont, chacun à leur manière légère ou pédante, longuement décrit les « délices des gitanes » et nous

les croyons volontiers pour être aujourd'hui encore, les témoins de leur art.

Il se double, on le sait, de musique à base de guitare, de tambourins, de castagnettes, de chant et telle est la place que cette « poésie de la volupté » tenait dans la vie sociale, qu'on se perdrait à la recherche des livres innombrables écrits sur ce sujet... jusqu'à un volume in-12 sorti à Madrid de l'imprimerie royale en 1592, sous le titre de « *Crotalogie, ou science des castagnettes, instructions scientifiques sur la manière de jouer des castagnettes en dansant le boléro et de pouvoir facilement et sans maître, accompagner tous les pas qui font l'ornement de cette gracieuse danse espagnole* ».

Cette grave étude qui eut de nombreuses éditions ne pouvait rester sans réponse. Un licencié, Florencio, s'en chargea pour corriger certaines vues exprimées dans la « *Crotalogia* » et venger les castagnettes par son livre « *El triunfo de las castarurelas* ».

L'auteur commence par nous entretenir de Christophe Colomb et de Galilée, puis il expose les règles à suivre pour accorder son instrument au son de la guitare en distinguant les castagnettes « machos y hembras » mâles et femelles. Il cite à ce sujet *Copa Syrisca*, déjà chantée par Virgile dans « l'art d'agiter son corps » à l'appel

des crotales. Suivant Florencio, toute la science des castagnettes se résume en cette règle : Tirira, tirira, tita tita », à la condition de bien observer les trois unités crotalogiques : l'unité de temps, l'unité d'action, l'unité de lieu. Corneille et Racine ne faisaient pas mieux.

Malgré le désir des Cubains d'effacer l'Espagne de leur souvenir, il n'est pas possible de comprendre Cuba sans avoir l'Espagne présente à l'esprit. La danse et la musique étant inséparables de l'Espagne, parlons-en donc avant de retourner à la Havane où, à chaque pas, nous les rencontrerons.

Jovellanos dans son « mémoire sur les divertissements publics » énumère les danses de l'Espagne. Elles se perdent, nous l'avons vu, dans la nuit des siècles, étant contemporaines de l'Amour dont elles sont la plus parfaite évocation, jusqu'à la rage, la cruauté, la folie et même le comique.

Parmi les plus anciennes, le Turdion, danse de contorsions, la gibadina, danse de bossus, le Piedegibao, pied de bossu et surtout la Pavana du mot *pavo*, paon. De là notre expression « se pavaner ». Le Paspie (notre passe-pied) dérivait de la pavane. Las Pasacalle, qui signifie passerue, se dansait en plein air dans les faubourgs, dans les villages, les Folias, la Chacoua, enfin la

Zarabanda, dont l'historien, le Père Mariana a dit qu'elle avait causé plus de maux que la peste. Une ordonnance royale l'interdit devant le déchaînement d'anathèmes et de saintes colères. Condamnée en Espagne, la sarabande franchit les Pyrénées et parut à la cour de Louis XIV. Formes atténuées de cette danse, les Espagnols créèrent la Carrateria, les Gambettas, El Pollo, la Japona, el Rastrajo, la Gorrana, la Piperonda, el Hermano, el Polvillo, el Guériguirigy, el Canario, el Zapateado, la Paisana, la Gallarda, etc., énumération sans fin dont un Français du xvi^e siècle, Tabourot, a donné des aperçus dans sa savante « Orchéographie ».

Les Maures d'Andalousie refoulés dans le royaume de Grenade et de Valence avaient aussi leurs danses et leurs chants qu'une ordonnance royale interdit, mais qui sont si fidèlement restés, sans écrit, dans la mémoire populaire qu'il n'est pas de montagne inaccessible d'Andalousie où par nuit d'été, ne retentissent les chants mauresques, *rondenás* ou *malaguenas*.

Enfin appurent plus savantes, plus raffinées les danses nouvelles, *seguedillas*, *bolero* et la plus populaire de l'Espagne, le *fandango*, qu'un auteur du temps décrit comme « bien digne d'être exécutée à Paphos ou à Gnide » dans le temple de Vénus. « L'air du *fandango*, dit-il, frappe,

anime tous les cœurs, femmes, filles, jeunes gens, vieillards, tous s'élancent. Les femmes surtout se signalent par la mollesse, la légèreté de leurs mouvements et la volupté de leurs attitudes. Les danseurs s'agacent, se fuient, se poursuivent tour à tour. Les amants paraissent prêts à tomber dans les bras l'un de l'autre, mais la musique cesse et l'art du danseur est de s'immobiliser sur place. Enfin guitare, violon, castagnettes, reprennent leur chant et les mouvements voluptueux des danseurs remplissent l'assemblée en délire, de joie et de plaisir. »

Des délasséments de cette qualité ne pouvaient pas demeurer le privilège exclusif de l'Espagne continentale. Ses danses la suivent partout dans le monde, nouveau et ancien, où elle promena son drapeau, dans toute l'Amérique latine et à Cuba.

Là, l'affaire se complique de l'héritage apporté par les Indiens, puis par les noirs d'Afrique qui eux aussi ont leur musique et leurs danses demeurées primitives, voire barbares, ce qui à tout prendre, en accentue l'originalité. Au mélange des races, s'ajoute la confusion des rêves que traduit la musique. Elle s'exprima à l'heure même où le premier peau-rouge prit son caractère humain. Les Indiens eurent leurs chants aux inflexions langoureuses et tristes, ainsi que tout

ce qui est religieux. L'irruption des Espagnols ne tua pas cette musique dont l'inspiration continua au contraire d'influencer celle des conquérants. De ce premier mélange sortit le chant du paysan, le *guarigo* à la mélodie lente qui continue de retentir dans les campagnes cubaines tandis que par couples, on y danse toujours le *cangrejito* — le petit crabe — la *carniga* et le *zapateo* d'origine espagnole.

L'orchestre a pour instruments les simples fruits de la nature : une peau de chèvre forme l'essentiel d'un petit tambour de bois, la *bandurria* ; des tiges de bambous percés seront les flûtes ; un fruit sauvage, le *guiro*, en forme de concombre long parfois d'un mètre et demi, séché, vidé de ses graines et taillé, rendra une vibration sourde par le frottement d'une baguette de bois, marquant le rythme ; enfin la *botija*, faite de terre glaise cuite au feu offrant d'un côté, une embouchure et à l'extrémité un trou ouvert ou fermé sous le doigt, sera l'instrument à vent, tenant lieu de contrebasse.

Ces orchestres rustiques se font encore entendre au fond des savanes, dans leur théâtre de verdure. Sur cette musique, on danse le *zapateo* désuet, et la *habanera* appelée la *contradanza criolla*, modèle type de la danse cubaine de jadis d'où est sortie *el danzon*. Celle-ci exige l'interven-

tion d'instruments plus savants, violon, piston, clarinette, trombone, contrebasse, timbales et l'éternel *guiro*.

Les nombreuses formes de *danzons* et de *danzonelles*, ont peu à peu disparu devant la danse maîtresse : *el son* dont la musique comporte des guitares ordinaires ou à trois cordes, un petit tambour, un piston et les fameuses *maracas*, faites d'un fruit, la *guira*, en forme de grenade où s'introduisent de petits cailloux qu'on agite par un manche fiché dans le fruit desséché, à quoi se mêlent les sons des *bongos* et des *claves*. On ne résiste pas à l'appel de pareilles harmonies et à leur originalité.

Enfin, la *rumba* que l'Europe a adoptée et danse avec frénésie sans se douter qu'à Cuba on ne pratique pas cette danse et qu'au surplus des ordonnances de police la défendent. Il faut savoir que la *rumba* d'origine purement africaine est d'un réalisme qui dépasse de loin ces tangos argentins dansés à Buenos-Ayres dans les bouges du bord de l'eau. A Cuba, des noirs 100 % qui tiennent à leurs superstitions, à leur magie, à leurs sorcelleries, s'assemblent en grand secret et dansent la *rumba*, mais attention à la police si elle les surprend. Peu de Cubains réussissent à pénétrer dans ces assemblées du mystère et de la nuit, pour contempler la vraie *rumba*.

La musique popularisée à Cuba par la danse prend dans tous les autres genres une forme élevée que cultivent dans l'île d'innombrables écoles et conservatoires. Mélodie, symphonie, opérette, opéra, trouvent d'admirables compositeurs et interprètes. Les meilleurs musiciens d'Amérique, au siècle dernier, étaient des Cubains : White, qui malgré son nom, était un nègre, de Salas, nègre également, Albertini, Cervantès, Gimenez, la plupart élèves pour le violon ou le piano des maîtres français. C'est au Mexique qu'a pris naissance avec Julian Carrillo, une notation musicale qui ouvre à la musique des possibilités d'harmonies élargies à l'infini, c'est le « son 13 ». La gamme comportant 12-sons, Carrillo appelle le « son 13 » les nouvelles subdivisions qu'il a réalisées dans le ton, pour marquer des quarts, huitièmes et seizièmes de ton. Sur cette notation, qui comporte une refonte de l'écriture musicale, il a bâti une musique nouvelle dont il a légué la clé à son disciple cubain, Reyès, qui, dans ses compositions, a recueilli jusqu'en Europe le suffrage des meilleurs musiciens.

Musique du passé, du présent et, on le voit, musique de l'avenir, trouvent à Cuba une chère patrie.

Quelques Français venus d'Europe étaient à la Havane, en escale rapide en quête d'art et de plaisirs. Une invitation leur parvint que voici :

« Dans le salon renommé dans la capitale, établi par son directeur Don Louis Lopez, il y aura ce soir et les jours à la suite, des danses extraordinaires nationales dont l'exécution est confiée aux plus célèbres boleras de la Havane, aux élèves du directeur et à la célèbre Dona Teresa, accompagnée des chanteurs les plus crédités. Le bal commencera à 9 heures. Le Directeur du Salon n'a omis aucun sacrifice pour que rien ne manque à l'agrément et au plaisir de ces amusements si fréquentés de MM. les étrangers et amateurs du pays.

« Outre les danses nationales il y aura tous les jours bal de société pour les personnes qui auraient l'obligeance de s'y rendre. On y enseigne aussi toutes les danses connues à la plus grande perfection et à la portée de l'estime publique dont le directeur jouit dans cet art. »

Le spectacle répondait avec ponctualité à toutes les promesses du programme et tandis

que dans le cadre classique du salon où le directeur fils d'Espagnol, faisait revivre à Cuba l'Espagne additionnée de l'Afrique et que se déroulaient les danses nationales, le tout « *acompañadas a la guitarra* », nous évoquions l'émoi des pieux ecclésiastiques espagnols quand sur le vif, et naturellement par devoir, ils avaient étudié le danger de ces danses si expressives et encombré les bibliothèques de leurs écrits et proscriptions. Nous n'en étions pas moins convaincus de la perfection de cet art à quoi Cuba et l'Amérique latine ont mêlé de douloureux rappels et de subites explosions de gaîté, image exacte de leur destin.

Cuba qui danse et qui chante, ce n'est pas Cuba tout entier. Cuba qui pense et qui participe aux découvertes de l'esprit, sa littérature, ses savants, voilà qui importe davantage, pour situer ce pays dans la hiérarchie de l'intelligence moderne.

Le point de départ était navrant.

Ce n'est pas trahir l'histoire que de rappeler combien l'Espagne, de Colomb à son dernier capitaine général, avait à Cuba d'autres préoccupations que celle de répandre avec l'instruction, des espoirs d'émancipation. En fait de culture, la canne à sucre paraissait suffisante et plus substantielle pour remplir le Trésor.

A Cuba, l'île était livrée à une population où rien ne comptait que l'élément espagnol. Sans avoir emporté leur patrie à la semelle de leurs souliers, ces espagnols n'en appartenaient pas moins à une race intelligente qui, dans tous les domaines, avait brillé en Europe d'un éclat exceptionnel.

Abandonner ces fils lointains à leur sort pénible, sous un climat tropical qui déjà les diminuait, parmi une population de noirs totalement illettrés, abrutis de misères physiques et por-

teurs pour tout bagage spirituel de féroces superstitions, n'était-ce pas condamner ces fils de l'Espagne à un nivellement par le bas jusqu'à les confondre avec les esclaves d'Afrique ? Ce fut un des premiers cris de détresse des Cubains, sans écho à Madrid.

Le seul secours qui leur était offert était celui de la religion laquelle est une excellente préparation à la tombe, mais une arme moins efficace dans les luttes pour la vie. Par bonheur, l'intelligence même en friches, ne s'éteint pas. Nous en avons sous les yeux la preuve dans nos possessions d'Afrique, avec ces musulmans qui, sauf une poignée de docteurs, ne savent rien mais comprennent tout.

A Cuba la flamme de l'esprit survivait et au moindre souffle, devait ranimer les intelligences qu'on croyait assoupies. Ainsi que des volcans épuisés dorment un sommeil séculaire qu'on suppose la mort, se réveillent soudain dans la nuit qu'ils illuminent, ainsi des peuples étouffés surgissent à l'heure dite et s'imposent à la vie : ainsi Cuba.

Quelques êtres d'élite ont fait ce miracle ; José Marti d'abord, dont voici l'histoire. Il était né à la Havane en 1853 de père et mère espagnols. Ils étaient pauvres et pauvres furent ses études qu'il complètera plus tard. Il est très intelligent.

A seize ans, recherché par les Espagnols pour ses idées séparatistes, il est condamné à six ans de bague. Après quelques mois de ce régime, sa dignité, sa tenue le signalent pour la grâce, mais exilé il se rend à Madrid pour considérer de près la « mère-patrie ». Son esprit se forme, il prend à Saragosse ses licences de lettres et de droit. En 1875 il regagne l'Amérique, le Mexique, le Guatémala, enfin il peut rentrer à la Havane. Il est avocat, écrivain, professeur. Mais le mal de liberté le reprend. Il conspire. Il est arrêté, déporté en Espagne. Il s'en échappe pour retrouver à New-York le Comité révolutionnaire cubain. Il vit de son métier de journaliste et de son journal « Patria ». Il voyage et rassemble partout complices et concours en vue de la révolte à Cuba. Il arme des bateaux. Les bateaux sont saisis par les Espagnols. A Cuba où il est parvenu à rentrer il est acclamé comme commandant de l'armée libératrice. Au premier engagement, il tombe à la tête des siens sous les balles des Espagnols.

Dans son livre « América » José Marti apparaît sous la figure d'un héros qui, malade et dans la misère, « effeuille la pauvre fleur de sa vie ».

Écoutons-le parler : « Pour Cuba qui souffre, je veux que la première loi de notre République soit le culte de la dignité humaine... ici dans notre patrie, le maître corrompu a pourri tout

ce qu'il regarde, mais une nouvelle âme cubaine se forme, une âme farouche, fille naturelle de la misère et de la douleur de voir le vice impuni. Que sait-on de notre caractère raffermi par de sanglantes épreuves ? Que sait-on du peuple fier et laborieux que nous sommes et qui agonise dans la nuit ? notre tâche dans la guerre prochaine, la guerre inévitable, sera de nous purifier de la haine en rassemblant les éléments réels de notre pays, de discipliner nos âmes libres... un peuple naît de la douleur des ténèbres; il naît d'un sein maternel... Rejetons toute peur de la guerre, cette peur entretenue par les gens à la solde du gouvernement espagnol, cette peur d'aller pieds nus, comme si ce n'était pas chose commune à Cuba, où seuls les voleurs peuvent se payer des souliers... Allons-nous craindre les excès des nègres, du nègre généreux, le frère noir qui a pardonné aux Cubains qui le maltraitent encore. Allons-nous craindre l'Espagnol ? Ici le prolétaire Espagnol aima sa liberté comme nous l'aimons. A côté de sa femme cubaine, il endure la persécution, décrété d'exil dans son propre pays, mais assez, assez de mots... »

Marti n'était pas seulement un magnifique écrivain mais un tribun. Homme d'action, il ne rusa pas avec sa destinée, celle de mourir à la tête des insurgés au cri de liberté.

Marti conservera dans la littérature cubaine une place que rehausse l'éclat de sa mort. Il ne résume pas la littérature cubaine, mais il témoigne de son originalité, suivant au surplus le caractère essentiel de Cuba. Les belles lettres ne sauraient que refléter le paysage d'où elles naissent et qui les inspire. Il semble qu'un écrivain nordique doit être nébuleux, mélancolique et suave comme le ciel, un italien ensoleillé, grandiloquent, et impétueux comme un volcan, un espagnol direct et coupant comme une lame de torero, un français fin, précieux et galant, un arabe amoureux et imagé comme un conte d'Orient... Cuba sera dans sa littérature, pittoresque, généreuse et violente comme sa nature. Elle conserve quoiqu'elle s'en défende, le lyrisme espagnol assoupli de grâce catholique, à quoi s'ajoute la clarté de son soleil ; l'apport intellectuel de la France s'y perçoit nettement par la logique, la force et l'harmonie.

Les Cubains sont poètes comme les Allemands sont musiciens ou les Grecs marchands. Ils ont abordé tous les genres, tour à tour parnassiens, symbolistes, modernistes, surréalistes en écho aux poètes d'Europe à qui, dans tous les domaines, Cuba a voulu emprunter le meilleur et le pire. Mais Cuba nous a donné José Maria de Hérédia, né à Santiago de Cuba, et dont la for-

mation française a discipliné, et peut-être refroidi, l'ardeur et la magnificence de l'esprit natal qui l'animait.

A l'époque coloniale, les écrivains qui se révélaient dans l'Amérique hispanique étaient nettement des fils de l'Espagne, sans désaveu possible de paternité. Producteurs d'une littérature coloniale mouvementée et haute en couleur, ils étaient, première forme des lettres, surtout poètes. Il fallut que les vice-royautés d'Amérique se révoltassent contre la mère patrie pour que, en réaction inconsciente, se formât une littérature locale par quoi, sur ce terrain nouveau, se précisait l'esprit d'indépendance. M. Georges Pillement qui explore la littérature sud-américaine avec la passion de Colomb pour découvrir l'Amérique elle-même, remarque qu'en un siècle de liberté les écrivains hispano-américains ont accentué une personnalité commune, diversifiée cependant par les influences locales, celles de la géographie, de la nature, des cultures et de la race. Le Mexique, le Pérou, la Bolivie où il y a une grande majorité d'Indiens produit une littérature où transparaissent la douceur triste et la soumission jusqu'au jour de la vengeance cruelle. Les Argentins racontent leurs pampas, les bas-fonds de leur capitale, le creuset d'un peuple nouveau.

Tous ont débuté par la poésie et le conte.

Naissant à l'époque du romantisme, ils s'en sont gorgés. L'amour avec ses sérénades et ses soupirs, ses clairs de lune et ses fadaïses, enchante ces écrivains. Mais comme l'amour, ce genre n'eut qu'un temps et la vie brutale, la lutte entre les hommes, aggravée des violences de la nature inspireront bientôt les écrivains qui abordent le roman dans des œuvres maîtresses.

A Cuba, malgré l'influence matérielle des Etats-Unis qu'anime un esprit singulièrement positif et précis, les écrivains cherchent leur voie à égale distance de l'Amérique et de l'Europe et tiennent à l'honneur d'être « eux-mêmes ». Mais nul n'échappe à son hérédité espagnole. Tout au plus, avec le temps, s'en atténuent la force et la forme.

José Marti, philosophe, qu'agitent les frémissements de la politique est le plus glorieux de ceux-là. A sa suite, de brillants esprits apparaissent, J. A. Saco, Manuel Sanguily, Raphael Montoro le poète Julian del Casal, le philosophe Enrique-José Varona, G. G. de Avallaneda, M. de la Cruz, F. Cespedes, un conteur, ainsi que Alfonso Hernandez Cata dont la manière rapide et brutale côtoie sans cesse le drame ; Eduardo Aviles Ramirez, poète, penseur, critique, qui vivant à Paris en télépathie constante avec son

cher Cuba est un relai intellectuel entre le vieux et le nouveau monde.

Enfin, autre conteur, Carlos Montenegro. Celui-là avait dix-neuf ans quand, à Cuba, menacé par un homme, il tua. Il fût condamné à quinze ans de prison qu'il accomplit jusqu'au bout. De sa cellule il écrivit des contes admirables qui mettent en scène des prisonniers, contes douloureux, images poignantes qui égalent ou surpassent tout ce que le drame des bagnes a, en tous pays, inspiré à la littérature.

Parmi les poètes d'inspiration moderne, nous retrouvons G. Ballagas, P. Rodriguez, M. Brull, E. Florit, Tallet, tous nourris des modalités européennes.

Mais, comme l'écrit M. G. Pillement, il est difficile de se guider dans ce paysage des lettres, à travers vallées, fleuves, forêts vierges, lacs, volcans et pampas. A cet égard, l'Amérique du Sud et les Grandes Antilles nous offrent toujours des pays à découvrir. Il semble que dans ces parages tropicaux, un potentiel intellectuel, puissant comme la nature, fera un jour passer de l'Europe à l'Amérique, le flambeau que l'Asie nous a jadis transmis.

En l'honneur de la science et des arts, en l'honneur de tout ce qui est esprit, Cuba offre à l'étude, une Université qui est plus de deux

fois centenaire et dont le rayonnement se propage à travers tout le pays avec de nombreux centres d'enseignement, académies, bibliothèques, observatoires, musées et clubs.

Dans ce mouvement, l'effort américain est important. Il n'est pas purement mécanique.

Les Etats-Unis ont mis l'avancement des sciences au service direct de la vie quotidienne. D'immenses fortunes privées s'ajoutant aux finances des Etats fédéraux, créent et entretiennent laboratoires, travaux, recherches qui, des origines de la cellule vivante et des rayons issus des ténèbres de la terre et du ciel, aboutissent à des brevets dont l'exploitation commerciale vous assure hygiène, santé et bonheur. La science s'y traduit en confort, mot qui n'avait aucun sens et qui d'ailleurs était absent du dictionnaire de langue espagnole, apporté aux Antilles par les durs compagnons de Christophe Colomb.

Cette science du commode et du pratique que la civilisation romaine avait connue dans une certaine mesure, était totalement ignorée de la vieille Espagne. Elle manquait à la fois de livres et de savon. L'art du mobilier, dans la péninsule, s'exprimait par ces sièges d'église, dont les angles droits taillés dans un bois de fer ne pouvaient que meurtrir le pauvre corps des Cardi-

naux, tenus par mortification, de s'en satisfaire.

De la cahutte espagnole, en terre battue et couverte de paille, au palais somptueux du seigneur où des plafonds hauts de dix mètres entretenaient le chaud ou un froid de glace, on aurait, jadis, vainement cherché la moindre trace de confort.

Pour l'hygiène, c'était pire. L'emploi de l'eau, sauf pour boire, était en Espagne un luxe. La moindre épidémie valait une guerre. Il fallait de la ténacité pour vivre.

L'Espagne, disons-le, n'avait pas le monopole de ces désolations. Beaucoup de pays en Europe, de l'Italie aux Balkans et à la Russie, connaissaient d'égales misères, sans parler de l'Asie où de la Chine ancienne ou moderne. La vie humaine n'avait pas la valeur qu'on lui accorde désormais.

Ces mœurs primaires transposées d'Espagne aux Antilles et à Cuba dans un climat plus dur, parmi les marécages nés de rivières fantasques auraient anéanti les vigoureux conquistadors s'ils n'avaient eu justement par leur manière de vivre, l'entraînement nécessaire à cette transplantation. Mais la mortalité ne perdait pas ses droits.

Les Américains du Nord avaient au contraire apporté de l'Angleterre recettes et méthodes pour protéger leur santé et vivre en toute béatitude physique. Ils étaient par ailleurs préoc-

cupés de tirer parti de richesses naturelles entposées à Cuba, à leur porte. Mais plus que l'hostilité jalouse des habitants, ils s'y trouvaient menacés de mauvaises fièvres dont la gamme était infinie. C'était à peu près comme partout la fièvre tout court, la fièvre des armées, la fièvre des hôpitaux, le typhus sans prendre garde à quelques autres accidents moins graves, la fièvre de trois jours, la fièvre ortiée, la fièvre à papatacci (d'importation balkanique), etc... Mais de toutes ces fièvres, la plus redoutable était la fièvre jaune, le mortel vomitò negro.

Aussi longtemps que Cuba fut livrée à l'administration des gouverneurs espagnols, et disons-le, au fatalisme ambiant, héritage d'Afrique, on parut admettre que la fièvre jaune était une expression des volontés naturelles ou divines dont on ne pouvait se protéger que par la fuite.

C'est ainsi que les riches planteurs qui avaient leur habitation à la Havane, à Santiago, ou ailleurs dans les villes commerçantes, ne manquaient pas de se ménager à la campagne des refuges agréables pour les temps d'épidémies.

Le premier soin des Américains, en débarquant à Cuba, fut de s'assurer non seulement des affaires extérieures, financières, militaires, mais des travaux publics et de l'hygiène. Une réglementation sévère allant de l'amende à la

prison, contraignit la population à concourir elle-même à la défense de la santé publique dont l'ennemi n° 1 était sans contredit le moustique.

Contre cet insecte capable de tuer à soi seul plus de monde qu'une équipe militarisée de chimistes allemands, on avait un remède, le pétrole. Toute flaque d'eau devait disparaître ou recevoir sa ration infinitésimale de pétrole.

Dans cette lutte sans merci et dans la victoire qui suivit, la méthode américaine, sa discipline, ses moyens ont rendu à Cuba un service immense et accru sa valeur en la délivrant d'une hypothèque de mort. Mais Cuba dans cette affaire est elle-même à l'honneur, puisque c'est un de ses fils, un Cubain, le savant Finley qui, en découvrant le bacille de la fièvre jaune, permit de résoudre ce dangereux problème.

Dans un domaine voisin — la chirurgie — Cuba compte, trop tôt disparu, le Docteur Albarran, dont la prostate de tant de Parisiens a éprouvé la science et la sûreté. Sans s'attarder à un rappel des gloires cubaines, ces noms marquent combien l'intellectualité et tous les arts à base de sensibilité et de cœur, fleurissent dans l'île vouée par la nature à l'enchantement alors que la violence des hommes, leur cupidité, leur aveuglement l'ont pendant des siècles, enténébrée de la traite noire et rougie du sang de la révolte.

Cuba n'est pas purement un poème. Il est une fabrique de sucre, une manufacture de cigares et un comptoir débitant un tas de produits dont des colonnes de chiffres inclus dans les rapports de douane, excitent mieux que la nôtre, l'imagination des importateurs de denrées coloniales. Ce n'est pas ce qui nous attire à Cuba et nous retient à son somptueux portique d'entrée, La Havane.

Il est, je crois, peu de voyageurs qui n'aient éprouvé en abordant la passe qui conduit au port, ce trouble qu'éveillent dans l'esprit les grands spectacles de la terre, comme la majesté de certains monuments.

Les abords marins de Singapore, la baie de Rio, des rades sans nom de Java, le rocher de Gibraltar la nuit, les Dardanelles au soleil couchant, même des solitudes désolées que baigne le filet d'eau du canal de Suez, et parmi les gloires des œuvres humaines, le Parthénon, le dôme intérieur de Sainte-Sophie, les ruines d'Angkor et leur réplique javanaise du Bourouboudour, tout ce qui exprime à la fois grandeur et beauté, procure ce choc. C'est celui que connut Christophe Colomb en criant son admiration lorsqu'il aperçut Cuba.

Le canal naturel de trois cents mètres de large qui conduit au port de La Havane offre,

suivant que l'on regarde d'un côté ou de l'autre, deux aspects qui résument toute l'histoire de Cuba : le passé et le présent.

A gauche ce sont les murs séculaires de Castillo del Morro et de Cabana.

Le Château du Maure construit au xvi^e siècle, enlevé et rasé par les Anglais en 1762, fut reconstruit avec sa fameuse batterie des apôtres, ainsi nommée des énormes canons de bronze dont le feu commandait l'entrée de la baie et qui, au nombre de douze, portaient chacun le nom et l'image d'un apôtre. L'idée originale de placer ces instruments de mort sous le signe des disciples de Jésus c'est bien là toute l'Espagne de jadis.

Au Morro, on adjoignit la citadelle de la Cabana, ouvrage formidable qui avec ses dépendances se poursuit sur près de trois kilomètres, sur une largeur de 250 mètres. Dix mille hommes pouvaient s'abriter dans ces murs et défendre la ville contre les coups de mains des flibustiers anglais et français qui, périodiquement, revenaient à l'assaut et réussissaient parfois le sac de La Havane. Ces temps héroïques sont révolus et quand l'Espagne consacrée dans sa souveraineté à Cuba n'eut plus à défendre l'île que contre ses propres sujets, les casernes de la Cabana servirent de prison à des milliers de Cubains insurgés.

Une de ces tranchées où avaient lieu les exécutions porte le nom de Foso de los Laureles, la fosse des lauriers, hommage à la piété patriotique des révoltés.

Les Cubains fusillés étaient agenouillés le long du mur — sur une longueur de quatre-vingt-dix pieds — et les balles des pelotons d'exécution, à la hauteur du cœur des condamnés, ont fini en s'écrasant sur le mur, par y tracer une ligne sinistre, « la ligne de la mort » offerte aujourd'hui à la curiosité du tourisme. On commence là à comprendre le drame de Cuba, dans le décor magnifique de vieilles pierres qui surgit au seuil de La Havane. Les historiens étrangers s'y attardent en méditation, les Cubains en prières, les Américains grands bâtisseurs admirent le volume et la résistance de ces murs. Ils en apprécient le prix de revient à quarante millions de dollars. Les affaires sont les affaires.

On s'en aperçoit en portant son regard du côté de la ville. Des immeubles immenses qui, sans atteindre le vertige des gratte-ciels de New-York, semblent de loin démesurés dissimulent la cité fondée en 1515 par Diego Velasquez et le fils de Christophe Colomb, vieille ville plusieurs fois déplacée. On y retrouve les anciennes maisons espagnoles, au badigeon multicolore, les rues étroites, les clochers des églises.

Tandis que le paquebot pénètre dans le port de Carenas, du nom donné par Sébastien de Ocampo qui, dans son périple de 1508, y caréna ses navires, apparaît dans toute son ampleur ce port unique qui se creuse en trois baies, sur près de 25 kilomètres de superficie, dans sa profondeur moyenne de 11 mètres. Mille vaisseaux pourraient s'abriter dans « ce lieu souverain » qui fut le siège de la puissance coloniale de l'Espagne.

Des quais dont l'outillage puissant rappelle tous les grands ports du monde, on gagne la ville qui s'élève à l'Occident sur une presqu'île. Le massif et le somptueux architectural y règnent parmi des avenues énormes saupoudrées de statues, de beaux marbres, d'arbres tropicaux, de fleurs, de refuges ainsi que le veut un peuple jeune, amoureux de ciel et d'air. On y sent l'opulence.

Des monuments à l'échelle de l'enthousiasme national, le Capitole, palais du Gouvernement, l'Université, le théâtre de Tacon qui, bâti en 1836, était à cette époque le plus grand du monde, la cathédrale qui contient les restes de Christophe Colomb, des ministères, des hôtels cubiques du redoutable style « Palace » remplissent une ville bruyante, d'où toute indolence coloniale est exclue. Une autre fièvre, celle

d'Amérique, la fièvre des affaires, agite cette foule de 700.000 âmes.

Après le calme d'une longue navigation où l'on n'a pour interlocuteurs que l'Océan et ses nuages, ce brouhaha, ces cris, ces tramways surchargés, ces autos qui rivalisent de « klaxons » et de vitesse à qui dépassera l'autre en faisant le plus de bruit possible, enfin un soleil perpendiculaire, tout vous invite, après avoir admiré, à aller rêver, à l'ombre de la vieille ville.

En promenade dans ces rues, on revoit comme projetée sur un écran, l'image des siècles passés, évocation d'autant plus émouvante qu'on découvre que le nouveau monde a commencé là et qu'on foule un pavé sur quoi sont passés, en le polissant, les pieds nus des esclaves et les bottes des boucaniers, les roues des obusiers espagnols, celles des carrosses expédiés de Madrid et les chariots à bœuf dont s'animent tous les paysages depuis l'antiquité.

Il semble que pierre à pierre, ainsi que les Américains le pratiquent pour les châteaux historiques, on a transporté et rebâti des quartiers de quelque port andalou, avec ses personnages, ses couleurs, ses odeurs, tandis qu'aux fenêtres sèche le pauvre linge qui vient d'être lavé.

Tournons la page sur ce passé.

Les péripéties romantiques qui remplissent l'histoire de Cuba prendront-elles leur fin avec son régime présent de pleine indépendance ? Le destin de cette île placée dans les mains de l'Espagne d'abord, des Américains ensuite, et désormais des Cubains eux-mêmes, la conduira-t-elle à cette mesure à quoi se ramène le bonheur d'un peuple comme d'un individu ?

La vive intelligence des Cubains, la vigueur de leur sang, leur fanatisme patriotique qui est leur première religion, leur courage pour défendre contre tous une souveraineté si chèrement payée et jusqu'à leur caractère ombrageux, susceptible de décourager l'impérialisme envahisseur des Etats-Unis s'il se manifestait ; tant de fortes qualités suffiront-elles à préserver ce pays des retours d'infortune ? La jeunesse cubaine, studieuse et presque ascétique dans ses rigueurs en face du « laisser faire, laisser passer » qui était la règle espagnole aggravée du fatalisme insouciant des noirs, prétend situer Cuba dans le cadre précis d'une nation organisée, paisible, prospère et maîtresse d'elle-même.

Pour y parvenir, il faudra, dit-on, l'effort de plusieurs générations car en opposition à ce programme, trois obstacles apparaissent aux yeux, au moins, d'un étranger. Ce sont le climat, les luttes éventuelles de races, enfin le poids physique des Etats-Unis.

Il ne suffit pas de remplacer un casque colonial par un chapeau de paille pour écarter l'effet du Tropic. La jeunesse à Cuba peut aussi bien s'élever contre la loi des latitudes, et s'interdire de faire la sieste. L'inflexible climat, sa chaleur humide, sa mollesse l'y ramènera et ce climat conduit moins au travail qu'à l'amour, qui n'est pas cependant le moindre travail !

Or pour demeurer libre, pour affirmer sa personnalité de peuple, pour tenir tête au besoin à l'étranger, il faut appuyer sa défense d'un bagage spirituel et matériel que seul l'effort peut procurer et entretenir. Un pays où, nous l'avons vu, les richesses naturelles de la terre pourraient à peu près suffire à l'existence de l'individu, sans travail continu, peut-il, par fierté, par ambition, par mystique, se soumettre aux labeurs physiquement légers des régions froides ou tempérées, mais infiniment plus durs à l'équateur ou sous les Tropiques ?

Cette loi de géographie humaine ne joue-t-elle pas contre Cuba ?

Les Cubains avec raison, il semble, disent non, parce que, ce qui est vrai pour les premières générations dans un effort d'adaptation au pays et au climat, s'atténue et disparaît par la suite.

La population de Cuba a des racines profondes de quatre siècles ; assouplie à la nature, elle répond sans peine à l'appel du travail.

Les Cubains à l'ouvrage sont en effet d'une étonnante vigueur. Il faut les voir dans leurs champs de cannes à sucre, aux terrassements ou aux labours, sans paraître soupçonner la violence du soleil, pour se convaincre de leur totale unité avec la terre elle-même.

Dans les villes, l'activité commerciale aussi intense est, celle-là, continue — et si l'indolence, non moins réelle, berce leurs heures de repos, ce ne sera qu'après le travail accompli.

Ensuite, le problème des races.

A Cuba, l'Espagne ayant réussi à confondre dans une commune insurrection blancs, métis et noirs, tous également victorieux en fin de bataille, un rapprochement naturel s'est produit entre eux malgré la réserve des blancs pour ceux qui le sont moins, mais la vie sociale n'élève-t-elle pas toujours des barrières que la politique se charge d'aggraver ? L'harmonie règnera-t-elle toujours entre fiers descendants d'espagnols et petits fils d'esclaves ?

Les cubains disent oui et il suffit de vivre, ne serait-ce qu'en passant, parmi eux pour écarter ce problème.

Les blancs (60 %) les métis (10 %) les noirs (30 %) sont à un même degré, avec des droits et des égards égaux, citoyens de la République. Au parlement, à l'Université, dans l'Administration, dans l'armée, dans les affaires, dans la presse, nulle inégalité que celle des valeurs et non pas des couleurs. Certes la haute société titulaire de traditions lointaines, fermera ses salons à ce qui n'est pas purement blanc, car c'est dans les foyers que s'ébauchent les rencontres qui font un jour des mariages et une blanche ne saurait épouser un noir.

A cette exception qui tient de l'usage, s'ajoute la défense pour les noirs d'habiter certains quartiers de la ville, survivance des temps d'épidémies propagées dans les centres ouvriers.

Ces réserves à peine suffisantes pour les Américains du Nord paraissent singulières pour l'esprit européen ; elles sont à Cuba si profondément entrées dans la coutume qu'elles s'apparentent comme toute habitude à une seconde nature.

En revanche tout talent consacré, fut-il du plus beau noir sera partout recherché et fêté.

La première place, du consentement unanime, n'est-elle pas reconnue dans la poésie cubaine à deux écrivains noirs. Regino Pedroso et Nicolas Guillen qui, dans leur langue créole de Cuba, écrivent des poèmes étourdissants d'originalité et de force. Leurs œuvres sont dépouillées de toute réminiscence européenne et de toute tradition. Ils bannissent par système la Grèce, Rome, Paris, Madrid. Il n'est plus question de Vénus, d'Hercule ou de Mars, ils font table rase de tout ce qui n'est pas spécifiquement américain, et dans cette nouvelle école, il semble qu'aux lettres ils apportent un élément surprenant et nouveau autant que les rythmes argentins ou cubains en offrent dans la musique.

Cuba ne conçoit pas de luttes de races.

La vie, les espoirs, les souffrances partagées, suivis des joies de l'indépendance ont fait du peuple cubain une grande famille.

Le meilleur ciment n'est-il pas celui qui nous lie dans un danger commun ? Ce danger fut l'Espagne et après la stupeur de l'indépendance, le danger américain.

Au lendemain de la révolution, dont l'explosion du *Maine* fut le meilleur complice, Cuba était réduite à une misère tragique. Les populations décimées, les cultures ravagées, les maisons incendiées, marquaient le dernier degré du désespoir.

Les Américains devaient occuper l'île jusqu'à la constitution d'un gouvernement national. Tandis que des juristes étudiaient toutes les constitutions du monde pour en emprunter les meilleurs éléments, les Etats-Unis organisaient l'instruction publique, les finances, les travaux publics, et ramenaient l'ordre et bientôt la prospérité à Cuba.

A Washington, cherchant à forcer les intentions du gouvernement américain, un parti

s'était formé pour incorporer Cuba dans l'Union et en faire une simple province détachée. Le Président Mac Kinley s'y opposait au nom de l'honneur américain. Mais la menace aussitôt perçue à Cuba provoqua un mouvement de haine capable de faire renaître l'insurrection. Toutes les mesures, tous les gestes des Américains devenaient l'occasion de protestations, de requêtes véhémentes et d'attaques de presse qui annonçaient une révolte. Les financiers de Wall Street opérant à Cuba à la recherche des sucreries perdues, durent à regret renoncer à une lutte dont ils abandonnaient la charge au Trésor et au sang américain. Les mitrailleuses ne pouvaient pas suffire pour avoir raison de la résistance des Cubains. Ces spécialistes de l'insurrection firent réfléchir et fléchir la puissante Amérique. Disons qu'aux Etats-Unis si l'on honore les hommes d'affaires qui, dans le vieux ou le nouveau monde, influencent toujours les gouvernements pour les conduire au besoin jusqu'à la guerre (ainsi que les industriels allemands en usèrent en 1914) la masse du peuple américain est moins sensible au cours des sucres et, dans le problème de Cuba, elle cédait à son égard à un réel sentiment de sympathie ; elle désirait voir ce peuple jouir de l'indépendance.

La part de l'idéalisme américain dans cette affaire, ne saurait être niée.

Dans un esprit de vengeance et de haine à l'égard de ses sujets révoltés, le gouvernement de Madrid en était venu à souhaiter contre eux une main-mise dure et directe des Américains sur Cuba annexé à l'Union.

M. Montero Rios avait par de discrètes démarches auprès de M. Jules Cambon, notre Ambassadeur à Washington, laissé entendre que l'Espagne se prêterait à cette solution. Le Gouvernement Américain tenu par ses engagements, et mesurant par ailleurs la difficulté de soumettre Cuba, relâcha peu à peu l'étreinte qu'il exerçait sur l'île. L'amendement Platt, redoutable menace, demeurait cependant en vigueur. Ce fut l'honneur du Président Roosevelt de libérer le peuple cubain de cette dernière hypothèque. Cuba jouit de sa souveraineté totale. En revanche elle continuera sans limite prévisible de subir les lois d'une géographie qui fait d'elle une dépendance économique de l'Amérique. C'est au caprice de quelques volcans que Cuba doit de ne pas être une péninsule de la Floride. Un sort heureux en a fait une île.

On dit que la mer loin d'éloigner, rapproche, puisqu'elle offre une route toujours ouverte. Cette image n'est qu'une image et l'on s'en

aperçoit singulièrement à Cuba quand, pendant des mois, la tempête fait rage. La navigation n'en est pas arrêtée, mais mieux que des Pyrénées ou des Alpes, la mer reste pour tout pays la meilleure sauvegarde.

Cuba et les Etats-Unis dans l'exercice de leur commerce et de leur industrie restent étroitement liés.

L'emprise américaine est puissante.

Un protectorat politique trop apparent des Etats-Unis sur Cuba ne pouvait pas résister longtemps à l'usage ; les diplomates de Washington passèrent la parole aux hommes d'affaires de New-York, leur laissant le soin d'aménager discrètement un protectorat à tendance économique. C'est ainsi que fut conclu en 1903 « un traité permanent » qui, reproduisant les dispositions de l'amendement Platt, offrait aux Américains le moyen sûr et paisible d'exploiter l'île, en assurant l'ordre, la vie, la propriété. En retour — en remerciement dirons-nous — le Gouvernement de Cuba offrait de vendre ou d'affermir aux Etats-Unis les terrains nécessaires à l'établissement de stations navales ou de dépôts de charbon.

La base navale de « Guatamano » cédée aux Américains fut établie et servit utilement aux trente navires de guerre qu'ils dépêchèrent à

Cuba « pour protéger l'existence des Américains. »

Toutes les hypothèques politiques étant par la suite levées, les Etats-Unis conservent cependant leurs bases navales de Guatamano, ne serait-ce que pour être à pied-d'œuvre en cas de difficultés.

Le mariage de raison qui associe Cubains et Américains, se traduit non pas en romances, mais en chiffres précis. Les Etats-Unis sont, pour environ 80 %, les acheteurs des produits cubains, sucre, mélasses, tabacs, fruits, éponges, manganèse et cuivre.

D'autre part, Cuba est pour environ 60 % de ses importations le client de l'Amérique. Ce sont des vêtements, des produits métallurgiques, des automobiles, du combustible, des produits alimentaires.

Tout n'allait pas pour le mieux dans ces marchés réciproques, en raison des droits protecteurs élevés par les Etats-Unis sur le sucre de Cuba. Mais la nécessité de s'entendre amena les deux pays à de plus justes aménagements.

Environ deux milliards de francs, d'une part, huit-cent cinquante millions de francs d'autre part, chiffre le volume des importations cubaines aux Etats-Unis et des ventes de ces derniers à Cuba. Dans la différence relevée dans

ces chiffres on plaindra moins l'Amérique quand on saura que c'est pour une large part aux Américains eux-mêmes installés ou représentés à Cuba, qu'elle achète ces milliards de produits.

C'est à Cuba en effet, de toute l'Amérique latine, que les Etats-Unis ont fait les plus larges investissements de capitaux. On les calcule à plus de vingt milliards de francs. Valeurs sucrières, électricité, chemin de fer, télégraphe, téléphone, tabacs sont en majorité entre les mains des Américains possesseurs surtout des industries sucrières et pour la presque totalité des raffineries.

Cuba, qu'on appelle parfois « l'île du sucre », produit aussi nous l'avons vu, un tabac réputé. Cette industrie malgré sa qualité est dans une situation difficile ; le machinisme, une fois de plus, est le grand coupable.

Les Américains grands amateurs des cigares de La Havane, étaient de précieux clients, mais en 1932, une des plus grandes entreprises de cigares installée à Cuba, le trust anglo-américain, se jugeant dans l'impossibilité de poursuivre la fabrication en raison de grèves, du mauvais rendement de la main-d'œuvre, des droits d'entrée en Amérique, etc..., transporta ses usines dans le New-Jersey pour y fabriquer les cigares en se bornant à l'achat du tabac en feuilles de Cuba.

Des machines perfectionnées remplacèrent aussitôt le roulage à la main. Ces cigares manquent de finesse, mais leur prix moins élevé enleva de riches marchés dont Cuba jusque-là avait le bénéfice. Pour ne pas perdre la clientèle française et Espagnole plus raffinée, le trust, a repris à Cuba une partie de sa fabrication, mais le machinisme voisin continue de surproduire à bas prix, pour le public Américain qui s'alimente d'autre part avec les cigares des Philippines dont la qualité première est le bon marché... et Cuba qui exportait en nombre, quelque quatre-vingt-dix millions de cigares par an, n'en vend plus que quarante millions.

Cuba se plaint !

La présence à Cuba de tant d'intérêts généra-
teurs de tant de droits Américains, l'inquiétude
qui pourrait naître d'une nouvelle interven-
tion des Etat-Unis, si les Cubains manquant
de sagesse s'abandonnaient à des querelles
capables de paralyser la vie économique, enfin
dès à présent la part prélevée par la finance et
le commerce américains dans les revenus de
l'île ne peuvent pas incliner les cubains à une
amitié réelle pour leurs puissants voisins.

Ce serait en contradiction avec toutes les
lois de la psychologie... notre ennemi, c'est notre
maître : or la maîtrise américaine apparaît à
Cuba au premier aspect.

Les Américains doivent comprendre cette res-
triction sentimentale d'un peuple plus épris
d'idéal et d'imagination que de valeur maté-
rielle, celle justement qu'avec le « Dieu Busi-
ness », l'Amérique recherche à Cuba.

L'essentiel est que chacun trouve son compte
au marché, ce qui, *a priori*, n'était pas facile
en raison de la concurrence résultant entre
Etats-Unis et Cuba de productions pareilles, le

sucre en particulier. Les aménagements douaniers étaient d'autant plus malaisés à réaliser, qu'en excluant certains produits cubains, les américains possesseurs à Cuba d'une large part de cette production se trouvaient eux-mêmes frappés.

L'intelligence d'affaires des uns, la moindre résistance des autres dans cette arithmétique douanière ont permis, après beaucoup de cris et de fureurs, de réaliser un régime acceptable assurant à Cuba son équilibre économique. Ainsi s'apaisent les mauvaises querelles entre voisins.

Cuba, titulaire désormais de son indépendance n'a plus qu'à consolider son armature de nation, dignité qu'elle a atteinte en quelques années, et à cultiver ses dons naturels.

A l'intelligence si vive de ce peuple, Cuba s'efforce d'ajouter l'expérience pratique, le bon sens vulgaire et les facultés de réalisation des Américains.

Qu'elle efface de sa langue familière, un mot redoutable qui a perdu l'Espagne « mañana », demain ! mot qui de même paralyse l'Islam : « redda Inch Allah ! » Demain, s'il plaît à Dieu... Or tout ne semble pas cependant plaire à Dieu de ce qui est indispensable et que l'on ne fait pas. Demain ! ce mot de paresse était doux, il était juste, quand un peu de soleil, de l'eau, et

quelques fruits spontanés de la nature suffisaient à la vie d'un homme et à son contentement. Cuba pourrait au besoin offrir encore ce minimum. Mais la civilisation dont nous ne manquons pas de médire (en littérature), sans consentir à en perdre le bénéfice, condamne l'humanité à d'autres efforts.

Douces palabres et guitare tiennent fort peu de place dans nos sociétés féroce-ment organisées et l'on a beau courir le monde, franchir les océans, que la même loi se retrouve sous toutes les latitudes, jusqu'au Cipango de Christophe Colomb, ce Japon industriel et guerrier où les geishas elles-mêmes travaillent au tarif horaire. L'amour chronométré !

Il nous semble cependant que ces excès de matérialisme risquent de nous tuer plus sûrement que le contraire fait d'indolence et d'imagination — et qu'en tous cas, il doit se trouver une moyenne mesure, à exacte distance du dollar et de la poésie.

Cette moyenne, cet équilibre entre terre et ciel, nous sont apparus à Cuba. C'est exactement le bonheur à quoi se mêlent les joies permanentes de la liberté, de l'indépendance.

L'indépendance ! Conçoit-on l'écho puissant que ce seul mot répercute dans la conscience cubaine, l'exaltation physique des êtres, la

fierté inexprimable de tout un peuple qui n'avait vécu que pour connaître ce bienfait ?

Ainsi que le disait José Marti, héros et poète, mort pour la délivrance, il y a des hommes qui sont pires que les bêtes, car les bêtes ont besoin d'être libres. L'éléphant ne veut pas faire de petits quand il est captif, la lama du Pérou se jette par terre et meurt quand l'Indien lui parle durement ou lui impose une charge plus lourde qu'elle n'en peut supporter...

A Cuba on avait vécu comme la lama. Il fallait rejeter le fardeau ou mourir.

Cuba, heureusement, a rejeté le fardeau.



La Havane — Paris.



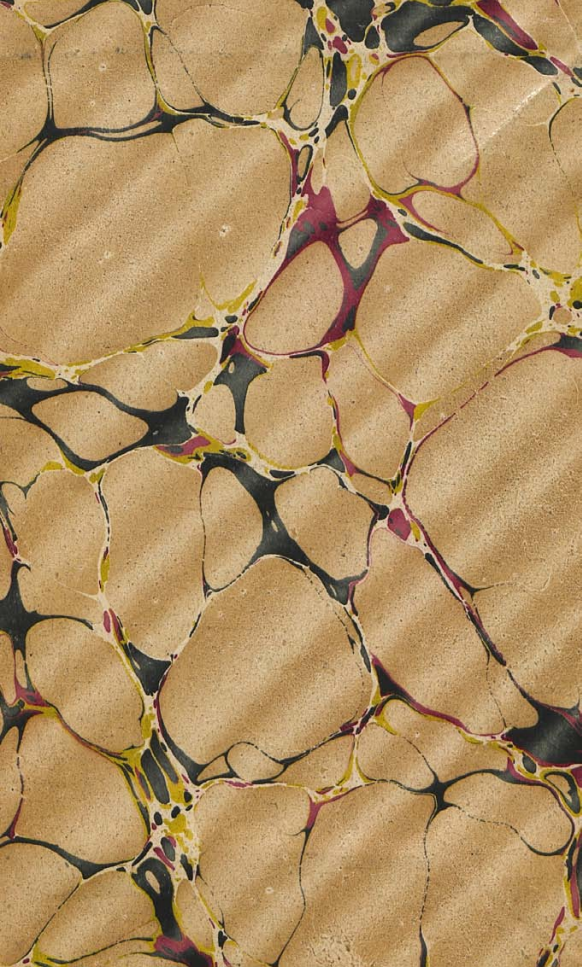
IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE
SAINT-AMAND (CHER), FRANCE, 9-3-1938.

ADELINÉ

Isolés	1 vol.
LÉON ARCHIMBAUD	
L'Avenir du radicalisme.	1 vol.
MARYSE BASTIÉ	
Ailes ouvertes. Carnet d'une aviatrice (Collection « Voyageuses de Lettres »)	1 vol.
SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER	
Napoléon. Grandeurs et misères.	1 vol.
ALBÉRIC CAHUET	
Pontcarral.	1 vol.
LUCY CLAIRIN	
Journal d'un mannequin	1 vol.
D^R AUGUSTE COLIN	
Le Retour à Hippocrate	1 vol.
JEAN DAMASE	
Sidi de banlieue	1 vol.
ALPHONSE DAUDET	
La Doulou, suivi d'autres inédits	1 vol.
LUCIE DELARUE-MARDRUS	
La Petite Thérèse de Lisieux	1 vol.
GABRIEL FAURE	
Heures d'Italie. Nouvelle édition avec 48 gravures hors texte	1 vol.
ROSEMONDE GÉRARD	
Edmond Rostand	1 vol.
ANDRÉ JOSSET	
Les Borgia, famille étrange	1 vol.
DENISE LE BLOND-ZOLA	
Emile Zola raconté par sa fille	1 vol.
MAURICE MAETERLINCK	
Devant Dieu	1 vol.
MAURICE MAGRE	
La beauté invisible	1 vol.
COMTESSE DE NOAILLES	
Choix de Poésies.	1 vol.
MARCEL PAGNOL	
César	1 vol.
EDMOND ROSTAND	
Choix de Poésies.	1 vol.
JEAN ROSTAND	
La nouvelle Biologie.	1 vol.
MARCELLE VIOUX	
Anne de Boleyn, la favorite-veuve d'Henri VIII, roi d'Angleterre	1 vol.
D^R SERGE VORONOFF	
L'Amour et la Pensée chez les Bêtes et chez les Gens	1 vol.
ÉMILE ZOLA	
Madame Sourdis.	1 vol.







BIBLIOTHEQUE PIERRE-MONBEIG



D

07011